

PRIX : 60 centimes.

PAUL DOLLFUS

MODÈLES D'ARTISTES



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, rue Racine, 26.



MODÈLES D'ARTISTES

PARIS.  IMP. E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.

PAUL DOLLFUS

Modèles

D'ARTISTES

PRÉFACE PAR UN MODÈLE

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, Rue Racine, près l'Odéon

PRÉFACE

LETTRE D'UN MODÈLE

Un hasard heureux a fait tomber sous ma main, au moment où je terminais ce livre, une lettre écrite par un ancien modèle à une de ses amies.

Avec l'indiscrétion qui caractérise tout auteur, je m'en suis emparé et je la publie en tête de ce volume comme un document de première main.

On y trouvera, en un style naïf, à perce pourtant une teinte de littérature acquise sans doute dans les fréquentations artistiques, — inutile de dire que j'ai dû mettre la ponctuation et régulariser l'orthographe — un croquis assez

joliment fait des impressions d'une jeune fille que le besoin conduit sur la table de posé et qu'une éducation d'un certain raffinement empêche de se familiariser avec un métier qu'in'est pas « comme les autres ».

C'est la vie et la psychologie de bien des modèles qui est simplement notée là.

C'est, en outre, une pièce curieuse par sa sincérité.

Comme telle, elle ajoutera beaucoup à l'intérêt de la présente étude, au cours de laquelle je me suis heurté bien souvent à des vanités de femmes, et, même — *o tempora...* — au secret professionnel (1).

Ma chère Marguerite,

Tu me demandes pourquoi, ayant posé quelquefois chez des artistes, je ne continue pas. Je suis pourtant sans travail en ce moment et la saison est dure.

Je vais te raconter comment cela m'est arrivé et, aussi, ce qui m'a été le goût du métier...

Il faut te dire tout d'abord qu'ayant eu un peintre

1 J'ai dû, dans la présente lettre, ne garder que les initiales des peintres, et changer quelques tournures de phrases trop intimes.

pour ami... intime, il m'avait fait regarder le métier de la pose comme une horreur.

Aussi, me figurais-je que, du jour où une femme montait sur une table à modèle, elle était perdue. Et cette idée était tellement fixée chez moi, que, de longtemps, je ne voulus rendre à la personne dont je te parle aucun service de ce genre là.

Un dimanche que j'étais fort triste, j'étais restée toute seule une partie de la journée; Berthe vint me voir et m'enmena au Moulin de la Galette. Nous y étions à peine depuis dix minutes que deux jeunes gens vinrent vers nous et nous invitèrent à danser une polka.

La danse finie, M. E... me demanda un rendez-vous pour le lendemain; il me trouvait charmante du tout au tout, disait-il, il serait très heureux de me revoir et il ajoutait que, de plus, je lui rendrais un service que je ne soupçonnais pas.

Sur ce, je le quittai en riant et Berthe resta avec lui et son ami.

Le lendemain, j'avais oublié le rendez-vous, et, comme je traversais la place Pigalle pour aller déjeuner, je fus saluée par mon amoureux de la veille, — je le croyais tel du moins. Bref, il me promena plusieurs fois, et nous nous rencontrâmes avec son ami et Berthe qui était déjà très liée avec tous les deux.

Il nous conduisit tous les quatre à son atelier. Il m'avait dit qu'il était peintre, et je m'attendais toujours au « coup du portrait » que ne « rate » jamais

un peintre lorsque, pour une raison ou une autre, il veut nous connaître.

Eh bien ! ma chère, il n'en fut rien : pas plus de portrait que d'amour !

Tous ces frais étaient faits pour me demander si je voulais lui poser une Sainte Agnès !

Tu penses si je me récriai ; je croyais véritablement qu'il m'outrageait ; et je me fâchai, mais très fort.

Enfin, il finit par me faire entendre raison : ce n'était que la tête ; puis, j'étais en morte saison.

Il m'offrit cinq francs par séance ; cela me tenta et j'acceptai. Me voilà arrivée à l'heure indiquée, exactement, chose extraordinaire pour tous ceux qui me connaissent, surtout pour moi, et qui aurait bien étonné mes anciennes patronnes. Ah ! ma chère, si tu savais comme le cœur me battait en frappant à cette porte : je n'avais plus de voix et, de pâle que j'étais, je devins verte lorsqu'il me dit : Entrez.

C'en était fait ; j'étais modèle ; je baissais la tête comme une condamnée à mort et j'avais des larmes aux yeux. Tu vas bien rire de moi en me lisant ; mais que veux-tu, je suis ainsi.

Me voilà donc sur la table, à genoux, la tête renversée en arrière. Je t'assure qu'il me fit compliment et ne me rappela pas à l'ordre ; je m'étais mise dans la peau de la sainte, on ne peut mieux. Cela dura cinq séances ainsi : moi, ne bougeant pas ; lui, peignant et ne soufflant mot. Le sixième jour, il reçut la visite d'un personnage important. Il avait une moustache blanche et les cheveux blancs, comme un sol

dat, et, rien que de le voir, cela m'immobilisa dans ma pose, je n'osais pas le regarder, car il faut te dire que je venais d'avoir presque une scène avec l'artiste chez qui j'étais :

Figure-toi que le cou et les épaules de sa bonne femme n'étaient qu'ébauchés, et il fallait les finir. Alors il me dit ne pouvoir les finir qu'avec moi ; je ne voulais pas ; il me semblait qu'à mesure que je déboutonnais un bouton de mon corsage je descendais un degré de plus dans la boue. Oh ! ne crois pas que j'exagère, j'ai bien ressenti tout cela.

Enfin, mes prières avaient fini par l'agacer et, si l'ouverture du Salon n'avait été si proche, je crois bien qu'il m'aurait envoyée promener. Ne voulant pas le fâcher, j'ôtai mon corsage ; me voilà les épaules nues sans corset devant lui. J'avais une figure tellement comique qu'il éclata de rire ; il prit pitié de moi, car sincèrement, je souffrais et il le voyait bien.

J'avais donc repris la pose.

Quand cette visite vint l'interrompre je fus si saisie que je restai là à me fatiguer regardant le plafond, sans oser retourner la tête. Comme je regrettais d'être venue ! surtout lorsque ce vieux monsieur se mit à parler de moi comme si je n'entendais pas ce qu'il disait. Il me faisait des compliments, mais je me croyais si méprisable que je ne réfléchis plus que j'étais là en présence de deux hommes et partis en sanglots.

Voilà mon premier essai.

M. E... fit mon portrait au fusain pour le « Blanc et Noir, » mais, avec lui, je n'avais plus de honte et je

riais bien de toutes mes terreurs d'une quinzaine auparavant.

Quelque temps après, je travaillais rue de la Paix, et je remontais tous les soirs la rue Pigalle à la même heure; je fus suivie encore par un peintre qui me proposa cette fois hardiment de venir chez lui pour lui poser le costume et le nu : — « Quoique mince, me dit-il, vous avez l'air bien prise et c'est votre petite frimousse qu'il me faudrait pour faire mes sou-brettes Louis XV. »

Cela ne me plaisait pas ; je me rappelais mes frayeurs passées et l'idée de me mettre nue devant cet homme me répugnait ; je n'acceptai pas, malgré les belles offres qu'il me fit, me disant qu'il me garderait pour lui seul et que je serais sa petite maîtresse choisie et que je ne travaillerais plus au dehors.

Et chaque fois qu'il me voit, il me poursuit toujours des mêmes offres que je refuse, vois-tu, parce que je sais qu'il fait le nu et qu'il verrait ce qu'une femme pour moi doit cacher le plus !...

Tout ce que je te dis là de mes craintes et de mes répugnances, me vient de quand j'étais très jeune ; étant enfant, j'avais 12 ans ou 11 ans 1/2, restait dans la maison ou j'habitais, au Gros-Caillou, un sculpteur, élève de Carpeaux, Désiré O., qui me faisait souvent monter dans son atelier ; j'étais l'amie de sa petite sœur Marie dont il se servait pour modèle ; elle avait quinze ans ; il faisait très souvent des groupes où il lui fallait des petites filles bien développée et je l'étais à faire croire à cet âge là qu'à vingt ans je

serais, comme disent les messieurs, un beau brin de fille.

Il demanda à papa de se servir de moi. J'allai donc chez lui ; je lui servais de modèle pour le bras, la main, le pied, les cheveux, la bouche, et, quelquefois, la figure, mais sans aucune rétribution.

Un jour, il me déshabilla et me mit toute nue de vant lui ; je pleurais, je tremblais de tous mes membres et n'osais le regarder ; je ne voulais pas prendre le pose ; il avait beau me faire peur, me gronder, me promettre de tout, je ne voulais rien entendre.

Enfin, mes yeux se portèrent sur une toile verte, accrochée derrière moi.

J'allai sans rien dire, me cacher la tête sous cette toile qui me descendait jusqu'au nez et je pris la pose... Il put continuer sa statue tranquillement : du moment où moi, je ne le vis plus me regarder, ma pudeur était sauvée.

Maintenant, bien des fois, l'âsse de chercher de l'ouvrage dans mon métier sans en trouver, la pensée m'est venue de poser. Mais c'est toujours le hic de me déshabiller moi-même ; de voir tomber mes vêtements un à un ; de me sentir toucher ; et, surtout, de penser que, avec un jeune homme que j'aimerais, je serais sujettè à rencontrer des peintres qui pourraient me déshabiller de mémoire, m'ayant vue nue, et peut être discuter mes charmes comme mes imperfections.

Je crois pouvoir affirmer que je ne le serai jamais plus et n'en ferai pas mon métier : d'abord j'ai, en-

tendu dire par des modèles que toutes, ou à peu près, celles qui posent, sont atteintes de vices que je n'ose même pas t'indiquer.

Et voilà pourquoi je ne voudrais plus servir de modèle, ni l'être désormais dussé-je aller faire mon métier de couturière dans un trou de province.

JEANNE

Beaucoup de naïveté, un peu de sentimentalisme, c'est ce qui a arraché « Jeanne » à la table de pose.

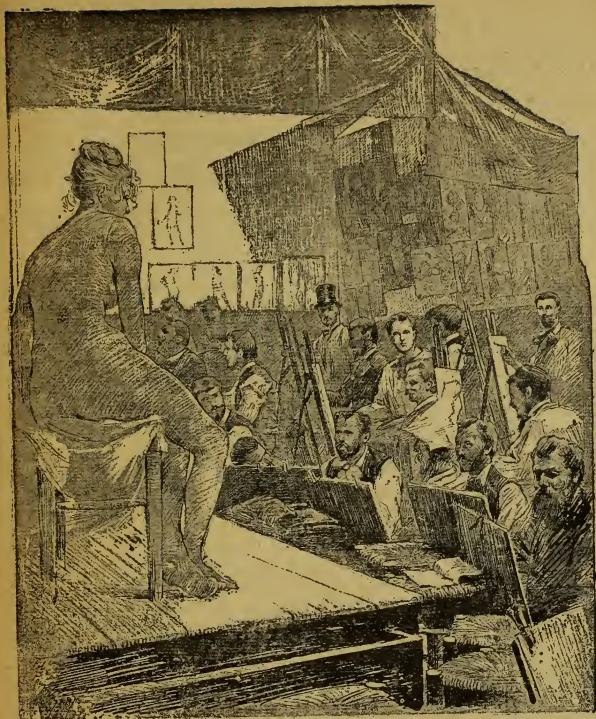
On verra dans les divers chapitres de ce livre que si Jeanne avait débuté dans certains ateliers, elle se serait peut-être laissée prendre, comme tant d'autres, à l'attrait de la vie indépendante, facile et joyeuse qu'au premier abord, peintres et sculpteurs semblent faire à leurs modèles.

P. D

CHAPITRE PREMIER

UN PEU DE TECHNIQUE

Ce qu'un vain peuple pense. — Le document humain. L'ensemble et le détail. — Spécialité de spécialités. — A « l'Académie ». — Choix du modèle. — Un troupeau de Saints-Thomas. — Quelques spirituelles plaisanteries. — Arrêt sans appel. — L'écueil de la vertu. — Ne bougeons plus ! — Tardive pudeur. — La pose. — Des emplois de l'hypnotisme, et de ses dangers. — La genèse d'une œuvre. — Course au modèle. — Montrez votre intelligence. — Le magasin des accessoires. — Les enfants, les cavaliers, les chevaux, les vaches. — M. Bouguereau, M. de Clermont-Gallerande, M. Meissonnier, M. de Vuillefroy. — Piquantes révélations sur l'art d'obtenir une ressemblance garantie. — On demande un sosie. — Soyons distingués ! — Déception cruelle. — L'étoile double. — Arlequine, déesse de la beauté.



I

Dans la rue, quand viennent à passer des hommes ou des femmes affublés du costume national de Salvator Rosa, s'ils ne sont pas munis de violons, d'accordéons ou de tambours de basque, on dit :

— Ce sont des modèles.

Ce mot n'éveille chez le gros du public que des idées vagues et fort peu précises.

Les gens qui vont au Louvre ou au Salon pour admirer les « sujets » des tableaux et en reviennent avec cette impression « qu'il y a, sur tous ces cadres, de l'or pour beaucoup d'argent » voient en eux de véritables phénomènes :

Au physique, des êtres parfaitement beaux et inéluctablement immobiles, des gens qui, après le « — Ne bougeons plus ! » du photographe, restent figés en leur attitude comme des statues.

Au moral, de véritables dévergondés, des impurs, doués d'une nature particulièrement dépourvue de sens moral, pour oser faire métier de montrer leur corps :

— Ils n'ont donc pas honte de se mettre ainsi nus comme des vers, à seule fin de donner aux barbouilleurs de couleurs une idée du costume d'Adam et d'Eve !

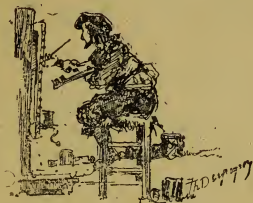
Et, étendant leur erreur aux artistes qui emploient les modèles, ils se figurent, dans les ateliers, de véritables orgies, de continuelles fêtes de la chair, où peintres, sculpteurs et modèles ne connaissent d'autre dieu que la volupté.

Ce préjugé n'est pas partagé par les amateurs plus éclairés ou les gens du monde qui ont eu occasion de fréquenter les artistes.

Mais la plupart n'ont, eux-mêmes, sur les mo-

dèles hommes ou femmes que des données insuffisantes et souvent fausses.

Le monde où l'on pose est pourtant intéressant à connaître.



Le modèle est à l'artiste, à quelque école qu'appartienne celui-ci, ce que le document humain est au romancier naturaliste.

Il lui est même plus indispensable encore.

Car le romancier n'hésite pas, à l'occasion, à remplacer le document par l'imagination, l'intuition, ou tout au moins le renseignement de seconde main, tandis que le peintre ou le sculpteur ne sauraient se passer de modèle.

Ils peuvent n'emprunter à la nature que la forme, le contour, le mouvement, et, grâce à leur conception personnelle du beau, les idéaliser; mais ils ne sauraient imaginer ou même faire de mémoire ce contour, ce mouvement, cette forme.

Pour arriver à la réalisation de la beauté ils ont seulement la faculté de suppléer à la perfection complète par le raccord de perfections de détail, c'est-à-dire, en empruntant à divers modèles ce

qu'ils ont de conforme au canon et en laissant de côté ce qui est irrégulier. C'est ainsi qu'ils peuvent se passer de ces beautés parfaites que le public imagine volontiers chez les modèles mais qu'on trouve rarement — et pour cause.



Les modèles posent l'ensemble ou le détail. L'ensemble, lisez le nu.

Le détail : la main, la tête, le pied, le bras, les attaches, n'importe quelle partie du corps que l'artiste désire étudier avec un soin particulier, mettre en lumière d'une façon spéciale.

Le modèle d'ensemble a besoin d'une plus grande perfection de formes.

Il sert surtout à donner l'allure générale du corps, à indiquer le mouvement.

On lui demande des proportions à peu près normales, un type répondant jusqu'à un certain point au personnage qu'il doit figurer.

Il est surtout employé pour l'étude, dans les académies.

Et, par les artistes, pour esquisser leurs tableaux, indiquer les groupements, dessiner les grandes lignes.

On finit une toile à l'aide des modèles de détail.

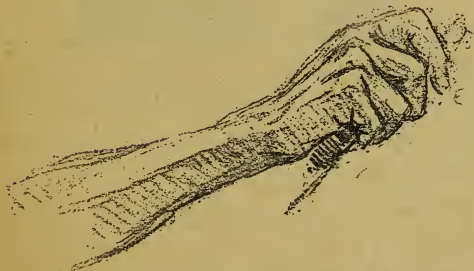
Ceux-ci doivent posséder la perfection dans leur spécialité.

Ces spécialités sont de toute nature. Certains artistes subdivisent leur travail en une quantité de petites études qui demandent, chacune, un modèle particulier.

Tel pose pour la tête, tel pour la chevelure.



Cet autre, pour le cou, les épaules, la gorge.



Celui-ci pose la main ou le pied

Celui-là, la jambe ou le bras.

D'autres encore posent le dos ou les reins.

Et d'autres, l'habillé, le costume : ce sont les prudes qui répugnent à se dévêtir, ou, plus souvent, les modèles impropres à *l'académie*, pour cause de disproportion, qui, grâce aux bizarreries du costume, arrivent à sembler parfaits en figures historiques ou modernes.

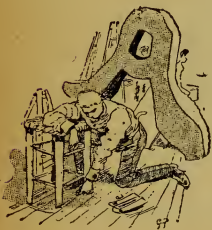


Le modèle pose chez les artistes, à leur atelier personnel, ou dans les ateliers d'élèves, à l'Ecole des Beaux-Arts, aux académies particulières qui sont nombreuses à Paris : Julian, Colarossi, Cormon (ancienne maison Bonnat) Benjamin Constant, Humbert et Gervex, etc., beaucoup de peintres et de sculpteurs « arrivés » aimant à augmen-

ter leurs revenus et leur popularité artistique par l'enseignement. (Les uns fondent des écoles personnelles ; d'autres professent dans des académies libres, dirigées par des entrepreneurs ; les uns et les autres y gagnent surtout... des voix pour les élections au Jury du Salon.)

La pose à l'académie diffère de la pose chez l'artiste du tout au tout, tant par la façon dont le modèle est choisi ou traité que par le travail qu'on exige de lui.

Nous dirons un mot des deux manières.



l'académie.

La pose commence généralement le lundi, jour où les élèves marquent leurs places de travail pour le reste de la semaine.

Mais on n'attend pas à ce jour-là pour faire un choix.

Au contraire. Afin d'éviter les lacunes toujours à craindre avec des hommes et des femmes d'habitudes aussi irrégulières que ceux qui font métier de poser, on les retient toujours plusieurs semaines à l'avance.

Les modèles, qui connaissent cette façon de

procéder se présentent en grand nombre, hommes, femmes, enfants, à l'atelier, lorsqu'ils ont un moment de liberté.

Les élèves, étudiant toujours le nu, les font déshabiller pendant un repos.



Cela a lieu au milieu d'un bruit qu'on n' imagine pas.

Les rapins remuent les chevalets, bousculent les sièges, apprêtent les boîtes de couleurs ou nettoient les palettes.

En même temps qu'ils examinent les modèles, ils causent de leurs affaires, de leurs projets, se racontent leurs fredaines, examinent les nouveaux, leur font payer la bienvenue, en brimades ou en consommations.

Puis, quand les modèles sont dévêtus, il les regardent de fort près, les font évoluer, commentent leurs formes, cela tout haut, sans retenue, comme il parleraient d'une marchandise qu'ils voudraient acheter.

— Oh ! là là ! ces jambes. Tu n'as pas peur de te risquer sur ces échasses là. Moi, j'aurais le vertige.

— Eh bien, quoi, ma fille, il n'y en a plus. Fichtre ! on ne t'a pas oubliée à la distribution des ballons du Louvre !

— Dis donc, est-ce que ce sont des bras ou des ailes de moulin ?

J'en passe et des plus grossières.

Le modèle s'entend détailler, débiter, critiquer absolument comme s'il ne s'agissait pas de lui.

Et il lui faut, sans murmurer, donner les mouvements qu'on lui demande, tourner, virer, hancher, lever la tête, avancer la jambe, plier le bras comme une mécanique.

Quelques-uns pourtant répondent aux quolibets par des quolibets.

Et c'est alors entre rapins et modèles une véritable lutte à coups de gueule, qui dégénère quelquefois en querelle.

Ce sont les plus anciens parmi les élèves, et les délégués à l'ordre, les massiers, qui président au choix du modèle.

C'est eux qui lui disent : — Rhabilles toi.
Ou bien :

— C'est bon, tu nous vas, mais nous sommes
au complet cette semaine, reviens tel jour.

Et ils prennent son nom et son adresse.



Quelquefois, ces décisions donnent lieu à conteste. Alors, il y a de nouvelles « engueulades » terminées en général par un vote.

Le malheureux modèle qui, souvent, attend le prix de son travail pour manger, passe ainsi par des transes véritablement dignes de pitié.

On se rappelle l'histoire de cette pauvre fille qui, abandonnée par un amant, avec un enfant sur les bras, sans ressources, voulut poser pour vivre.

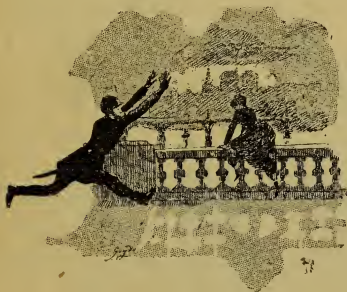
Elle s'en fut à l'école des Beaux-Arts, subit avec

un effroi résigné, l'examen cruel de tous les rapins et fut repoussée à l'unanimité :

— Trop maigre, ma fille ! lui dit-on, repasse quand tu auras mis un peu de viande autour de ces os-là.

Elle ne dit rien : mais, désespérée, s'en fût tout droit à la Seine.

Heureusement, on s'aperçut de son dessein et on la rattrapa au bon moment.



Emile Blavet a raconté jadis, au *Figaro*, cette histoire et son dénouement touchant, il a montré les élèves secourant la pauvre fille, et, finalement, la rendant à une famille désolée.

La fin n'est pas toujours si patriarcale.

Souvent, la table de pose est le dernier espoir d'une vertu aux abois.

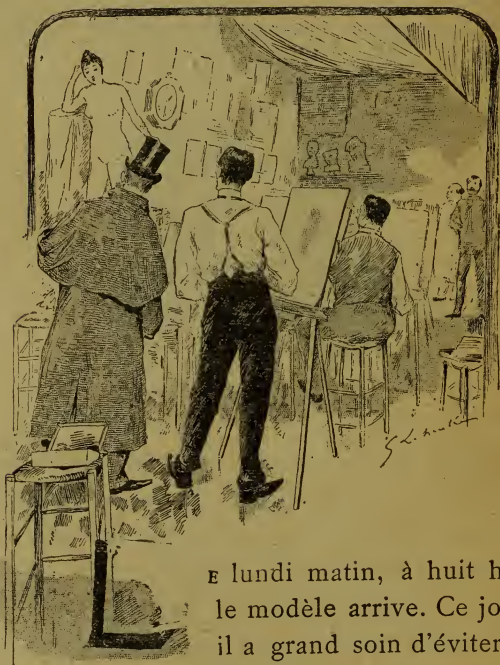
On repousse le sacrifice de sa pudeur.

Tant pis, elle fera le grand saut : et voilà un sol-

dat de plus pour la grande armée de la galanterie.

On trouvera dans les chapitres suivants des détails personnels sur la vie, la vertu, la fin des modèles.

Continuons tout d'abord cette rapide étude technique.



Le lundi matin, à huit heures le modèle arrive. Ce jour-là, il a grand soin d'éviter tout retard, car il risquerait fort de se voir considéré comme démissionnaire et remplacé par un confrère plus exact

En costume tout à fait académique, c'est-à-dire sans aucun costume, il monte sur la table de pose.

C'est un tréteau plus ou moins élevé, placé de telle sorte que le modèle y soit bien en lumière et visible de tous les points de l'atelier.



Il s'agit de choisir la pose.

Elle est, en général, assez simple et peu difficile, déterminée de telle sorte que le modèle puisse la conserver sans fatigue et la retrouver identique après le repos.

Le modèle est debout, hanchant, un bras étendu.
Il s'appuie sur un baton.



Il brandit une arme.
Il marche, il court, il s'élance.



Ou bien il est assis, à genoux, à cheval sur
une chaise, accoté à un poteau.

Quelle que soit cette pose, elle sera la même toute la semaine.

Le modèle doit s'en souvenir, la reprendre chaque jour, après chaque repos, tâche qui semble difficile. Mais ses membres se chargent d'avoir de la mémoire pour lui, ils s'habituent.

A ce moment, les élèves prennent leurs places.

Les uns, tout au pied de la table, assis très bas, accroupis, pour avoir une vision verticale, avec un raccourci singulier produit par la situation plus élevée du modèle.

D'autres, à hauteur normale.

D'autres, sur des sièges très élevés.

Tel a le modèle de face, tel de dos, tel de trois quarts, tel de profil.

Et l'on se met au travail.

Certains jours, on dessine ou l'on peint en silence.

D'autres, il a passé comme un vent de gaîté, on sent un besoin de bruit, de mouvement, de paroles.

Alors, si le modèle-femme est connu à l'atelier, si c'est un camarade, un « copain », c'est à lui que s'adressent les plaisanteries risquées ou les sous-entendus translucides

Inutile de dire, n'est-ce pas, qu'il lui faut entendre mille propos, sinon désobligeants pour ses charmes, du moins fort dangereux pour sa pudeur, s'il lui en reste.

Nous nous garderons bien d'en donner un exemple.

Disons, seulement, que certains modèles, de mœurs retenues, préfèrent pour cette raison les académies de femmes.

Là, il est vrai, on est souvent plus exigeant, plus acerbé.

Du moins, on a quelque délicatesse
Et puis, le sexe étant le même, le
modèle ne sent aucune gêne. Habitée
de l'atelier ou nouvelle venue, la
femme qui a posé, passe au mi-
lieu des élèves, sans aucun
voile, n'éprouvant nulle honte
à promener sa nudité parmi les
toilettes élégantes ou pauvres,
et contemplant avec un plaisir
non déguisé sa figure s'a-



chevant peu à peu sur les toiles des travailleuses.

Il n'en est pas toujours de même aux académies masculines, et les modèles qui y posent pour la première fois se tiennent d'abord à l'écart.

Mais qu'on travaille en silence ou avec bruit, le modèle doit conserver la pose pendant le temps réglementaire : quarante minutes en général pour les poses non fatigantes. — Il y a toujours là un certain nombre de laborieux pour le rappeler à l'immobilité, s'il se laissait aller à quelque distraction. — Il ne murmure



pas, mais il a sa vengeance toute prête. A l'instant précis où les quarante minutes s'achèvent — il le voit à la pendule de l'atelier — il se secoue ; il s'étire, il saute à bas de la table, il va se chauffer, si c'est l'hiver ; il allume une cigarette.

Quelques-uns profitent de la circonstance pour répondre aux quolibets essuyés tout à l'heure, par des plaisanteries à l'adresse des élèves, sur leur travail. Et il faut bien avouer que ces critiques sont souvent fort justes.

- Les femmes vont serrer la main à leurs amis intimes, racontent leurs malheurs conjugaux, leurs plaisirs, acceptent et donnent des rendez-vous pour une bonne « rigolade ».



D'autres, immédiatement, se réfugient derrière le paravent, courent à leurs vêtements, se drapent pudiquement, songeant que maintenant il n'y a plus là des artistes regardant un modèle, mais des hommes ayant une femme sous les yeux.

C'est un mouvement de chasteté qu'on retrouve chez un grand nombre, même de mœurs libertines : elles veulent bien poser toutes nues devant cinquante rapins mais elles se déshabillent et s'habillent à l'écart.

Nous devons dire, en passant, que les artistes sont, comme tout le monde, en proie aux luttes de castes et de classes.

On est démocrate à l'Ecole des Beaux-Arts.

On est aristocrate dans les ateliers dirigés par des particuliers.

Là, on fraie plus souvent avec le modèle ; on est plus disposé à l'admettre dans la camaraderie.

Ici, même les femmes très jolies, ne sont considérées, par messieurs les élèves, que comme des accessoires, à qui on n'adresse pas plus la parole qu'à un chevalet ou une palette.

*
* *

Après dix minutes de flânerie on reprend la pose et le travail.

Le modèle doit retrouver une orientation, des mouvements identiques.

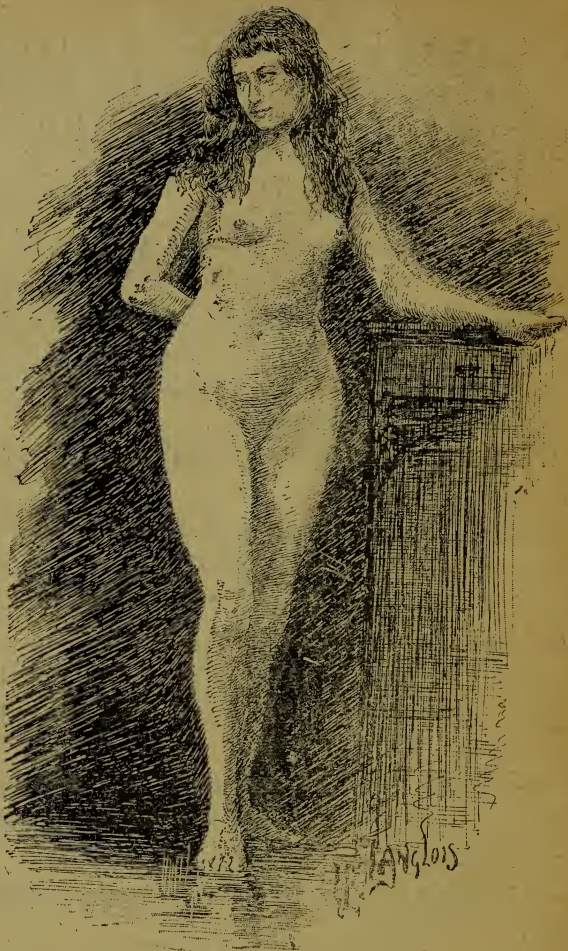
Et l'on peut, à bon droit, s'étonner de la facilité avec laquelle il y parvient.

Il semble que son immobilité doive le faire horriblement souffrir.

Regardez fixement un modèle debout depuis quelques instants sur la table de pose. Illusion d'optique ou réalité, il paraît animé d'une oscillation, d'un imperceptible balancement d'avant en arrière, d'arrière en avant; d'un balancement si lourd, si mécanique, que, par moment, on croit le voir tomber. Il n'en est rien.

Ne pensant pas, les yeux fixés dans le vague sans voir aucune chose, il s'engourdit, entend à peine. Quelques-uns trouvent positivement moyen de s'endormir, les yeux ouverts, et de reposer ainsi.

D'autres — il y en a plus d'un exemple —, parviennent également au sommeil, mais au sommeil magnétique, à la catalepsie.



ELISE DUVAL, dite LISETTE
*Modèle d'ensemble chez MM. Gérôme,
Benjamin Constant, etc.*

Telle la grande Elise qui posa fréquemment chez Benjamin Constant.

Très nerveuse, de tempérament excitable, elle était prédisposée à devenir un « sujet ». On s'en était aperçu. Et, comme elle était très joueuse, très rieuse, les jours où on se trouvait décidé à travailler ferme, un élève qui avait fait quelques études médicales l'endormait aussitôt la pose prise.



Elle restait alors sans mouvement, pendant quatre heures entières, toute la séance.

Mais quand on l'éveillait, elle éprouvait une fatigue horrible, accompagnée de migraine, qui l'obligeait parfois à prendre le lit.

Cela n'empêchait pas les rapins de recommencer à la première occasion.

Car, dans les académies d'artistes, on aime beaucoup à s'amuser de ce jouet mystérieux : le magnétisme.

Souvent, on s'y livre à des abus qui peuvent devenir et deviennent dangereux

Certains élèves exercent leurs facultés de magnétiseurs sur les modèles et même sur leur camarades.

Un, entre autres, qui avait fréquenté les séances de M. Charcot, était arrivé à reproduire un certain nombre de ses expériences.

Il essayait sur le premier sujet venu.

Il était parvenu à exercer la suggestion mentale sur un de ses camarades; et s'amusait à lui suggérer des idées grotesques ou pires encore, faisant du malheureux une véritable victime.

Il avait causé de terribles crises nerveuses à des modèles, rebelles au sommeil.

Et il ne cessa enfin ce jeu intelligent que le jour où l'un d'eux tomba endormi — si malheureusement qu'il s'ouvrit le front sur un angle de la table de pose.

*
* *

Chez les artistes, le travail du modèle est tout autre.

Et le choix aussi est différent.

Le peintre qui a conçu un tableau, le sculpteur

qui a imaginé une statue ou un groupe, déterminent immédiatement dans leur esprit, la nature et les particularités de la ou des figures qu'ils veulent représenter.

Par suite, dès l'abord, une sélection faite dans les modèles qu'ils emploieront ; ceux-ci doivent répondre à tel ou tel type déterminé.

L'artiste cherche ce modèle soit parmi ceux qu'il a déjà employés, soit parmi ceux qu'il a vus chez des confrères.

Souvent, il a conçu une figure si nette et si particulière que ses recherches sont longues,

Enfin, grâce au hasard ou à la persévérance il trouve le type qu'il lui faut, ou le détail rêvé.

Il se met alors au travail.



D'autres fois, c'est la vue d'un modèle qui lui inspire l'idée d'une œuvre. Il n'a plus, alors, besoin de se livrer à cette difficile recherche.

Il ne lui reste qu'à trouver certains modèles complémentaires, au cas assez probable où celui qu'il a choisi présente quelques imperfections.

Le modèle trouvé, il s'agit de le mettre en place, de déterminer exactement sa pose.

L'artiste s'attache à lui donner un mouvement qui mette en lumière ses qualités les plus remarquables, les plus attrayantes!



Ce mouvement est souvent difficile à fixer.
Et c'est là qu'apparaît la valeur du modèle.



Si celui-ci est intelligent, il s'efforce de saisir l'idée de l'artiste; il a vu le projet dessiné par lui, et, comprenant sa pensée — comme un acteur, —

il tâche à l'exprimer de son mieux, par son attitude, par son expression de physionomie, tout en évitant de prendre une pose qui pourrait détruire l'harmonie de l'ensemble.

Ce modèle-là s'intéresse, en général, au personnage qu'il figure, et à l'œuvre qu'il sert à exécuter.

Les artistes aiment à travailler avec lui, le distinguent, lui font une réputation, et il est bientôt recherché.

Le modèle inintelligent, au contraire, n'est



qu'une pure machine, qu'il faut tant bien que mal, mettre au point.

Indifférent, il obéit comme une bête brute, aux indications qu'on lui donne.

Et c'est une chose énervante pour l'artiste que d'avoir devant lui cette masse inerte qu'il faut sans cesse rappeler à la vérité de la pose, lorsqu'elle ne s'aperçoit pas qu'une déviation légère change le caractère entier du personnage.

Mais, intelligent ou non, le modèle devient, une fois sur la table de pose, une sorte de man-

nequin qu'on tourne, qu'on manie, qu'on cale comme une poupée ; avec des points de repaire pour lui permettre de retrouver toujours son mouvement et son attitude exactes.

Des tabourets , de véritables échaffaudages , l'aident à rester au point, à éviter la fatigue ; à figurer les accssoires, meubles ou personnages , qui, dans l'ensemble lui servent d'appui.

Pour certaines poses, le modèle est littéralement suspendu au plafond par des cordes.

Pour d'autres, il est couché sur des planches.

Les décorateurs ayant à peindre une voûte, par exemple, et de-

vant figurer des personnages vus de bas en haut, campent leurs modèles sur d'imme ns tabourets, où ils ressemblent à des stylites sur leurs colonnes.

D'autres, au contraire, représentant une chute, des gens ou des allégories vus de haut en bas, installent leur modèle à terre et placent leur toile à une grande hauteur, eux-mêmes juchés sur des échelles.



Les anges, les chérubins, les amours voltigeants, les renommées, etc., etc., donnent lieu à de véritables travaux d'équilibristes, où l'artiste aurait souvent besoin des conseils de quelques pensionnaire de l'Hippodrome ou du Cirque.



Il en est réduit à exécuter ses figures par morceaux.

Et souvent, tel personnage qui, dans une composition paraît avoir une tenue normale, exigeait une pose si difficile, que les séances devaient être augmentées de prix et la durée de chaque pose réduite à quelques instants.

Certain artistes spécialistes sont obligés de recourir à des procédés particuliers.

M. Bouguereau qui a peint beaucoup d'enfants est arrivé à posséder un véritable talent pour faire poser ces modèles très involontaires.

En général, il est vrai, les parents l'aident ; et leurs menaces au petit Italien qui figure Cupidon font souvent bien plus que toute la diplomatie de l'artiste.



Les peintres militaires ont recours à des procédés spéciaux, qu'ils varient suivant leur goût et la faculté qu'ils ont de se procurer les accessoires, les modèles d'animaux, etc.

M. Detaille étudie le cheval sur nature, multiplie ses croquis, ses esquisses, note un mouvement, une allure, chaque fois qu'il rencontre un cavalier.

Puis, pour camper un soldat sur sa monture, il place son modèle sur un mannequin figurant le coursier. Il a tout un assortiment de ces mannequins, carcasses montées sur roulettes ou sur tréteaux. Elles ont selle et bride, mais ni tête, ni queue, ni jambes.

Et le modèle reste des heures à cheval sur un morceau de carton, avec le sol ou un échelon pour étrier, une ficelle pour bride et une cravache imaginaire.

M. Meissonnier procède d'une façon différente.

Il possède plusieurs chevaux dans son écurie; et son hôtel est muni d'une sorte de piste qui rappelle



celle d'un cirque.

Il fait courir la bête, montée ou non, le long de cette piste, à l'allure qu'il veut saisir

Et, se plaçant lui-même au centre, il regarde la piste par une fente verticale pratiquée dans une planche qui ne lui laisse voir qu'un étroit espace

juste en face de lui. Tel le starter, aux courses.

Au moment précis où le cheval, lancé au trot ou au galop, passe devant cette ouverture, M. Meissonnier note un détail, rectifie une ligne.

Et il recommence jusqu'à ce qu'il ait terminé sa figure.

Il lui arrive de crever ses chevaux, mais il les a, du moins, peints avec une entière vérité.

M. de Clermont Gallerande qui excelle dans les portraits d'animaux fait « poser » les chevaux qu'il veut dessiner.

Il a placé son atelier au rez-de-chaussée, de plain pied avec la rue : les bêtes y pénètrent comme à l'écurie et posent comme des personnes naturelles.

Enfin, d'autres artistes, moins scrupuleux, ont



tout bonnement recours à la photographie instantanée. C'est simple et peu coûteux.

Puisque nous en sommes aux modèles étrangers au genre humain, un mot encore pour en finir.



Certains animaux posent sans aucune difficulté.



Tels les chats, les chiens, les chèvres.
D'autres, au contraire, causent à l'artiste de

grandes peines. Tels, les bœufs et les vaches qui exigent des soins tout particuliers.

On ne peut les faire poser debout, sans les attacher. Ils se coucheraient au bout de très peu de temps.

Il faut alors employer divers moyens pour obtenir l'immobilité.

M. Barillot place ses modèles entre quatre pieux, une barre longitudinale passée sous le ventre les empêchant de s'étendre.

Mais ce système est dangereux. Si l'animal s'effraie et veut s'enfuir, il risque de se blesser.

M. de Vuillefroy, qui affectionne les mouvements difficiles, aime mieux tout simplement faire tenir ses modèles par des aides.

C'est, on le voit, un véritable travail de patience.

Et ce n'est pas tout; pour éviter des révoltes de la bête, quand la pose doit être longue, il faut l'entourer de quelques-unes de ses congénères, qui la consolent, lui font trouver le temps court grâce à leurs meuglements.

*
* *

Le croirait-on ? Le peintre de portraits lui-même se sert de modèles — autres que celui dont il représente les traits.

Il y a là de quoi s'étonner, et à bon droit.

Le fait n'en est pas moins très exact et s'explique aisément.

Dans un portrait — ceci a l'air d'une La Palissérie — l'essentiel, c'est la tête.

Le client est déjà fatigué quand il a donné le nombre de séances nécessaires pour fixer ses traits et obtenir une ressemblance garantie.

Que faire, alors ?

L'artiste cherche ou fait chercher un modèle professionnel qui, par les proportions du corps, l'allure générale, rappelle le plus possible l'original du portrait.

Une fois trouvé, on affuble ce modèle des vêtements dans lesquels le portraicturé veut passer à la postérité ; on lui met ses bijoux et ses décorations ; et le client peut tranquillement s'en aller à ses affaires, fumer des cigares, courir les magasins, tandis qu'on fait son portrait d'après son sosie.

Un habile peintre de portraits n'a même pas besoin de retouches, pour qu'on reconnaisse à première vue, la démarche, le geste, l'allure... de celui qui a posé pour la tête.

L'artiste aime beaucoup mieux ce procédé que celui qui consiste à exécuter d'après nature tout le portrait. Avec le modèle, il a le droit d'exiger, de commander, de travailler à ses heures. Avec l'autre, il ne peut peindre qu'aux heures de son

client, et il doit faire la causette quand celui-ci n'est pas disposé à rester tranquille.

Quelquefois, pourtant, certains amateurs se refusent absolument à profiter de cet agrément.

Ils ne peuvent croire que « cela ressemblera quand même » et ils tiennent surtout à ce qu'on les reconnaisse.

D'autres, au contraire, demandent au peintre de recourir à cette supercherie, même pour le détail.



C'est une épicière enrichie qui veut que, dans son portrait en pied, on voie le sien. Or, elle a les extrémités plus que bourgeoises, et cela l'ennuie. Le peintre trouve un modèle qui a les petons distingués et délicats, et il adapte le pied du modèle à la jambe du portrait. C'est d'une simplicité excessive.

Il en est de même pour la main, pour le buste, pour la taille, qu'il faut souvent rajeunir, rendre élégants.

Le peintre s'en tire toujours fort bien.
Mais n'allez rien en dire.

*
* *

Un mot, en passant, des accidents de pose, qui sont fréquents.

Un artiste a commencé une étude d'après un modèle, dont il vient à être privé.

Il lui faut alors ou abandonner l'œuvre commencée ou trouver un modèle qui ressemble au premier.

Cette seconde solution est souvent fort difficile à réaliser.

Mme Louis Enault qui, l'année dernière, exposa une *Abbesse de Jouarre* dont M. Renan disait :

— Si au lieu de la plume, madame, je maniais le pinceau, je n'aurais pas conçu mon héroïne autrement !

A passé par mille transes avant d'arriver à terminer l'œuvre qu'elle caressait.

Deux modèles d'ensemble, Henriette, puis Louise Lemarchand, tombèrent successivement malades, et la quittèrent pour entrer à l'hôpital.

Ce n'est qu'avec le troisième, Mme Emma,

trouvée non sans peine, qu'elle put enfin achever le corps.

Heureusement que pour la tête, elle avait la lumineuse vision puisée dans le livre !...

Ces accidents se produisent par suite de maladie, ou, surtout, par « lâchage » quand le modèle-femme oublie le travail pour le plaisir.

Quelquefois aussi c'est la mort qui en est cause.

On lira plus loin le dramatique suicide d'un modèle nommé Laure.

M. Jules Lefèbvre, qui l'employait, avait commencé d'après elle diverses toiles qui durent rester, alors, inachevées, nez au mur.

Le hasard, heureusement, lui fit rencontrer un jour Emma, déjà citée, laquelle a la démarche, l'allure, les proportions de Laure, et d'après qui il put terminer les tableaux restés en souffrance.

Mais c'est là une chance peu fréquente, et, plus d'une fois, un artiste, abandonné par son modèle, doit suspendre le travail entrepris, ou, plutôt, refaire en entier la figure commencée.

*
* *

Ce chapitre est décevant.

Eh ! quoi, ces beautés superbes, ces perfections que nous montrent les Bouguereau, les Cabanel, les Boulanger, les Jérôme, les Henner, les Lefè-

bvre ne sont que tromperies, racommodages, assemblages, pièces cousues l'une à l'autre ?

Hélas, oui !

Ces femmes si belles, qui consolent l'homme d'avoir épousé un laideron, ces déesses, ces nymphes, ces chasseresses, ces saintes, n'ont pas d'original, qu'on ait chance de rencontrer un jour vivant ?

Hélas, non !

C'est une fille de Montmartre qui a leur face lascive et leurs yeux étranges.



C'est une jeune Italienne du quartier Mouffetard qui abrite leurs seins de marbre sous son corsage bariolé.

Leurs belles mains appartiennent à une patri-
cienne amie du peintre.

Leurs cheveux d'or sont à une brune qui s'est
fait teindre.

Vous trouverez leurs cuisses, rue Pigalle.

Et leurs chevilles, rue Marcadet.

Tant pis ! Tant pis

...Telles, ces deux sœurs, de la rue Duperré,
modèles toutes deux, blondes toutes deux, de
figure pareille, mais l'une belle en cuisses et de
torse décharné, l'autre à la gorge abondante,
aux jambes maigres.

On les appelait toutes deux Léa.

Et le soir, on s'y trompait.

Après quelques erreurs... agréables, on pouvait
croire à l'existence d'une seule Léa — parfaite.

Elles posaient, et se présentaient toujours en-
semble chez les artistes.

Elles se déshabillaient toutes deux, avec cette
formule :

— Auriez-vous besoin d'*un* joli modèle d'en-
semble ?

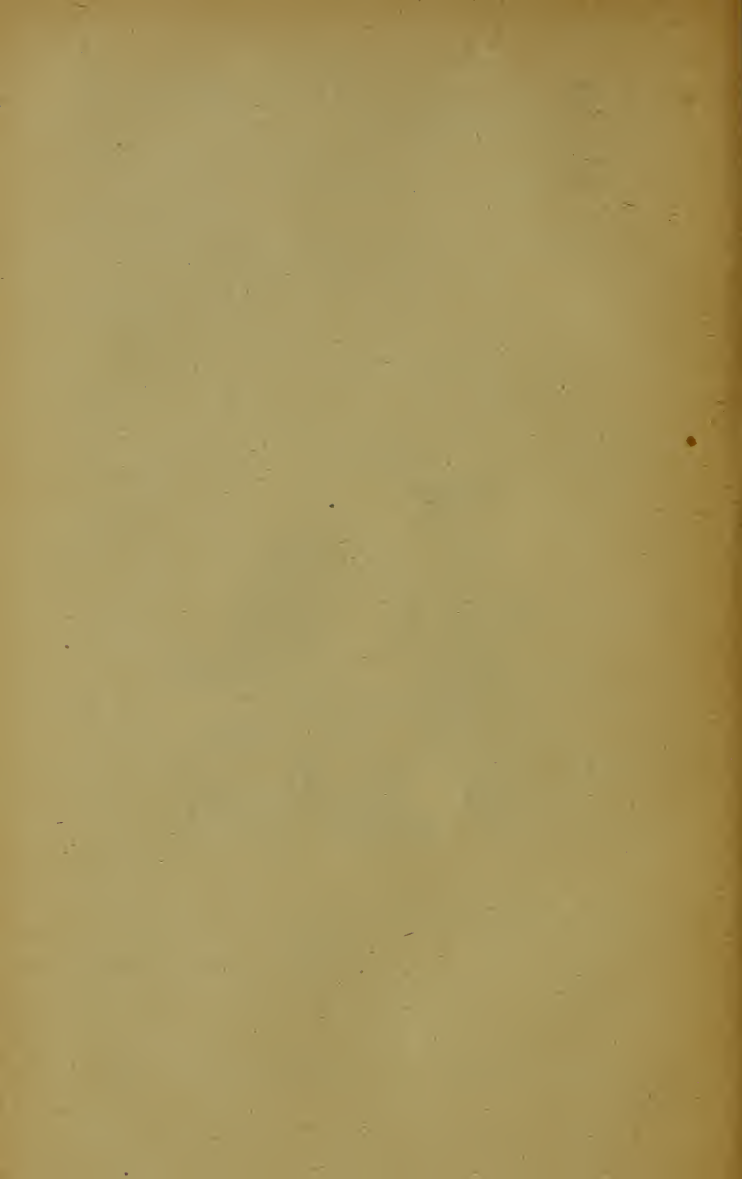
L'art n'est qu'illusion ou tromperie. Mais si
l'illusion est agréable ?...

*
* *

Faite de pièces et de morceaux, de restes

accomodés et disparates, la Beauté en Art devrait s'appeler Arlequine.





CHAPITRE II

LES MODÈLES ITALIENS

La « piazza San-Victor ». — Arrivages de modèles. — Une famille qui remonte à Raphaël. — La Ville des Cent-Vierges. — Bohème, misère et compagnie. — Rue St-Médard, n°... — Un appartement pour douze. — Ameublement sommaire. — Quand on prend du macaroni... — Des causes du paupérisme, étude philosophique. — Les femmes, les hommes, les enfants, essais de plastique. — Race bovine et race ovine. — A toi, Armand Silvestre : Mesdemoiselles de Beaupétard. — A la recherche d'un modèle. — Déshabillage en famille. — Les charmes de Conjetta. — Le public n'entre pas ici. — Course au travail. — De Belleville au Luxembourg. — Tous modèles, dans cette famille-là ! — Décadence de la royauté. — Les mésaventures de M. Roll. — Mœurs maritimes. — Les Italiens des Batignolles.





I

Place Saint-Victor. Un dimanche, l'après-midi.
A l'ombre des arbres maigres, sur les bancs
peints en vert, c'est une débauche de couleurs
criardes, rouge, jaune, bleu, orangé, mêlées en

des accords bizarres et peu attrayants pour la vue.

On se croirait sur quelque place d'un village d'Italie, à l'heure où les lazzaroni se reposent, c'est-à-dire à n'importe quelle heure de la journée.

On ne voit là qu'Italiens et Italiennes, en costumes du pays.

Des jupes de velours jadis marron ; des corsages d'où émerge une chemise qui a de vagues prétentions à la blancheur ; des fichus rouges ornés de jaune ; des châles bleus tâchés de vert ; des tabliers dont la couleur n'a plus de nom. Et, dans ces vêtements, indifféremment, de belles filles à la peau chaude, pleine, aux lèvres rouges, aux dents blanches, aux cheveux noirs ; ou d'horribles vieilles, ridées comme des pommes de reinette, sèches comme du cuir, dont les yeux, au fond des orbites caves, ont l'air d'yeux de spectres.

Avec ces femmes, des hommes de tous âges, des vieux à très longues barbes, guêtrés et culottés de velours ; des jeunes, l'air insolent, en vêtements parisiens, pantalons à pieds d'éléphants et vestons courts ; des gosses, au costume hybride faits de mille pièces, empruntées à ceux en drap du frère aîné, ou à ceux, en velours, du grand-père.

Puis, courant au milieu de cette foule, se rou-

lant, se vauvrant, se battant, sales d'une saleté inimaginable, des ribambelles d'enfants, petits garçons et petites filles, ceux-là déjà voyous à sept ans, celles-ci déjà femmes à dix.

Tout ce monde jacasse en un langage bizarre, incompréhensible et qui déchire les oreilles ; les vieux et les vieilles, isolés, philosophant sur des bancs, à l'écart ; les jeunes gens causant intimement aux jeunes filles, les mères donnant le sein aux bébés



Mais ce qui couvre tous ces chuchotis, ce sont les hurlements des joueurs de *mora*, le jeu italien par excellence, qui consiste à ouvrir et à fermer les doigt en criant à tue-tête.

Pour s'égayer, on fume, on chique, on mâche de longs tuyaux de macaronis.

C'est le quartier général des modèles italiens; c'est là qu'ils se réunissent, pareils à un clan de bohémiens, infestant tout le voisinage d'une vermine qu'ils traînent partout avec eux, comme une famille.

La place St-Victor est le point central de ce quartier où ils pullulent, depuis la rue Mouffetard, jusqu'à la rue des Carmes, depuis la rue St-Médard, jusqu'à la rue Linné.

Et c'est de là que viennent encore aujourd'hui presque tous les modèles classiques.

*
* *

La profession de modèle est une profession bien italienne; elle convient merveilleusement à ce peuple qui a pour dieu le far-niente.

De même que le Piémont nous envoie perpétuellement des fumistes et des terrassiers, la Romagne et la Napolitaine nous fournissent sans trêve des modèles de tous âges, de toutes tailles et de tous styles.

Les uns nous arrivent tout jeunes, par bandes, sous les ordres d'un entrepreneur, qui tantôt leur fait jouer du violon dans les cours, tantôt les offre aux peintres pour poser des St-Jean ou des petits Jésus.

D'autres viennent en famille, père, mère, enfants.



TOBIA

Modèle Italien a posé l'ensemble pour L'ARLEQUIN
de Saint-Marceaux.

Ils sont tous sans métier; et prêts à vivre de rien pourvu qu'on ne leur demande pas de fatigue, pas de travail manuel ou intellectuel.

Rester immobiles, sans penser, sans agir, pendant des heures, leur sied à ravir.

Et ils se font modèles avec autant d'empressement que les fils d'ouvriers parisiens en mettent à devenir commis.

Venus de pays chauds, où ils ont l'habitude d'aller presque nus, il ne faut pas s'étonner qu'ils n'aient nulle peine à s'habituer à vivre de leur nudité.

Et nos peintres peuvent être tranquilles : grâce à cette immigration, ils ne manqueront jamais de vierges, de martyrs, de grecs, de romains, d'esclaves, de pères éternels, etc.

Il y a, par delà les Alpes, une fabrique qui ne chôme jamais.

D'ailleurs, la profession est loin d'être méprisée en Italie.

Au contraire ! Avoir posé pour un maître constitue un titre de gloire.

Des familles s'énorgueillissent d'ancêtres qui ont servi de modèles à Michel Ange et à Raphaël.

Et on cite, dans la Romagne, un village entier dont tous les habitants ont monté sur la table de pose. Le maire, un « Saint-Jean martyr » jadis estimé, affirme sans rire au voyageur qu'il n'y a pas là

une femme qui n'ait pu ou ne puisse encore figurer la Madone. C'est la ville des Cent Vierges.

*
* *

Une fois à Paris, leur vie de bohème prend une certaine régularité, s'organise en un perpétuel commencement.

Ils traînent depuis la jeunesse jusqu'à leur vieillesse précoce une misère toujours pareille où ils semblent croupir avec plaisir, sans faire nul effort pour conquérir un sort meilleur.

Ils s'installent dans les environs du quartier Mouffetard, en des maisons qui semblent faites exprès pour eux et que nul autre, certes, ne voudrait habiter.

Imaginez la rue St Médard, étroite, sale, mal pavée, avec un ruisseau boueux qui tient tout l'espace entre les deux minuscules trottoirs.

A droite, à gauche, des masures se dressent, sans régularité, toutes différentes et pourtant toutes pareilles par l'insupportable odeur de misère malpropre qu'elles dégagent.

De hauts murs gris, percés de fenêtres toutes petites. A ces fenêtres, des guenilles multicolores pendues à des ficelles, devant des vitres si empoussiérées que le soleil a bien de la peine à les traverser.

On pénètre par une porte basse, fermée d'un seul battant, aux ais disjoints, graisseux, faite de planches à peine dégrossies, munie d'un loquet rouillé, souvent racommodé d'une ficelle.

La porte franchie, on se heurte à un escalier : des marches inégales, creusées, glissantes à force de crasse et d'humidité.



Les degrés montent en droite ligne, entre deux murs jadis blanchis à la chaux, où pendillent maintenant des débris de plâtras. D'un côté, une rampe de corde, de l'autre une barre de bois servent à gravir ce casse-cou. Mais il faut se garder d'y recourir : une telle graisse les vernit et les recouvre que la main s'y engluie et qu'on aime mieux risquer une chute que ressentir plus longtemps cet affreux contact.

On monte.

Il faut, avec soin, baisser la tête, car le plafond est très-bas ; à la troisième marche, l'escalier se change en tuyau penché, où on ne peut passer que courbé en deux. Il y fait noir comme dans un four, car de la porte en bas, ou des fenêtres plus

élevées, c'est à peine s'il arrive une lueur, tant tous ces murs sont mal plantés, tortueux, coupés d'angles qui répandent l'ombre.

On arrive enfin à un palier.

Et tout de suite on se sent suffoqué par une odeur épouvantable.

C'est l'émanation d'une sorte de tuyau qui parcourt la maison verticalement du haut en bas. Sur ce tuyau à ciel ouvert, donnent de petites baies fermées de plaques de tôle : c'est la sentine, le récipient aux ordures de tout l'établissement.

Là, on jette les débris, les balayures — quand on balaie ! — et, au besoin, les excréments.

A chaque palier, le tuyau fermé de trois côtés par la muraille est muni, du quatrième côté, d'une simple barrière à hauteur de jambe.

C'est la vespasienne de la maison.

Pour nettoyer ce receptacle on attend l'eau de pluie ; et on vit sans plainte dans une atmosphère putride.

Sur le palier, à droite et à gauche, s'ouvre un couloir sombre.

Plusieurs portes donnent sur ce couloir, toutes dans un état déplorable, fermées à l'aide de ficelles.

Poussons l'une quelconque de ces portes et entrons.

Le spectacle est étrange, et d'un intérêt suffi-

sant pour qu'on s'y arrête, malgré la mauvaise odeur plus concentrée encore qu'ailleurs qui saisit à la gorge.



C'est une longue pièce, aux murs sans papier, blanchis jadis, maintenant enfumés.

Au fond, faisant face à la porte, une unique fenêtre, rarement ouverte, garnie à l'occasion de lambeaux de rideaux.

Le sol est couvert de carreaux, dont beaucoup sont défoncés.

Le plafond est très-bas, coupé de solives en relief, qui interceptent encore la rare lumière.

Pour tous meubles, à gauche de la porte, placées côte à côte, deux ou trois couchettes, d'égale hauteur, couvertes d'une literie sommaire.

Un buffet en bois blanc.

Quelques chaises.

Des clous au mur, encombrés de guenilles.

Et, dans un coin, un tout petit poêle, lilliputien, haut de trente centimètres, avec un très long tuyau coudé qui perce la muraille.

Des chaussures traînent à terre.

Une table, toute petite, soutient une cuvette et un pot à eau. Il y a, tout près, un seau sans couvercle.

Et, aux murs, pour tous ornements, avec quelques images de sainteté, des études, des pochades, quelquefois des portraits finis exécutés d'après les habitants de l'endroit.

*
* *

Dans ce taudis grouillent dix, douze personnes, appartenant plus ou moins à la même famille.

Les deux patriarches : le père et la mère, celle-ci bonne seulement encore, aux soins du ménage, celui-là, tirant grand profit de sa barbe vénérable, de ses longs cheveux, de ses mains maigres et effilées.

Puis, la seconde génération, des fils, des filles, avec des gendres et des brus, et enfin des enfants en nombre indéterminé.

Tout ce monde vit là dedans entassé pêle-mêle.

Les vieilles font la cuisine, ouvrage sommaire : une potée d'eau, quelques livres de macaronis.

On met le tout dans une sorte de grande marmite placée sur le petit poêle, et on fait bouillir avec quelques pincées de sel.

Toute la famille se tient accroupie autour du feu, jacassant, criant, disputant dans un langage dont on n'a nulle idée.



La matrone remue la mixture à l'aide d'un crochet qui sert également à triturer le foyer.

Quand la bouillie commence à être à point, chacun se sert à même, avec les doigts, des poignées de macaronis qu'on

déguste goulument.

Puis, la platée reste sur le poêle jusqu'à épuisement, car, pour éviter un travail pénible, on en fait à la fois une bonne provision.

D'autres fois, le macaroni est remplacé par des choux jetés sans nul épluchage dans l'eau de la marmite.

Le soir venu, quand, un à un, les membres de la famille qui travaillaient au dehors sont rentrés, de bonne heure, pour éviter des frais d'éclai-

rage, tout le monde se couche, dans les lits disposés côte à côte. Hommes, femmes, enfants, dorment là, entassés, dans une promiscuité répugnante dont ils n'ont nulle conscience.

Quelquefois — rarement — dans les familles où se conservent certaines traditions de respect patriarcal, le grand'père et la grand'mère font lit à part.

Ils ont leur couche placée plus près de la fenêtre, abritée quelquefois par des rideaux sous lesquels on aperçoit un crucifix muni de sa branche de buis.

Mais c'est une honorable exception qui confirme la règle.

*
* *



ès le matin, de très bonne heure, toute la tribu se lève.

On fait une toilette-sommaire.

Puis, si l'on a des séances promises, on part pour gagner à peu près à l'heure l'atelier du peintre.

A ce propos, une remarque.

On peut se demander pourquoi ces familles vivent dans une telle misère.

Il semblerait, au contraire, qu'elles dussent arriver facilement à une médiocrité aisée.

Les modèles, en effet, reçoivent des rétributions relativement élevées.

Grâce à cette vie en commun, les familles italiennes devraient sans peine trouver à subsister d'une façon beaucoup plus convenable.

Il n'en est rien et ce qui cause cette anomalie, c'est le grand défaut de tous les Italiens, la paresse.

Ils sacrifient à ce vice, même le bien-être, même le nécessaire.

Si deux ou trois des membres de la famille ont du travail, cela suffit pour faire vivre tout le monde : le loyer est peu élevé, la nourriture ne coûte presque rien, les vices mêmes sont peu coûteux, quelques pipes pour les hommes, pour les femmes, quelques bijoux en clinquant ; et, quant aux vêtements, leur entretien ne peut même pas entrer en ligne de compte : on les renouvelle si rarement !...

Des Français voudraient ajouter quelque superflu à cet indispensable.

Les Italiens s'en gardent bien.

Ils aiment mieux manger des macaronis à l'eau et poser chaque fois qu'ils trouvent emploi sans être obligés de trop chercher.

Et puis, ils ne sont pas ennemis de la mendicité : il n'est pas rare, en sortant de l'Odéon, vers minuit, de trouver à la station des omnibus, deux ou trois petits Italiens et Italiennes, munis

Les femmes ont des formes très-classiques et très régulières jusque vers l'âge de vingt ans.

Et c'est l'ensemble du corps, surtout, qui, chez elles, est attrayant.

La ligne des épaules et du cou est harmonieuse.

Les seins sont, dans la prime jeunesse, avant la maternité, fermes et bien placés, élargissant élégamment la poitrine.

Le contour des hanches, le ventre, le haut des cuisses sont réguliers et purs.

La tête, souvent, est d'un modelé antique, très-belle de lignes, et rappelant, sans besoin « d'idéalisation » une vierge ou une déesse quelconques.

Il y a deux types bien distincts et auxquels peuvent se ramener tous ces visages qui affectent entre eux un grand air de ressemblance.

Les Romagnoles ont la figure plus large, plus lourde, le nez et le front droits, avec une tendance à l'écrasement; l'ensemble du visage est reposé, assis pour ainsi dire, et tout prêt à figurer un personnage noble, de vie contemplative, telles Cérès, Minerve.

Les Napolitaines sont plus affinées: les mâchoires avancent, le nez est légèrement courbé, très fin et de narines délicates, le front fuit; l'ensemble respire plus de vie, plus d'activité, et une prédisposition à rappeler des types animés, des

vierges guerrières, des amazones, des chasseresses, etc. etc.

Physiologiquement, on peut dire que les traits



des Romagno-
les ont les
angles adou-
cis de la race
bovine; ceux
des Napolitai-



nes rappellent l'allongement facial des brebis.

Le défaut de la plupart des femmes, c'est le manque de finesse des extrémités et des membres.

Les bras bien attachés sont lourds, avec des poignets grossiers, des mains qui, très peu occupées, semblent des mains de travailleuses.

Les jambes sont trop musculeuses : le genou apparaît très-gros, le jarret forme un creux à peine accentué; et toute l'extrémité antérieure est, en général, désastreuse : le mollet trop charnu, la cheville sans finesse, et le pied court et gras, totalement dépourvu d'élégance.

Chez les hommes, c'est le contraire.

Ils sont doués d'extrémités remarquablement fines et distinguées.

Le pied est très beau, d'une pureté antique.

La main est patricienne : les doigts longs et effilés sont terminés par des ongles en amandes,

bien plantés et que nul travail n'a déformés. Ils est vrai de dire que les Italiens les soignent beaucoup, un grand nombre d'entre eux se faisant une spécialité de poser pour les mains.

La tête aussi est superbe. Il y a des vieillards dont les cheveux blancs et la longue barbe respirent la vénération; des hommes faits qui sont, par les traits du visage, de véritables personnifications de la force; des jeunes hommes bouillant de vie.

Les yeux sont toujours très-beaux, les dents très blanches.

Quant au corps, il en est de toutes performances : il suffit de choisir.

On trouve, parmi les vieux, d'inimitables maigreurs d'ascètes, des peaux coupées de rides, et soulevées par les nerfs, dignes de Job ou de Latude.

Les hommes faits et les plus jeunes personnifient merveilleusement la vigueur musculaire.

Tous les membres sont d'une proportion parfaite, et ils n'ont pas d'effort à faire pour poser Achille ou Apollon.

Il y a aussi quelques Hercules.

Quant aux enfants, ils sont toujours très jolis.

De même que les bébés de chez nous, tout jeunes, ils sont grassouillets, dodus, ajourés de rieuses fossettes.

Ils restent tels jusqu'à cinq ou six ans.

Mais, tandis qu'à cet âge, nos enfants grandissants deviennent tout à coup maigres, grêles et ne reprennent de force musculaire qu'à partir de quinze ou seize ans, les petits Italiens se développent d'une façon normale et complète; dès sept ans, les muscles se bombent et le torse s'élargit; les côtes n'apparaissent pas; ils se tiennent bien droits, sur des mollets cambrés qui ne rappellent en rien les mollets de coqs de nos potaches débutants; et il y a, dans toute leur personne, un air de force, sans nulle débilité qui marque la période de transition, le passage délicat de l'enfance à l'adolescence.

Ce sont, tous, de jeunes héros, de petits Spartacus.



Ces qualités sont fort appréciées par les sculpteurs.

Pour les peintres, les Italiens présentent un inconvénient : la peau est toujours colorée, bronzée presque, avec des tons très-chauds, métalliques.

Pour peu que l'artiste soit déjà porté à une vision assombrie, il ne peindra, d'après des modèles italiens, que de véritables Peaux-Rouges, d'un effet singulier sous notre soleil tempéré.

Il est vrai que les Italiens rachètent ce défaut,

par leur plastique très-avantageuse pour le dessin et surtout par la profonde connaissance qu'ils ont de l'art de la pose.



Non pas qu'on les puisse considérer, en général, comme des « modèles intelligents. » Au contraire. Ils sont d'une indifférence parfaite et, intellectuellement, ne font aucun effort pour saisir l'idée de l'artiste, et, pour ainsi dire, entrer dans la peau du personnage qu'ils doivent figurer.

Mais ils obéissent très habilement aux indications qu'on leur donne ; et ils exécutent dès qu'on

le leur demande, tel ou tel mouvement, serait-il peu ordinaire.

Il faut ajouter qu'ils n'ont pas attendu l'adolescence pour apprendre leur métier, et que, « enfants de la balle » comme on dit au théâtre, ils sont, à peine nés, montés sur ta table de pose.

On demandait à un modèle italien :

— Quel âge avez-vous ?

— Quatorze ans.



— Et depuis combien de temps posez-vous ?

— Depuis treize ans !

Et ce bout de dialogue n'est pas une exception, mais la règle générale, du moins pour tous les Italiens nés à Paris.

Tétant encore, ils posent des enfants Jésus, sur les bras de leur mère ou de quelque autre modèle.

A deux ans et pendant les années suivantes, ils figurent les amours ou les chérubins que les Bouguereau mettent encore en leurs toiles ou dans leurs compositions décoratives.

Et dès, sept ou huit ans, ils ont leur place indiquée, soit dans les allégories comme l'*Alma mater* et autres du même genre, soit dans les foules, soit dans les sujets religieux.

A quatorze ans, les fillettes sont femmes et, par conséquent, aptes à toute figuration.

Aussi, n'est-il pas besoin comme à d'autres modèles, lorsqu'on les examine, de leur donner beaucoup d'indications.

Sans qu'on leur dise rien, elles hanchent, développent le buste, lèvent les bras, cambrent la jambe; puis se tournent pour faire juger le dos, montrer la ligne des reins et... la chute.

Un détail amusant, en passant, et que nous consignons ici pour faire plaisir à Armand Silvestre :

Cette chute est, la plupart du temps, très abondante. La partie hémisphérique qui sert — notamment — à s'asseoir, est très charnue et d'une fermeté de roc.



ES modèles, on l'a vu, vont en général chercher leur travail au domicile même des peintres.

Ils se rendent le lundi matin aux académies où les élèves les examinent par fournées, les repoussant, ou les retenant d'avance, soit pour des séances immédiates, soit pour des semaines futures et déterminées.

Ils ont aussi chacun leur clientèle de peintres qui recourent toujours à eux.

Puis, en ce qui concerne les spécialités, il y a les renseignements confraternels sur les besoins et les desiderata des artistes.

Qu'un peintre ou un sculpteur exprime, par exemple, devant un modèle d'ensemble, le désir d'une jolie main, il peut être sûr d'avoir le lendemain à assister à une véritable exposition de doigts, de paumes, d'ongles et de poignets.

Il n'a qu'une chance d'échapper à ce fléau, c'est le cas où le premier modèle a, dans sa famille, le spécialiste demandé. Il se garde bien alors de faire connaître aux confrères, qui deviennent des concurrents, l'offre d'emploi dont il est détenteur.

Ajoutons, pour rassurer les artistes débutants, que la plupart des familles de modèles constituent

au moins une individualité complète, c'est-à dire un corps parfait, grâce à un savant assemblage de détails.



Dans des cas assez fréquents, l'artiste, ayant conçu une figure idéale, a besoin d'un modèle d'une beauté particulière.

S'il attendait les hasards des offres pour trouver la figure rêvée, il pourrait attendre longtemps.

Il se met alors lui-même à la recherche du modèle qu'il souhaite.

Pour le découvrir, il se rend de bon matin dans le quartier Mouffetard.

Tout de suite, il se trouve dans le monde qu'il lui faut.

A une borne fontaine, une jeune Italienne puise un seau d'eau ; elle relève sa jupe de velours pour éviter de la mouiller, mais laisse pendre son jupon blanc déjà crotté. Il est vrai que ce jupon cache ses pieds, mal chaussés, le plus souvent de souliers éculés et trop grands.

Déjà, elle a les oreilles, le cou, les bras, garnis de bimbolotteries éclatantes.

Sous le tablier, elle porte un paquet de macaronis. L'eau et les macaronis, voilà les provisions de la journée.

Plus loin, il rencontre un vieillard qui fume une très-vieille pipe.

Puis, des enfants se vautrant sur les tas de sable, tandis qu'un plus grand — dix ou douze ans — le chapeau mou coquettement planté sur ses cheveux bouffants, une cigarette aux lèvres, les mains dans les poches, jette de longs regards aux femmes qui passent et leur adresse dans son charabias des propos gaillards.

Voici une jeune fille qui traîne sous son bras un violon. Elle a l'air tatigué.

C'est une malchanceuse dont la famille, depuis quelques jours, n'a pas trouvé de travail. Elle va dans les cours patoisier quelque romance, qu'elle accompagne des râclements de son crinclin.

Les trente sous qu'elle récolte assurent la vie de tout le monde jusqu'à la prochaine séance.

D'autres sortent toutes fraîches d'un établissement de bains de la rue du Cardinal Lemoine, le seul du quartier et le seul qu'elles fréquentent. Ce sont les heureuses, celles qui vont commencer une série de poses chez un peintre payant bien. Elles ont fait un bout de toilette pour ne pas salir les belles choses de l'atelier.

Pour trouver ce qu'il veut, le peintre n'a qu'à s'adresser à l'une de ces passantes :

— Connaissez-vous un modèle qui...

L'interpellée ne réfléchit pas longuement. Elle a

toujours sous la main ce qu'on demande et guide aussitôt l'artiste vers une maison quelconque.

Dès qu'il approche, à toutes les fenêtres gar-



nies de hardes, celui-ci peut voir apparaître des têtes coiffées de mouchoirs bariolés, des figures vieilles ou jeunes. On l'a vu, on l'a reconnu pour un client possible, chacune se montre, espérant qu'il y a là emploi pour elle.

Cependant, le modèle lui fait monter quelques

étages, le pousse dans un de ces taudis que j'ai décrits plus haut :

— *Entra, signor pintro!* (1) fait-elle.

Et pour que la famille ne se dérange pas, elle donne rapidement, en son jargon, de criardes explications.

Le père s'avance :

— *Boun giorno, signor!* fait-il, et il offre une chaise.

Le peintre la refuse, on devine pourquoi.

Son guide explique toujours ; il essaie d'intervenir, on ne l'écoute pas.

— *Bono! Bono!* lui répond-on, *la pètité Conjetta, el a tout cé qu'il faut al signor pintro. El a couator-ze anns; elle est très joule. Conjetta! Conjetta! viens vite! il signor pintro il veut te votr.*

Conjetta accourt, salue légèrement.

— L'ensemble? demande-t-elle.

— Oui, déshabillez-vous.

Aussitôt, elle ôte ses vêtements, non pas un à un, mais par paquets systématiques : on sent qu'elle n'aime pas à faire attendre.

Cependant, la famille reste groupée au fond de la pièce, tandis que le peintre est avec le modèle

1) Nous avons essayé de noter l'accent des Italiens ; nous devons dire que nous n'avons pu arriver à un degré suffisant d'incompréhensibilité.

en pleine lumière, et que le père, pour lui faire prendre patience, lui raconte :

— *Oh! Conjetta é très-joulie! C'est ouun modèlé dé Moussu Cabancl.*

Enfin, Conjetta est arrivée à la chemise.

Elle la retire à son tour — en la passant au-dessus de la tête — de sorte qu'elle a le visage un instant caché tandis qu'apparaît le reste de son corps.



C'est là une habitude.

Le modèle italien femme retire tous ses vêtements par en haut.

Le modèle parisien est plus coquet, a davantage la science du déshabillage : il laisse tomber ses jupes et ses robes autour de lui, et la chemise

elle-même glisse le long des épaules, puis du corps, découvrant un à un ses charmes, dans l'ordre généralement adopté par la pudeur qui résiste encore — mollement.



Aussitôt déshabillée, Conjetta s'expose, se montre, se détaille comme un marchand tourne et retourne sa marchandise. Elle vire, elle donne les mouvements classiques et qui sont caractéristiques des formes. Elle montre la ligne du cou, puis dénoue ses cheveux. Elle dégage le front. Elle cambre les seins.

Puis, elle avance la jambe. Elle a des bottines quelquefois. Des bas de coton blanc, toujours, et,

pour jarretières, des ficelles qu'elle ne délie pas, mais ôte et remet toutes nouées.

Pendant ce temps, toute la famille s'est approchée et souligne d'indications, de réflexions souvent incompréhensibles, ce qui lui paraît pouvoir attirer ou charmer l'artiste.



Devant cette scène, il ne faut pas beaucoup d'imagination pour se représenter ainsi la vente d'une belle esclave qu'un riche étranger veut prendre pour épouse.

Puis, on montre au chaland les portraits accrochés au mur, qui représentent Conjetta et sa famille sous toutes les faces.

— *C'est oun très boun modèle.*

— *Elle posa très bienn.*

— *Très joulie !*

L'artiste n'a plus qu'à prendre jour et s'assurer que le modèle n'a pas d'engagements antérieurs qui pourraient le forcer d'interrompre les séances.

Ou bien, il déclare que Conjetta ne fait pas son affaire, et qu'elle ne peut lui servir.

On ne lui reproche pas le dérangement qu'il a causé.

— *Tann piss !* dit le vieux. *Cé séra por oun autre fois !*

Mais on ne le laisse parti qu'après que toute la famille lui a fait ses offres de service et qu'on lui a recommandé toutes les spécialités de la maison.

Pourtant, s'il témoigne un désir qu'on ne peut satisfaire, on n'hésite pas à lui indiquer où il pourra trouver ce qu'il lui faut.

— *Hé ! Madrazzo*, crie le vieux dans l'escalier. *C'est oun signor pintro qui veut oun modèle. Est-ce qué Djiousseppa est là ?*

Et il n'a plus qu'à entrer chez Madrazzo. Il est présenté.

Toute la famille lui montrera ses charmes.

*
* *

Empressons-nous d'ajouter que cette facilité à se déshabiller n'existe qu'avec les artistes.

Pour peu que le visiteur ait l'air d'un intrus, d'un profane venu pour se divertir, on le devine.

On ne le repousse pas, alors. Mais on lui offre d'aller se montrer à son atelier, le jour qui lui plaira.

C'est une façon habile d'éconduire les importuns.



En été, les peintres partis, les séances se font rares.

La place Saint-Victor est alors plus animée que jamais : On s'y réunit chaque jour pour causer, jouer à la mora, s'étendre au soleil, revivre les bonnes habitudes d'au-delà des Alpes.

On subsiste sur les économies qu'on a pu réaliser pendant l'hiver.

Mais le bout est bientôt arrivé.

Il faut manger cependant, et bien que chaque repas soit frugal, encore représente-t-il quelques sous.

Les fournisseurs ne font pas de crédit dans le quartier Mouffetard.

Et l'on n'a pas grand'chose à porter au Mont-de-Piété : les bijoux sont tous en faux, les hardes n'ont aucune valeur.

C'est la misère prochaine.

Alors, quand les académies ont leur personnel

au complet, quand les plus petits de la famille sont partis avec leurs violons exploiter la pitié des passants dans les carrefours, les aînés entreprennent une véritable chasse au travail.



C'est une course qui a pour champ tout Paris.

Commencée dans le quartier du Luxembourg, où les artistes sont nombreux, elle se continue par la plaine Monceau, le quartier de Villiers, les boulevards extérieurs, et se prolonge jusque derrière la butte Montmartre, derrière Belleville, à l'est des Buttes Chaumont, où, tout près des fortifications, les peintres peu fortunés vont chercher des ateliers bien éclairés et pas trop coûteux.

Dès le matin, les affamés frappent à la porte des artistes, et ils ont l'art de se faire ouvrir.



Le peintre voit alors déboucher dans son atelier, toute une famille, et elle entre d'un air annonçant bien qu'il sera difficile de la faire déguerpir.

Quand le malheureux artiste est en train de finir un tableau pour le Salon qui ouvre dans quelques jours, ou de boucler ses malles pour s'enfuir à la

campagne, il ne regarde pas cette invasion sans terreur.

Qui sait s'ils ne laisseront pas dans la pièce un cuisant souvenir ?

Et puis, c'est une perte de temps, l'ennui de les congédier, l'obligation souvent de leur donner un secours.

Aussi, sont-ils en général reçus assez rudement :

— Que voulez-vous ?

Le patriarche de la bande ne se démonte pas pour si peu. Il salue gravement, d'un geste noble, et ajoute dans un jargon à lui :

— *Boun giorno, la compagnia.* (Compania a, au moins, trois i.)

Puis il fait ses offres de service :

— *Il signor pintro aveti pas bisogno d'oun boun modelé ?*

— Merci, merci, pas maintenant !

Il ne se déconcerte pas davantage. Il s'efface pour laisser voir sa famille, et, désignant chaque membre comme un montreur d'animaux savants :

— *La madra, el posa la madona d'oune façon tout a fait satisfaisannte.*

Le peintre n'a pas l'air séduit. L'Italien continue :

— *La figlia. Djioseppa, el posa la mana, li*

pedi; el posa aussi l'ensemblo sil signor pintro, il demando.

Il bambino, Joachimo, il posa lis enfants Jésou, li Sann Jean Batisto.,. Il est très sageo, très docilo; allo, Joachimo, montre al signor pintro, lo certificato qu'a donné moussié Bounnatte

Déjà, Joachimo, Djiousseppa, la mère se mettent bien en lumière, font mine de se déshabiller.

Le peintre les arrête du geste.

— Quand je vous dis que je n'ai besoin de rien, maintenant, je pars pour la campagne, revenez en septembre!

Le vieux continue néanmoins, se désignant à son tour :

— *Li padre, vostre servitor, il posa aussi, signor pintro, ma il n'a pas d'espécial.*

Impatienté, le peintre lui crie enfin :

— Je m'en fiche. Je ne fais que du paysage!

Et, comme il voit que l'autre va insister encore, proposer peut être d'animer le paysage, affirmant qu'à l'Ecole des Beaux Arts on anime toujours le paysage, il se rappelle que c'est la saison difficile, il tire quelques francs de sa poche, et les remettant au vieux :

— Revenez en automne, je vous prendrai, vous, ou votre marmaille. Et tenez, voilà un à-compte sur les séances,



Les autres sortent enfin. Et le peintre, s'il redoute les cuisantes incursions de la vermine, n'a plus qu'à faire donner un solide coup de torchon dans l'atelier et à se livrer à des fumigations abondantes, très heureux s'il n'est pas, cependant, obligé à quelques grattements vigoureux.

Quant aux Italiens, ils s'en vont ravis.

Ils ont de quoi attendre plusieurs jours.

Du coup, on ajoutera quelques gousses d'ail à la potée de macaronis.

Et peut être bien, qu'entre temps, on trouvera du travail.

Mais dès que l'un des modèles a un emploi, c'est fini, les courses vaines. On se repose de tant de trottes, l'avenir étant assuré pour quelque temps.

Il sera bien temps de se fatiguer de nouveau quand le ventre sera creux.

C'est cette paresse invétérée qui perd les modèles italiens et fera sans doute leur ruine, d'autant plus que la rapide disparition de tous préjugés et la modernisation de la peinture augmen-

tent de jour en jour en jour le nombre des modèles français, parisiens.

Jadis, les peintres et les sculpteurs ne pouvaient guère se passer des Italiens.

Ils étaient indispensables pour les compositions classiques.

Et puis, ils avaient l'exactitude, la sobriété, l'expérience professionnelle.

Ils avaient conquis une estime spéciale dans le monde des arts.

Et nul ne rait du fameux *Cadamouro*, dont Géricault a laissé un portrait, et qui se faisait appeler le roi des modèles.



Aujourd'hui, bien des changements sont survenus.

Ils ont encore un souverain, le vieux *Fousco*, âgé de soixante quinze ans et qui peut prouver,

portraits en main, qu'il a soixante quatorze ans d'exercice.

Il se fait faire des cartes de visite portant :

Fousco

Roi des modèles

Mais c'est bien un souverain moderne, sans autorité, à peine reconnu par ses sujets, et raillé par les autres.

On compare assez souvent sa royauté à celle du prince Ferdinand de Bulgarie.

Et il lui ressemble beaucoup, à cela près que, lui, au moins ne manque pas d'assurance.

*
* *

Paresse, jargon incompréhensible, absence totale de dévouement, ce sont là des défauts qui font chaque jour un nouveau tort aux modèles italiens.

Certains peintres ont pris la résolution bien arrêtée de ne plus jamais recourir à eux.

Tel M. Roll.

L'an dernier, au moment où il travaillait à son tableau *La Guerre*, il avait eu, pour cause de naturalisme, tout simplement recours à des soldats qu'il raccolait sur les fortifications, près des bastions.

Il les disposait, les arrangeait, les alignait. Puis, les regardait longuement.

Il courait alors à sa toile, dans son atelier, à quelques pas, et dessinait ou peignait la vision qu'il avait conservée très nette.

C'est le procédé habituel de cet artiste.

Or, pour figurer unofficier, il eut besoin d'un modèle italien.



Il le campa en tête des hommes, sur un mannequin de cheval et se livra à son manège habituel.

Il faisait froid.

Quand M. Roll eût fait trois voyages rapides du rempart à son atelier, les hommes étaient encore là, mais l'officier, l'Italien, avait disparu.

Il était allé se chauffer et ne revint pas.

M. Roll dut chercher un autre modèle.

Cetta fois il prit un Français qui, tout heureux de gagner une pièce de cinq francs, n'aurait pas quitté la pose pendant des heures entières.

Et M. Roll se jura bien de laisser désormais les Italiens à leurs précieuses occupations.



Il faut bien ajouter que les mœurs patriarcales tendent à disparaître chez les modèles jadis si rangés, si réguliers.

Cela tient à leur long séjour en France, où beaucoup sont nés et ont oublié la simplicité des campagnes d'où arrivaient leurs parents.

Aussi, la misère vicieuse a-t-elle succédé à la pauvreté naïve.

Aujourd'hui, les jeunes mâles portent tous, à seize ans déjà, le pantalon à pattes d'éléphant. Ils se savent beaux; et jugent qu'on peut vivre de sa plastique autrement qu'en l'exhibant sur la table de pose.

Ils travaillent, mais en amateurs, persuadés que dans une société bien organisée, c'est la femme qui doit faire prospérer le ménage.

Quant aux filles, elle parlent français; elles commencent à ajouter une certaine propreté à leur coquetterie primitive; des goûts de luxe plus coûteux leur viennent, et plus d'une écoute les propositions qui lui sont faites, de vie facile et fêteuse.



D'ailleurs, leurs frères ne les en détournent pas.

★
* *

Le travail diminue de jour en jour, malgré l'augmentation incessante du nombre des peintres.

Déjà, les Italiens ont plus de peine à gagner leur vie et commencent à se décourager.

Quelques-uns retournent au pays.

D'autres mendient ou font pis.

Un certain nombre essaient d'autres métiers ; mais, chose curieuse, ils ont comme une honte d'être obligés de travailler effectivement dans une ville qui les vit si longtemps vivre de farniente.

Et ils quittent Paris, vont à Londres et là-bas s'embauchent dans des fromageries. Singulier changement d'état !



Ceux qui restent s'aperçoivent de la dépréciation dont ils sont l'objet.

On leur reproche plus de mal même qu'il n'en existe réellement.

On parle de querelles, de goût exagéré pour le couteau.

Et, peu à peu, on les confond avec les Piémontais terrassiers qui se livrent à des rixes perpétuelles.

On les enveloppe dans une même réprobation.

On se rit de leur origine ; on raille leur costume national.

Et le bourgeois qui les voit passer, vêtus de leurs oripeaux coloristes, parés de leurs bijoux faux, le bourgeois qui jadis les regardait comme des étran-

gers intéressants, les flétrit aujourd'hui d'une épithète goguenarde :

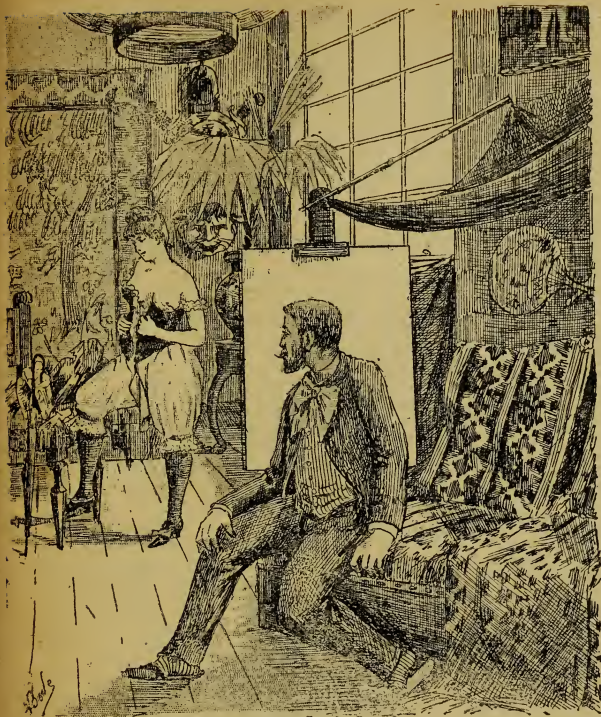
— Tiens ! s'écrie-t-il. des Italiens des Batignolles !



CHAPITRE III

LE MODÈLE MODERNE

Regrets à l'école de David. — L'arme à gauche. -- A force de forger... — Les singularités de MM. Renouf, Béraud, Roll, Lhermitte, etc. — Distinction entre le moderne et le classique. — Aventure commune à plusieurs trotteurs. — Le cabaretier charitable. — La diplomatie de M. Cormon. — L'« Orpheline » d'Henner. — Mme de la Tétonnière. — « Où la pudeur va-t-elle se nicher? — Dans les bas. » — Ce qu'on rencontre sur le Pont-Neuf. — Les souliers de Gabrielle. — Une noce comme on en voit peu. — Le Pardon de Ploërmel. — Tristes effets de l'amitié féminine. — Une aventure en chemin de fer. — Révélations sur l'orientalisme. — Envoi de Valachie. — Histoire d'une négresse. — L'agence des modèles. — Vive le bain. — Un singulier atelier. — Ce que rapporte une bosse. -- La Liberté sous les verrous.



III

L'Ecole de David est bien oubliée.

Naturalistes ou non, les peintres ne se contentent plus de formes classiquement belles.

Ils désirent faire vrai.

Pour faire vrai, il faut que leurs modèles rappellent du plus près possible la vérité.

On ne se contente plus, pour figurer un guer-

rier, de mettre un sabre dans la main d'un hercule, dut-il brandir ce sabre de la main gauche, pour l'harmonie de l'œuvre.

L'anatomie ayant fait de sensibles progrès, les artistes se sont aperçus que chaque labeur, chaque métier, chaque habitude produisent un développement musculaire particulier.

Et que, si le forgeron, le charpentier et le lutteur ont tous trois des biceps saillants, la forme de leurs outils et leur mode d'emploi, amènent chez chacun d'eux une différence subtile, mais notable.

C'est pourquoi, les modernistes renoncent de plus en plus au modèle italien qui est beau et fort par grâce de race, mais ne peut personifier que de loin un corps de métier quelconque.



Roll dessine ses soldats d'après des tourlourous engagés près des casernes.

Renouf, peintre de marine, fait poser ses figures par des matelots, arrêtés sur place.

Jean Béraud, ayant à représenter des terrassiers, va racoler des ouvriers sur le « port », leur lieu d'embauchage.

Lhermitte choisit ses paysans au labour ou à la moisson.



De même, pour les femmes.

L'Italienne, si parfaite en académie, n'a qu'une élégance très relative en costume moderne; et c'est surtout par coquetterie instinctive qu'elle s'en tient à ses oripeaux classiques.

Même pour le nu, elle manque de ce nervosisme, de cet affinement, de cette miévrerie malade qui distinguent les figures peintes ou sculptées par des artistes qui détestent le genre « pompier ».

En outre, la race italienne a un grand tort : l'identité, le manque de variété.

On en est donc venu très nettement à chercher des modèles parmi les Parisiens et les Parisiennes.

En ce qui concerne les hommes, on a surtout des modèles intermittents, racolés un jour de chômage, par un artiste à la recherche de types de leur corporation.

La plupart, l'œuvre achevée, retournent à leur métier primitif.

Il n'en est pas de même des femmes.

Il y a cent raisons, cent circonstances diverses qui les amènent sur la table de pose, et beaucoup, une fois qu'elles y sont montées, trouvant le métier agréable, ne demandent qu'à continuer.

Quelques unes y sont conduites par l'amour.

Ce sont des trotteurs, des modistes, des petites blanchisseuses.

Un jour de pluie — cette pluie n'en fait jamais d'autres ! — un rapin a vu, découvert par un jupon coquettement relevé, un mollet qui paraît bien

cambré sous un bas, bleu, ou rose, ou noir.

Il en a suivi et accosté la propriétaire pour lui offrir une partie de campagne qui se termine généralement en amourette.



Il l'a amenée à son atelier.

Elle regarde travailler ; ça l'amuse.

Puis, le peintre lui ayant dit qu'elle est jolie, elle veut avoir son portrait.

Elle n'a plus rien à cacher à son ami, et n'hésite pas à se faire peindre nue.



L'habitude de la pose est prise peu à peu.

Poser est plus facile et moins fatigant que faire des chapeaux, « presser » des chemises, coudre des robes, porter des commandes. On ne se pique pas les doigts; on ne se brûle pas les mains; on ne se crotte pas les mollets.

Et puis, cela rapporte davantage.

Il n'en faut pas tant pour la décider et voilà un modèle professionnel de plus.

Au reste, quelques cas particuliers et caractéristiques fixeront mieux les idées que ne le pourraient faire des généralités.

Car il est bien difficile, en somme, de déterminer une règle pour le recrutement des modèles.

*
* *

Emma s'était laissé enlever à dix sept ans.

Suite naturelle de cette imprudence : elle ne tarda pas à être abandonnée.

Un soir, elle se trouva sur le pavé de Paris, sans argent, sans asilé.

Elle n'osait rentrer dans sa famille.

Elle n'avait pas assez perdu le sens moral pour demander subsistance à l'amour payé.

Triste, désolée, songeant au suicide, elle s'en allait par les rues de Montmartre, où elle avait coutume de passer avec son amant.



EMMA

*Modèle ordinaire de M. Gérôme, a pose pour
son OMPHALE.*

Elle arriva avenue Trudaine.

Près de la rue des Martyrs, se trouve un cabaret artistique qu'elle fréquentait avant son abandon.

Elle n'osait entrer, mais passait et repassait devant les tables, espérant peut être qu'un ami ou une amie viendrait à son aide, lui donnerait un bon conseil, lui indiquerait une façon de vivre.

Le patron l'aperçut et la reconnut.

Il vint à elle.

— Pourquoi donc n'entrez-vous pas, ce soir. Il pleut. Venez vous mettre à l'abri.

Elle éclata en sanglots, et comme l'autre, brave homme, l'interrogeait avec intérêt, elle lui dit tout, son abandon, sa triste situation, son désespoir.

Tout ému, il la força de s'asseoir, la consola. la réconforta par de bonnes paroles ; et, ce qui valait mieux, lui prêta quelque argent.

— Allez dormir cette nuit, lui dit-il, et soyez ici demain matin, de bonne heure. Je vous trouverai du travail.

Le lendemain, il la conduisit chez Stévens.

Hasard ou pitié, celui-ci déclara avoir besoin d'un modèle et l'embaucha.

Cependant, elle ne voulait poser que la tête, et au risque de manquer de travail, se refusait abso-

lument à montrer autre chose que la naissance de la gorge.

Ce qu'on apercevait, cependant, faisait désirer de voir d'avantage.

En désespoir de cause, Stévens la conduisit un jour à l'atelier de Cormon.



Celui-ci, plus persuasif ou plus diplomate, obtint qu'elle se déshabillât.

Sa pudeur, d'ailleurs, était moins effarouchée : il y avait là deux hommes et non pas un seul.

— Mais, faite comme tu es, ce n'est pas la

tête qu'il faut poser, c'est l'ensemble ! s'écria le peintre des *Enfants de Caïn*.

Emma est, en effet, douée de fort belle formes.

Ayant franchi le Rubicon, elle se décida et accorda plusieurs séances à Cormon.

Elle est devenue depuis, en passant par Tony Faivre, Feyen Perrin, etc. le modèle favori de Gérôme qui l'accapare complètement.

Il est vrai qu'en devenant modèle, elle n'a pas perdu ses habitudes de régularité ; elle est rangée et exacte, qualités inappréciables aux yeux d'un artiste.

*
* *

Beaucoup de femmes deviennent modèles pour suivre l'exemple de leurs amies ou de leurs camarades.

Alice, qui fut longtemps le modèle attitré d'Henner, avait été amenée de cette façon à adopter sa profession.

Fille d'un Belge, qui exerçait à Paris, le métier de violoncelliste, et qu'elle perdit tort jeune, elle avait été élevée par une tante.

Plus tard, elle rentra chez sa mère.

Or, celle-ci avait pris en pension une jeune fille de bonne famille, sans fortune, qui posait.

La voyant rangée et de bonnes mœurs, elle pensa qu'Alice pourrait également gagner sa vie de la sorte, sans déshonneur.



ALICE

*a posé pour M. Henner, FABIOLA, L'ORPHELINE,
HÉRODIADE. Ne pose que la tête.*

Alice débuta donc chez Puvis de Chavannes, il y a cinq ans. De son atelier, presque sans transition, elle passa dans celui d'Henner.

C'est elle qui a posé l'*Hérodiane* exposée l'an dernier, la *Fabiola*, presque toutes les lumineuses et suggestives figures que peint Henner.

L'*Orpheline* est son portrait frappant... en rousse.

On trouve un autre portrait d'elle — en brune — dans une toile de l'orientaliste Dieudonné, faite à ses débuts.

Ce n'est que depuis qu'elle a, par un procédé spécial, donné à ses cheveux leur couleur d'auréole.

Elle ne pose que la tête et le costume, et, longtemps, elle n'a pas fait d'infidélité à Henner, jusqu'à ces derniers mois où la belle tournure du peintre Maurice L. a amené de notables changements dans son existence.

Le cas d'Adeline est à peu près le même.

Elle était couturière et détestait l'atelier, préférant de beaucoup aider une sienne camarade, trottin de blanchisseuse, à porter des chemises chez les clients. Ce qu'on *rigolait* en route!... La patronne s'en apercevait aux retards fréquents de son ouvrière.

Un jour, Boldini découvrit l'amie et l'emba-

cha pour figurer dans un intérieur de blanchisserie qu'il peignait alors.

La petite dit tant de bien de son nouveau métier à Adeline que celle-ci voulut en essayer a son tour.



Elle obtint de rapides succès grâce a sa superbe poitrine qui l'a fait surnommer « Mme de la Tétonnière. »

Sarah Brown, dont on trouvera plus loin, un

portrait détaillé, fût de même amenée sur la table de pose par son amie Conjetta qui posait alors chez le peintre Hodebert.

Comme elle venait de s'installer a Montmartre et ne savait trop à quoi passer son temps et gagner sa vie, Conjetta lui dit un matin :



— Est-ce que ça ne t'amuserait pas, de poser ?

— Peuh ! ça ou autre chose !...

Et Conjetta emmena Sarah a l'atelier.

Elle refusait pourtant de se déshabiller entièrement, et chaque fois qu'elle avait retiré une pièce de ses vêtements, elle demandait ingénument :

— Est-ce assez, comme ça ?

Enfin, avec des rougeurs effarouchées, elle retira sa chemise.

Mais on ne put jamais obtenir d'elle qu'elle ôtât ses bas. Ce dernier refuge de sa pudeur fut inviolable et il lui fallut plusieurs semaines du métier pour se décider à montrer la couleur de ses mollets.

Aujourd'hui elle porte presque toujours des chaussettes.



Les exemples de modèles embauchés par leurs amies sont très nombreux ; nous en pourrions citer sans fin : Pauline Saucez, qui fût giletière, Marie Louise, qui cousait, Virginie, dite Suzanne, qui était modiste sont montées ainsi sur la table de pèse.

Mais cela deviendrait fastidieux et peu intéressant.

Un soir, le peintre Paul Saïn, pour regagner son atelier, traversait le Pont-Neuf.

C'était l'hiver ; il faisait très froid ; un grésil tombait ; un brouillard s'étendait sur la Seine.

Les becs de gaz perçaient à peine l'obscurité.

Le peintre entendit tout à coup des pas rapides

devant lui. Il lui sembla apercevoir quelqu'un qui courait vers le parapet.



Inquiet, il s'élança. Et il arriva juste à point pour attraper par la jupe une femme qui se préparait, sans nul doute, à se jeter à l'eau.

— Ah ! ça, qu'est-ce que vous faites-là ? lui demandait-il.

— Laissez-moi ! Laissez-moi ! je veux en finir ! j'en

ai assez. Ne m'empêchez pas de me noyer maintenant, ce ne serait que partie remise.

Et la femme se débattait en désespérée.

Saïn l'entraîna sous un bec de gaz. Il s'aperçut alors que celle qu'il voulait sauver de la mort était une fort jolie fille qui devait être très bien faite, on le devinait, sous ses vêtements lamentablement minces.

— Mais, enfin, pourquoi voulez-vous vous tuer ? lui demanda-t-il.

— Parce que je traîne une vie misérable, et parce que j'en ai assez de ne pas savoir le soir où je mangerai le lendemain !

— Vous n'avez donc pas de métier ?

— Non !

— Voulez-vous poser ?

— Qu'est-ce que cela ?

Saïn lui expliqua rapidement de quoi il s'agissait. Justement, lui-même cherchait un modèle et elle lui convenait parfaitement. Si elle acceptait, il lui offrait le gîte, le souper, et une rétribution.

Entre la dalle de la morgue, et la planche à modèle, Gabrielle choisit la seconde.

Et Saïn l'emmena avec lui.

En route, elle lui conta son histoire : née en Bretagne, à Rennes, elle avait vécu avec ses parents, de bons vieux bourgeois assez aisés, jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Elle était heureuse et tranquille, quand on voulut la marier à un homme qui lui déplaisait. Obstinée, aimant sans doute ailleurs, elle fit un coup de tête, et sans hésiter, s'enfuit à Paris. Sans ressources, ne sachant faire œuvre de ses dix doigts, sans relations, après avoir vécu quelques jours Dieu sait comme, elle se décidait à en finir avec l'existence.

Paul Saïn était venu à point.

Elle avait vendu ses vêtements, elle n'avait plus de souliers.

On la vit alors pendant quelque temps traîner à ses pieds, les bottines usées de Saïn.

Puis, ayant gagné quelque argent, elle se remonta un trousseau et une garde robe; et vit

aujourd'hui fort à l'aise de son peu difficile métier.

★
★ ★



Il y avait une fois dans une petite ville du Midi, une foule considérable réunie à l'église.

On célébrait pompeusement le mariage de la fille d'un des gros bonnets de l'endroit, avec le fils d'un riche fermier des environs.

On regardait curieusement les deux jeunes époux agenouillés au pied de l'autel.

La mariée était bien belle, avec son profil aquilin, ses grands yeux noirs, ses cheveux sombres, et son magnifique costume blanc.

Mais que le marié était ridicule et laid, mal bâti, malingre, chétif, engoncé dans un habit trop large, où il semblait avoir entassé tous ses écus, tant il s'y redressait orgueilleusement !

La cérémonie faite, la mariée prit le bras du garçon d'honneur, superbe gars, haut en couleur, l'air dégourdi, et des muscles à satisfaire Messaline.

— Laisse-toi conduire, lui souffla-t-elle à l'o-

reille, nous allons bien nous amuser, tu vas voir.

Il obéit sans mot dire. Elle l'entraîna aussi vite qu'elle pût, se précipita dans la voiture de noces, et cria au cocher : — A la gare !

L'autre, son cousin, ne savait ce que cela voulait dire.

Quand la voiture s'arrêta, elle courut au guichet, prit deux tickets et, comme, quelques minutes après, passait le train de Paris, elle s'y jeta tirant toujours après elle son garçon d'honneur de plus en plus ahuri.

Il commençait seulement à comprendre.

Au premier tunnel, il avait compris.

La jeune Suzanne, si bien élevée au couvent.



avait un tempérament de fêteuse auquel elle ne songeait même pas à résister. Et, trouvant son cousin bien plus à son goût que son mari, elle s'était arrangée de façon à satisfaire sa préférence.

Arrivés à Paris, ils commencèrent à mener joyeuse vie avec l'argent qu'elle avait prudemment emporté. Puis, les ressources s'épuisèrent; elle vendit ses bijoux; enfin elle abandonna son amant.

Seule, avec la malédiction que ses parents lui avaient envoyée par la poste, il lui fallait vivre.

Lasse un moment de la fête perpétuelle, elle tira profit de ses charmes, et posa.

Elle fût recherchée par plusieurs peintres et obtint même quelques succès.

Mais, elle tomba malade, entra à l'hôpital, à bout de forces, épuisée, à la mort.

Le médecin, voyant la fin prochaine, télégraphia la situation à la mère de Suzanne.

Celle-ci accourut.

— Votre fille va mourir, lui dit le médecin. Elle demande que vous lui pardonniez.

Alors se passa une scène shakspearienne.

— Docteur, dit la mère, ma fille nous a déshonorés. Son père et moi nous avons juré de ne jamais lui pardonner.

— Tant pis, cela rendra ses derniers moments plus durs encore. Si vous saviez comme elle souffre!

La mère réfléchit un instant.

— Docteur, demanda-t-elle encore, êtes-vous



MARTHE

*Modèle d'ensemble, très recherché des orientalistes,
Benjamin Constant, Desportes, etc.
Pose souvent dans les académies de jeunes filles*

sûr de ce que vous dites? Suzanne est-elle vraiment aussi mal que vous me l'affirmez.

— Elle est à la dernière extrémité, je vous le jure.

— Bien vrai?

— Voyez-la, faites-la examiner par un de mes confrères, je vous y autorise; voici la liste des médicaments qu'elle prend; n'importe quel médecin vous dira comme moi qu'elle n'a pas vingt-quatre heures à vivre!.. Or, dans son délire, elle vous demande à grands cris, elle vous appelle, implore votre pardon, pour une faute que je ne connais pas. J'ai cru bien faire en vous avertissant. En n'étant pas inflexible, vous lui feriez la mort plus douce.

— C'est bien, docteur, menez-moi à ma fille.

Le médecin qui l'avait reçue dans son cabinet, la conduisit à la salle où gisait Suzanne.

Alors, debout au pied du lit, au risque d'être entendue par la moribonde, la mère prit la main du médecin et une fois encore lui demanda :

— Docteur, jurez-moi que, demain matin, ma fille sera morte.

— Je vous le jure.

— C'est bien!

La vieille étendit la main sur la tête de Suzanne et lui dit •

— Ma fille, puisque tu vas mourir, je te par-

donne, bien que ton père et moi nous ayions juré de ne te pardonner jamais !



Suzanne ne mourut pas : un mieux subit se produisit ; elle entra en convalescence, et ses parents enfin adoucis, la reprirent pour qu'elle retrouvât tout à fait la santé.

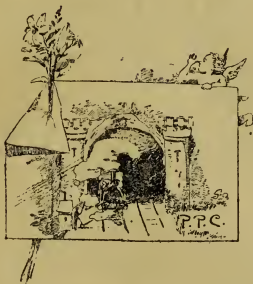
Des mois, elle se conduisit en fille sage ; et nul n'aurait cru en la voyant, à la fugue qu'elle venait d'accomplir.

Mais, un jour, elle s'aperçut que le fils du jardinier était un beau gars. Alors, elle prit quel-

ques milliers de francs dans le secrétaire de son père et, une nuit, se sauva avec le robuste paysan.

Elle l'emmena à Cabourg, l'équipa en gentleman, mena joyeuse vie avec lui pendant quelques semaines.

Puis, un beau soir, elle le planta là, sans ressources et revint à Paris, reprendre sa vie de fêtes et de pose.



Suzanne, tombée de vice en vice, abandonne peu à peu le métier de modèle, pour se livrer tout entière à son insatiable amitié pour un autre modèle, Gabrielle, qu'elle connut dans un second séjour à l'hôpital.

Les deux inséparables ne se quittent pas une seconde, ni jour, ni nuit.

Elle dépérissent toutes deux, et — singulier résultat pathologique — finissent par se ressembler.

Suzanne était, il y a dix-huit mois, brune

grande, mince, de traits fins et singulièrement expressifs.

Gabrielle était petite, blonde, grassouillette, à la face commune grossièrement dessinée.

Elles sont aujourd'hui, toutes deux, de taille moyenne, de corpulence moyenne, de visage sans caractère, avec des cheveux châtons.

Et comme elles s'habillent de façon identique on en arrive à les prendre l'une pour l'autre.



Le sculpteur Guibert, dans un compartiment de première classe, sur la ligne de Paris à Saint-Germain, rencontra un jour une toute mignonne brunette, de traits singulièrement piquants, avec la peau chaude et colorée, et l'allure tout à fait orientale.

C'était pourtant une parfaite Parisienne, Mlle Dh. qui fût chanteuse aimée à l'*Eldorado*, et obtint de jolis succès aux *Ménus-Plaisirs*, grâce à son élégance, à sa petite voix flûtée, et à un zé-zaïement de langue exquis qui assaisonne sa parole.

Avec son manteau de peluche noire, sa voilette, son chapeau à pouf de ruban vieux rose et ses petits souliers vernis à talons plats, on la suivrait au bout du monde.

C'était exactement l'avis du sculpteur Guibert qui, placé en face d'elle, la dévorait des yeux.

Oh ! en tout bien, tout honneur, en pur artiste, que les grandes prunelles noires, les longs cils, le type arabe avaient séduit.



Il lui demanda à brûle pourpoint :

— Vous êtes orientale n'est-ce pas, madame ?

Elle le regarda en souriant et zézaya :

— Du tout, monsieur, ze suis Parisienne.

— Ah ! vous avez pourtant le type bien arabe ! —
Voudriez-vous me poser une étude d'orientale ?...
Oh ! rien que la tête et les épaules !...

Sans s'étonner de la brusquerie de la proposition, elle se fit expliquer ce qu'on attendait d'elle, puis, après s'être assurée qu'on ne lui demande-

rait pas plus que la tête et les épaules, — car on a de la pudeur, au théâtre, — elle consentit.

Jour et heure furent pris, et on se quitta très bons amis.

Après Guibert, Mlle Dh. posa encore pour G. Cain, pour le peintre Sainpierre qui exposa l'an dernier son portrait sous ce titre : *Mulâtresse*, et elle continue à se prêter à une fabrication non interrompue de types orientaux — en peinture.

*
* *

Grâce Spencer a une odyssée singulière.

C'est un modèle italien qui l'amena d'Angleterre mais tant qu'elle vécut avec lui elle se refusa absolument à poser.

Plus tard, des dissentiments d'une nature tout intime survinrent. Les deux amants se quittèrent.

Grâce, devant songer à assurer son existence, prit le métier de son ancien compagnon, elle se fit modèle.

Elle réussit merveilleusement dans les ateliers, où elle est renommée pour ses poses de marbre.

*
* *

C'est des provinces valaques, du fond des Balkans que nous est arrivée Heldah, un fort joli modèle que Mlle Louise Abbéma emploie souvent.

Elle aimait un prince authentique, héritier présomptif d'un prince — régnant, s. v. p.

Les parents, persuadés que cet amour ne pouvait avoir de dénouement conforme aux lois de la famille, le contrarièrent.

Heldah fila avec son amoureux.

Mais tout se vide, même la bourse des princes régnants.

Celui qui avait enlevé Heldah, trouva un matin le diable dans la sienne; et, plantant là sa conquête, il s'empessa de regagner le palais paternel pour y apprendre docilement le difficile art de régner.



Heldah était seule.

Mélancolique et délaissée, elle errait par la campagne, lorsqu'elle aperçut, au détour d'un sentier, à l'abri d'un grand parasol, un peintre en train de pocher une étude.

Elle s'approcha et, jetant par dessus l'épaule de l'artiste un coup d'œil indiscret :

— Ce n'est pas mal, dit-elle, mais un peu vide. Cela serait bien plus beau si vous y plantiez une bonne femme quelconque.

— Je suis bien de votre avis, mais il faudrait que vous me posiez cette bonne femme, car je ne vois guère d'autre modèle aux environs.

Heldah accepta et... posa plusieurs tableaux du peintre.

Elle prit goût au métier et c'est ainsi que Paris possède un modèle qui a failli être princesse...en Valachie.



Se rappelle-t-on l'*Esclave de Cléopâtre* de M. Desportes qui fût au Salon de l'année dernière.

L'esclave — une superbe négresse — fût posée par un modèle nommé Marthe qui eût une destinée amusante.

Née au Sénégal, elle commença par tenir un bureau de tabac à Trouville, où elle avait été amenée par un capitaine au long cours qui l'avait adoptée.

Elle quitta la Régie pour venir à Paris où elle se fit plumassière.



SALEM, PRINCE DE TOMBOUCTOU,
chevalier de la Légion d'honneur
modèle de monsieur Gustave Boulanger.

C'est un métier où l'on risque beaucoup d'être suivie dans la rue, à la sortie de l'atelier.

Cela arriva à Marthe malgré son teint plus que bronzé.

Chaque soir, elle trouvait à la porte le même monsieur, qui marchait dans son sillage, jusqu'à ce qu'elle eût regagné son domicile.

Une fois, il l'accosta et lui demanda si elle ne voudrait pas être modèle.

Elle crut qu'on se moquait d'elle et se sauva.

Mais le monsieur revint à la charge, insista, donna des explications, offrit bonne rétribution.

Marthe ne voulut rien entendre et refusa.

Le samedi suivant, l'ouvrage vint à manquer ; la patronne congédia Marthe en même temps qu d'autres ouvrières.

Juste à ce moment, elle rencontra de nouveau l'artiste qui renouvela ses offres. Cette fois, elle accepta :

— Mais, seulement jusqu'au cou ! ajouta-t-elle en guise de restriction.

Le peintre promit.

Le tête achevée, il demanda d'avantage.

— Jamais ! répondit-elle.

Mais le tableau allait rester incomplet, le Salon approchait, où trouver une autre négresse ! Le peintre s'arrachait les cheveux de désespoir.

Accentuant petit à petit son décolletage, par

des concessions successives, Marthe, bonne fille avant tout, finit par en venir où voulait l'artiste.

La voici modèle permanent et très recherché. Elle a encore, pourtant, des étonnements, des reculades, des pudeurs singulières, sans cesse renaissantes.

Un jour, à l'atelier des élèves de Gérôme, elle souleva par mégarde un rideau cachant un modèle homme qui venait de quitter la pose. Elle s'enfuit rougissante...



Et elle disait encore dernièrement à M. Gérôme :
— Jamais, je ne pourrai n'habituer à ce métier!

On le voit, quelle que soient les circonstances

particulières qui ont présidé à l'entrée des modèles femmes dans le monde où l'on pose, elles peuvent se grouper en très-peu de catégories :

Folies de jeunesse.

Entraînement par les camarades.

Conseils du chômage.

Offres des artistes.

Il n'y a guère de causes qui ne puissent se ramener à celles-là.

Beaucoup aussi deviennent modèles comme on devient couturière, par goût, ou sur le conseil de leurs propres parents.

Ces cas-là sont surtout fréquents depuis la création de l'Agence des modèles, une fondation dont nous devons dire quelques mots :

L'agence des modèles vivants était un véritable bureau de placement pour modèles

Fondée par un ancien modèle italien, D. Socci, plus intelligent, moins fainéant et surtout plus avide de bien être que ses compatriotes, elle fût aidée lors de ses débuts par le journal la *Vie Moderne*.

Plus tard, Socci, ayant perdu le concours du journal, prit un associé. Celui-ci avança des fonds et, au bout de quelques mois, mit Socci à la porte.

L'Italien dut se résigner à recommencer son entreprise sur nouveau frais et à lutter seul contre la concurrence qu'il avait lui-même créée.

Mais nous ne croyons pas qu'il ait encore réussi à remettre son œuvre sur pied.

Pour montrer ce que fût cette œuvre, voici ce que nous en disions lorsqu'elle fonctionnait :

L'agence des modèles rend à la fois service aux artistes et aux modèles.

Elle met les uns en rapport avec les autres.

Elle centralise les offres et les demandes d'emploi.

L'artiste est abonné à l'agence moyennant une faible rétribution : 5 francs par an.

Lorsqu'il a besoin d'un modèle, il indique à M. Socci de quel genre il le désire.

Celui-ci choisit parmi ceux qui fréquentent l'agence, les hommes ou les femmes qui lui paraissent répondre au désir de l'artiste et les lui envoie.

Il perçoit seulement une très petite rétribution sur le salaire de celui qui est embauché.



L'agence rend surtout de grands services aux peintres amateurs, aux gens du monde qui ne sont pas mêlés suffisamment à la vie des ateliers pour connaître les modèles et qui trouvent chez M. Socci

des personnages à leur convenance.

Elle est utile à tous les artistes par ce qu'elle

leur évite l'ennui de recherches fastidieuses en procédant à une première sélection.

Elle se charge en outre de découvrir des types particuliers, indispensables pour certaines œuvres.

M. Socci embauche des maçons pour M. Jean Béraud, des soldats pour M. Roll, des lutteurs pour Courboin, etc.

Il découvre certains types féminins, des nuances de cheveux, des couleurs d'yeux.

C'est lui qui se charge de trouver les « sosies » dont nous avons parlé au chapitre 1^{er} pour les portraits.

Il rend, en outre, ce service aux artistes d'exercer une véritable surveillance sur les modèles qu'il place. Ceux-ci le savent; ils se disent que si le peintre qui les occupe est mécontent d'eux il en fera part à l'agence qui ne leur donnera plus de travail, et ils sont dix fois plus exacts qu'auparavant.

Aux modèles, il évite les longues courses à la recherche du travail, les sollicitations inutiles, les rebuffades. Il ne les envoie que presque à coup sûr frapper à une porte.

Socci étant consciencieux et se contentant de petits bénéfices, choisit très soigneusement ceux qu'il adresse à l'artiste qui a demandé des modèles, et il n'en lance guère plus de deux ou trois sur la même piste.

C'est pourquoi les modèles et les peintres le considèrent comme un très utile auxiliaire.

D'ailleurs, ayant longtemps exercé le métier lui-même, il peut donner de bons conseils aux débutants, leur indiquer les habitudes des artistes; si bien qu'il y a des matins où l'agence se change en véritable école de pose.

Beaucoup de modèles débutent aujourd'hui par là, au lieu de passer par les péripéties que nous avons notées plus haut



Un exemple :

Hélène, une jeune fille de seize ans, était à l'hôpital. Convalescente, elle se demandait avec anxiété ce qu'elle ferait à la sortie.

Des amies la virent au bain et lui conseillèrent de poser.

Elle se rendit effectivement à l'agence qui lui trouva du travail.

Et elle fût si contente de son nouveau métier, qu'elle écrivit à une cousine de province pour lui

dire qu'on gagnait beaucoup d'argent, à Paris qu'elle devrait y venir, qu'il y avait toujours beaucoup d'ouvrage à l'*atelier*.

On imagine quelle dut être la figure de la cousine provinciale en voyant de quel atelier Hélène lui parlait.

*
* *



our clore ce chapitre, disons encore qu'il y a même des êtres difformes qui font métier de modèle.

On cite à Paris, plusieurs bossus et bossues qui gagnent leur vie à poser des Triboulet ou autres gnomes spirituels et historiques.

Enfin, ajoutons que dans certain cas, l'artiste est obligé d'aller chercher son modèle dans des lieux où on n'imaginerait pas qu'il dût rencontrer l'idéal.

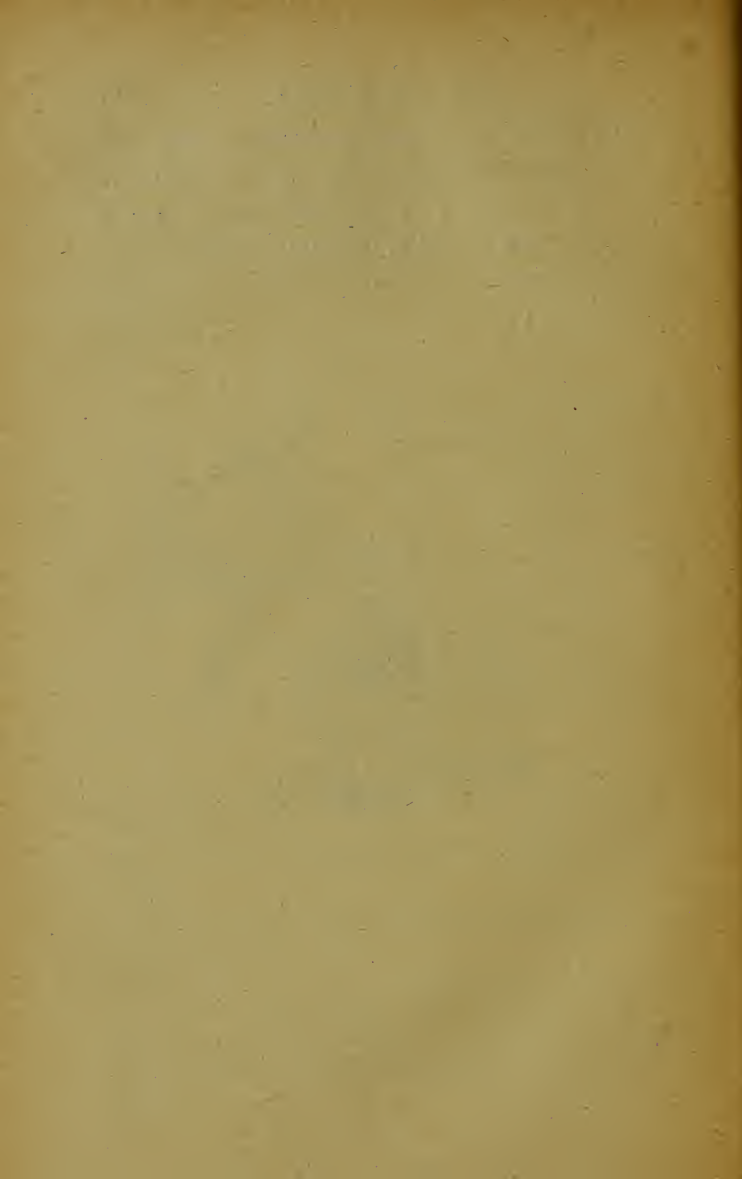
C'est ce qui arriva à Bartholdi, pour sa statue de la Liberté.

Il ne trouva qu'une seule femme, de poitrine assez robuste, de mamelles : assez puissantes, pour personnifier la sublime utopie : la grande Céline V.

Céline vivait étroitement cloîtrée, dans une maison d'honnête apparence, où, sur toutes les cordes de la lyre, et plus spécialement sur la chanterelle, elle faisait la joie d'un nombreux public d'habitues.

Proh pudor!





CHAPITRE IV

LA VIE DES MODÈLES

Nouvelle intrusion du sémitisme. — Le bal de « l'As-tic ». — Le tarif. — Les agréments de la pendaison. — Grandeur et décadence de l'art d'enfiler des perles. — Mesdames les exploiteuses. — Les réparties d'Eva. — L'été, mauvaise saison. — Les comptes fantastiques de Marguerite. — Quelques détails de toilette. — La chambre de Jenny l'ouvrière. — Emma, favorite de la Fortune. — A l'Académie. — Les « tuyaux » de ces dames. — Notes biographiques pour servir à l'histoire des peintre modernes : MM. Jules Lefebvre, Boulanger, Jean Béraud, Gervex, Bouguereau, Trouillebert, Faléro. — Un professeur d'anatomie. — A l'atelier. — Le latin de M. de la Bédollière. — Une négresse verte. — L'ogre Royer. — Spécialité de draperies. — Un prince noir. — Amours innocentes. — Le Salon. — Démêlés politiques. — Le triomphe de Louise Michel. — Les rapins boulangistes. — Pauvre automédon. — Les bras de la Vénus de Milo.

W. J. L. L. L.

W. J. L. L. L.

W. J. L. L. L.



IV

u temps peu
éloigné, où
peintres et
sculpteurs

n habitaient pas encore le quartier de la plaine
Monceau, et où l'on ne voyait pas :

Le bourgeois éclairé,
Donner sa fille à l'artiste estimé,

on ne savait pas grand chose de la vie des mo-
dèles.

Par un reste de superstition et d'antagonisme religieux, on les disait généralement tous juifs.

Et on se racontait qu'en dehors de leurs séances de pose, ils passaient leur temps au bal de l'*Astic*,



alors la *Reine Blanche*, à danser le cancan et à boire des saladiers de vin chaud.

La seconde partie de ces racontars fût à peu près exacte jusqu'en 1848, et l'on rencontrait à l'*Astic* les modèles connus pour avoir posé cer-

taines toiles célèbres : la *Renommée* de Paul Delaroche, qui distribue des couronnes dans l'hémicycle de l'Ecole des Beaux-Arts, notamment, s'y livrait chaque soir à une chorégraphie des plus remarquables.

Mais, à partir de cette époque, la *Reine Blanche* commença de devenir le rendez-vous d'habitues et d'habituees peu recommandables et les modèles l'abandonnèrent peu à peu.

Ces dernières années, le bal fut fermé par mesure d'hygiène publique en même temps qu'un certain nombre d'autres établissements dansants.

Et le monde où l'on pose a dû se rejeter sur l'Elysée Montmartre, le Moulin de la Galette et le bal Bullier qui, seuls à peu près, subsistent encore.

Mais dans la vie des modèles comme dans celle de n'importe qui, il y a autre chose que le travail et la danse.

*
* *

D'abord, la subsistance.

Une séance de pose ordinaire, durant quatre heures, est payée 5 francs par les artistes.

Les séances ont lieu de 8 heures du matin à midi et de une heure à cinq heures de l'après midi.

Un modèle laborieux peut donc gagner dix francs par journée de travail.

Certains modèles ou certaines poses sont d'ailleurs payés beaucoup plus cher.

Sarah Brown est arrivée à se faire dans certaines journées jusqu'à 22 francs de bénéfice.



Et un peintre, qui peignait un gibet, fût obligé de donner dix francs par séance de deux heures à un modèle italien qui avait pour mission de faire le pendu. Il est vrai de dire que le malheureux avait littéralement la corde au cou et les pieds dans le vide. Il restait ainsi deux minutes à peine pendant

lesquelles l'artiste s'efforçait de saisir les crispations horribles de sa face. Puis il se reposait et recommençait.

C'était comme une imitation du fameux *Club des pendus* qui a fait tant de bruit en Angleterre.

Dans les académies, les modèles sont payés non par séance, mais par semaine.

Le prix habituel est de 36 francs par semaine pour deux séances par jour, une le matin, une le

soir, ce qui met la séance à 3 francs seulement.

Les semaines de concours, où le modèle est choisi avec plus de soin et tenu plus serré, son salaire est porté à quarante francs.

Les laborieux peuvent, en outre, poser dans certains cours du soir, où la semaine leur est encore payée dix-huit francs.

Nous devons dire, il est vrai, que douze heures ou trois séances de pose par jour sont horriblement fatigantes, difficiles à trouver, et impossibles à continuer pendant longtemps.

On le voit, pour les femmes, le métier de modèle est un des plus lucratifs qui soient.

Cette haute paie même surprend souvent les modèles débutants, amenées à l'atelier par une occasion, et engagées sans connaissance préalable des conditions.

Un jour, une mère avait conduit à l'agence Socci, sa fille, âgée d'une quinzaine d'années.

Par hasard, elle obtint immédiatement une semaine de pose chez un sculpteur à qui sa frêleur plaisait.

La semaine finie, l'artiste lui mit trois louis dans la main

— Pour qui tout cet argent ? demanda-t-elle.

— Mais, pour toi.

— Pour moi, tout cela, oh !

La petite était enfileuse de perles et gagnait un franc cinquante par jour en s'abimant les yeux du matin à huit heures, au soir, minuit. On juge de son étonnement en voyant qu'elle avait gagné à rien faire plus d'argent en une semaine qu'en un mois de travail.



Et, de suite, elle renonça à son ancien métier pour se consacrer entièrement à la pose.

C'est ce qui arrive à beaucoup d'ouvrières devenues modèles par hasard, et qui sont au premier abord éblouies par la facilité et l'élévation de leur gain.

Malheureusement, elle trouvent bien vite l'envers de la médaille.

A moins de qualités exceptionnelles ou de chances singulières, le chômage vient bientôt. Les séances nouvelles sont difficiles à trouver, d'autant plus que le nombre des concurrents augmente chaque jour. On ne gagne plus rien, et, alors, si l'on n'a pas fait d'économies au temps de la prospérité, le chômage se prolongeant, il faut retourner à l'ancien métier ou se lancer dans la galanterie.

La plupart choisissent le second parti.

Tant pis.



Il nous faut ajouter encore, ce qui n'est pas à l'éloge des femmes artistes que celles-ci profitent souvent du besoin urgent où se trouvent les modèles pour les faire travailler au dessous du cours, petit bénéfice que les hommes ne cherchent jamais à réaliser.

A citer, le cas de la petite Eva, une brunette qui a posé une *Diane* pour l'illustrateur Gorguet. Elle était à l'hôpital au moment où la toile fût exposée et, au lieu de jouir de son succès, elle dut passer trois mois au lit.

Quand elle fut guérie, sa logeuse avait fait vendre ses hardes et la mit carrément à la porte.

Elle dut coucher et prendre pension chez une amie charitable.

C'était le plein été, pas un peintre à Paris, toutes les places prises dans les académies qui n'étaient pas en vacances.

Pour vivre, il lui fallut accepter de poser chez une jeune artiste peintre de la rue Blanche qui



lui donnait un franc cinquante par séance ; pour comble d'inhumanité, l'artiste était toujours flanquée de deux vieilles tantes qui passaient leur temps, à s'extasier, devant Eva sur l'impudeur qu'il faut à une femme pour faire le métier de modèle. Pendant les repos, elles essayaient de la convertir à la couture ou au blanchissage.

Eva leur répondait fort justement :

— Je veux bien, si vous voulez me fournir du travail.

Ce qui les faisait taire.

*
* *

L'été est une période de chômage presque général. Les peintres se reposent, font des études à la campagne, très peu restent à Paris, et quelques-uns seulement emploient encore des modèles pour quelque commande urgente.



Les académies elles-mêmes prennent des vacances.

Alors, la vie devient difficile, on tire la langue.

C'est pourquoi celles qui n'ajoutent pas à leurs

salaires les bénéfices de l'amour payé, doivent, en hiver, si elles sont prévoyantes, faire comme là fourmi, vivre de peu de chose, et économiser une bonne moitié de leurs gains, car on ne peut guère compter en moyenne plus d'un jour de travail sur deux.

Et l'on voit les modèles, qui sont beaucoup mieux payées que toutes autres ouvrières, vivre en général plus modestement et plus frugalement que celles-ci.

Ce sont d'assidues clientes des restaurants à vingt et un sous.

Et quand, par un coup de tête, elles ont un jour fait quelque excès, il leur faut le lendemain se rattraper en vivant de pain et de charcuterie.

Marguerite, qui tient un compte exact de ses actions, a un carnet de dépenses où tout est marqué. On y trouve souvent des pages comme celle-ci :

Dimanche

Déjeuner (avec Elise) au restaurant 12 fr. 75

Dîner (seule) pain 0 fr. 10

pâté de foie 0 fr. 10 ci : 20

Lundi

Déjeuner — d° — 20

Dîner — d° — 20

Et elle trouve encore moyen de partager, ces jours-là, sa portion avec les oiseaux du square où elle va gaiement la manger.



La plupart des modèles s'habillent donc fort simplement, de vêtements à bon marché et peu difficiles à ôter et à remettre. Rarement, elles font des effets de corset; et on compte celles qui emprisonnent leur taille dans le satin : le plus grand nombre se contentent de la baleine montée sur reps gris.

La chaussure à 12 fr. 50 les attire.

Et leurs bas noirs valent couramment 1 fr. 45 la paire.

Quant aux jarretières, ce sont des cadeaux.

Peu de bijoux et souvent des chapeaux faits par elles-mêmes : une coiffe avec un ruban autour, ou encore une toque.

Leur logis est d'une simplicité biblique.

C'est une chambre dans un hôtel garni de Montmartre ou de Montparnasse, la classique chambre d'hôtel, plus longue que large, où il y a tout juste place pour un lit, une armoire à glace, une minuscule toilette et deux chaises.

Le lit a des rideaux de calicot.

La toilette est garnie de faïence.



La descente de lit est du modèle le plus exigü.

Le mobilier est complété par quelques esquisses offertes par les artistes, et un petit miroir à barbe, pendu à la fenêtre, pour « quand il y a des amis. »

C'est, neuf fois sur dix, dans un logis de cette

nature que le peintre qui va leur demander des séances les trouve installées.

Recommandation : les surprendre de très bonne heure, pour les rencontrer.

On frappe, une voix ensommeillée répond :

— Voilà, voilà, donnez-moi un instant pour m'habiller!

S'habiller, c'est passer une jupe et des bas. Alors, la porte s'ouvre, on entre et on peut causer.

L'artiste prend une chaise et le modèle achève sa toilette tout en fixant les jours et les heures des séances.

Un petit nombre sont, comme elles disent, dans « leurs bois ».

Lisez : dans leurs meubles.

Ce sont les chanceuses qui ont eu la bonne fortune de plaire particulièrement à un ou deux peintres qui les accaparent, et les emploient constamment, profitant chacun à leur tour de leurs heures de liberté.

Telle, Emma, dont il est parlé au chapitre précédent.

Elle est devenue le modèle favori du peintre Gérôme qui dessine presque toujours d'après elle, et envoya au Salon... un groupe en marbre qu'elle a posé : *Hercule aux pieds d'Omphale*.

Il lui laisse très peu de liberté, et ses rares jours

inoccupés sont aussitôt demandés par Cormon ou Feyen Perrin.

Il est vrai que, pour la dédommager de cet accaparement qui pourrait devenir monotone, Gêrôme lui témoigne une bienveillance très grande.



L'été, au lieu de l'abandonner, il tient si fort à son modèle, qu'il l'emmène à la campagne, aux bains de mer, pour l'avoir toujours sous la main, au cas où il voudrait animer une étude, un paysage, une marine.

Grâce à cette circonstance, les revenus d'Emma sont parfaitement réguliers.

Elle a donc pu acheter des meubles, et s'installer dans un coquet appartement du boulevard de Clichy, où elle vit en véritable bourgeoise, sortant peu, recevant quelques amis, dans un petit salon tout orné de bibelots et d'œuvres d'art donnés par les peintres et les sculpteurs pour qui elle a posé.

D'autres encore vivent avec leurs parents d'une vie très régulière et très rangée, comme Marie Renaud, la *femme au masque* de Gervex.

Mais le plus grand nombre de celles qui res-

tent dans leurs familles, ont plus à en souffrir qu'à s'en louer : car, bien souvent, elles sont exploitées par des parents sans scrupules qui les poussent au vice les jours de chômage.



Quittant leur chambre dès le matin, n'y rentrant guère que pour coucher, la vie des modèles s'écoule surtout à l'atelier.

Elle y est accidentée, variée et en somme assez agréable.

Dans les académies, une intimité s'établit presque toujours entre les rapins et le modèle, surtout quand celle-ci est jolie, agréable, bonne fille.

Elle est alors de toutes les petites fêtes organisées à tous propos : arrivée de nouveaux, succès de camarades, etc. etc.

On égaie les repos par des conversations vives et surtout salées.

On organise les grandes « vadrouilles » du soir, les tournées à l'Elysée Montmartre ou à Bullier, dans les cafés-chantants, dans les brasseries. Quelquefois même, on va au théâtre.

Le modèle est le compagnon naturel du rapin.

Et, dans plusieurs académies, on a, depuis quelques années, organisé des bals masqués pour s'amuser de compagnie.

Celui de l'atelier Bonnat était naguère très-joyeux.



Celui de l'académie Julian, qui a lieu chez Bonvalet, est chaque année des plus réussis.

Rapins et modèles rivalisent de fantaisie et de gaieté dans la composition de leurs costumes où la richesse est le plus souvent remplacée par l'esprit.

Dans les ateliers, chaque artiste a une réputation particulière.

Un modèle dit à un autre :

— Dis donc, je pose demain chez X. Je ne le connais pas, as-tu des « tuyaux » sur son compte.

(Ce terme de courses est très-souvent employé par les modèles, qui fréquentent beaucoup le turf avec leurs amis les rapins.)

On se transmet alors des renseignements particuliers sur la manière, les habitudes, le genre du peintre ou du sculpteur.

Charque artiste est catalogué, étiqueté. On dit de lui :

— C'est un *bon type*.

Ou bien.

— C'est un *sale type*.

Ou quelque autre épithète moyenne.



Jules Lefebvre est très estimé, parce qu'il est extrêmement courtois. Et puis, c'est un titre de poser chez lui, une bonification qui rend ensuite la recherche de l'ouvrage plus facile.

— Il est très gentil, M. Lefèvre, dit on de lui.

Et, en effet, pourvu que le modèle montre assez d'intelligence et vienne de bonne heure le matin, sans retard, l'après-midi, il n'est pas très exigeant pendant la durée des séances. Il cause, il est paternel.



Gustave Boulanger passe pour un bourru bienfaisant. Il grogne mais ne gronde pas.

Très lié avec Jules Lefèvre, il va le voir souvent pendant qu'il travaille; les deux amis causent, rient, et le modèle est parfois pris gaîment à partie dans la conversation.

Finalement, les deux artistes l'invitent à déjeuner avec eux.

C'est autant de gagné !



Jean Béraud n'a jamais pu obtenir de ses modèles l'exactitude. Les jolies filles n'hésitent même pas à ne se rendre chez lui, que quand elles n'ont rien autre chose à faire. Il ne se fâche jamais, paraît-il.

— C'est un si bon garçon ! disent-elles toutes de lui.



oser chez Gervex est très recherché : parce qu'il est très difficile dans le choix de ses modèles et parce qu'il passe pour avoir beaucoup de modèles mondains.

— Ça pose de pouvoir dire : J'ai posé chez Gervex.



ouguereau est exigeant et si travailleur qu'on ne bavarde guère chez lui, et les modèles aiment tant à bavarder!

Mais c'est un peu chez lui comme dans une administration : on peut compter sur le lendemain, ce qui n'est pas à dédaigner,



rouillebert passe pour un grand amateur de jolies filles. Quand on va lui demander du travail, il fait toujours déshabiller pour voir. Gras, avec de petits yeux, il sait singulièrement regarder.

— On dirait qu'il contemple un Corot ! a dit de lui Sarah Brown.



aléro a toujours au moins une demi-douzaine de modèles dans son atelier, dans le costume de la pose.

On se croirait au harem.

On ne s'ennuie pas dans cet atelier-là ! Etc. Etc.

Il y a des artistes qui ont leurs tics.

Un sculpteur, M. Giron de Busaieigues, qui est docteur en médecine et a été député, est « très gentil » si on consent à apprendre avec lui l'anatomie, c'est-à-dire les noms des os et ceux des muscles.

Les femmes qui ont passé par son atelier émail-
lent dès lors leur langage de considérations fort
amusantes sur le métacarpien, le *p'tit bia*, le tri-
jumeau, etc. etc.



Déjeuners en tête à tête, cigarettes fumées de
compagnie, parties de campagne ou de canots sont
fréquentes dans la vie commune des artistes et
des modèles.



Quelquefois l'intimité devient plus grande, plus
complète.

L'artiste y gagne rarement, car les modèles, ca-
marades agréables, sont souvent des maîtresses

bien « collantes ». C'est du moins l'avis des peintres et sculpteurs qui en ont usé.

D'ailleurs, c'est là de la vie privé, dont il faut respecter le mur, l'artiste étant toujours bien libre, s'il a des divans et des coussins dans son atelier, de s'en servir.

Pourtant, il ferait bien d'écouter le conseil que M. de La Bédollière donnait très prudemment à ses frères, il y a quarante ans :



« O jeunes artistes, écrivait-il, a propos des
« modèles, regardez-les froidement ; ne voyez
« dans votre modèle qu'une gracieuse statue ;
« n'essayez pas de devenir le Pymalion de cette
« blanche Galathée ; et méditez ce vers proverbial :
« *Quidquid id est, timeo Danaos et donaferentes.* »

*
* *

Quand elles posent à plusieurs chez un même

artiste, elles s'amuse^{nt} entre elles à des jeux innocents.

On rit encore dans les ateliers de la niche que fit un jour Lisette, chez le peintre Saubez à la négresse Cora.

Celle-ci s'étant endormie pendant un repos, Lisette lui passa sur tout le corps, une double couche de couleur : bleu de Prusse et jaune de chrome.

Quand Cora s'éveilla et voulut se laver, les deux teintes se mélangèrent et la pauvre noire en devint toute... verte.



Peu instruites, les modèles femmes sont souvent fort crédules. Les rapins en profitent pour leur monter ce qu'ils appellent de « formidables bateaux ».

On s'était mis à raconter le plus sérieusement du monde que le sculpteur Royer était féroce avec ses modèles; qu'il les traitait en esclaves, les martyrisait, les torturait, les marquait au fer



BAMBOULA.

*Modèle et lutteur
pose par intermittences; entre temps, lutte
chez Marseille.*

rouge, les faisant se taire par des menaces terribles.

Personne n'osait plus poser chez lui.

Le malheureux avait commencé un *Temps découvrant la Vérité*, et il voulait retoucher la déesse dont il n'était pas satisfait.

Tous les modèles auxquels il s'adressa refusèrent sous un prétexte ou un autre.

Il était désolé car le Salon approchait.

Heureusement, une curieuse, Henriette, eût le courage d'affronter le monstre dans son antre.

Royer la traita en véritable bienfaitrice et la trouva si parfaite qu'il refit entièrement sa statue d'après elle.

Le charme était rompu. La légende détruite.

*
* *

Certains modèles égalaient leurs loisirs en exerçant leur ancien métier.

Celle-là fait des chapeaux, celle-ci taille des robes, pour elles et leurs amies.

M., le modèle favori de M. Rochegrosse a un talent spécial pour draper les étoffes à l'orientale, combiner les couleurs et les faire chatoyer en véritable asiatique.

Tous les peintres qui la connaissent apprécient ce savoir faire et lui demandent souvent assistance pour vêtir leurs modèles quand ils composent un tableau.

C'est elle qui a drapé la *Théodora* de Benjamin Constant dont elle a également posé la tête.



Pauline Saucez, une ex-giletière toute mignonne, mais douée d'une poitrine merveilleusement développée et que ne ferait pas présager sa petite taille, fût un jour l'héroïne d'une aventure assez singulière et qu'on ne put jamais tirer au clair.

Elle rencontra dans l'atelier des élèves du peintre Krug, une dame, d'un certain âge, qui était chanoinesse. Celle-ci lui demanda de poser l'ensemble pour un sculpteur amateur, chez qui elle la conduirait. Comme elle offrait un bon salaire, Pauline accepta.

L'amateur portait une très-longue blouse blanche, il avait la face glabre, et restait toujours la tête couverte.

Il essaya d'abord de photographier Pauline mais n'y put parvenir.

Il entreprit alors, d'après elle, une statue de *l'Espérance*.

Or, Pauline trouvait ses manières bizarres ; elle le sentait toujours attacher sur elle un regard singulier : il mettait sa blouse avant d'entrer dans l'atelier ; et en prenant ses mesures, il tremblait comme la feuille. A des riens, à des indices instinctivement saisis, Pauline crût deviner en lui un prêtre, un « curé » comme elle dit, et commença d'avoir peur.

Un jour, la chanoinesse l'ayant laissée seule un instant avec l'amateur, celui-ci lui parut plus singulier, plus ému, plus troublé que jamais ; son regard l'effraya. Elle eût peur tout à fait, s'enfuit, rejoignit la chanoinesse sur le carré, lui déclara qu'elle savait tout et la supplia de ne pas la laisser seule avec « le curé ».

La chanoinesse nia que le sculpteur fût prêtre, mais offrit à Pauline d'assister aux séances en en diminuant le prix.

Pauline ne cherchait qu'un prétexte. Celui-ci lui parût bon. Elle se fit payer et ne reparut plus à l'atelier.

Mais elle demeure convaincue qu'elle a failli être livrée par une chanoinesse à un prêtre lubrique.

Désignation : Pauline a posé le *Dernier voile* du sculpteur Bouret, et la petite blonde si rieuse,

dans le *Passeur* de Bayard qu'on retrouve partout en chromo.

★
* *

Rien à dire de la vie des modèles hommes qui, lorsqu'ils ne sont pas Italiens, exercent souvent un autre métier. Plusieurs sont lutteurs, d'autres, jolis messieurs à accroche-cœur.



Les peintres font de leur mieux pour se débarrasser de ceux-ci.

Leur vie en général n'est guère intéressante.

On pourrait rappeler celle d'un nègre, le prince Salem de Tombouctou, qui, ayant servi pendant la guerre de 1870, était décoré de la légion d'honneur, et vivait d'une petite pension. Mais il eut des malheurs politiques, se trouva sans ressources et débuta chez Gustave Boulanger.

Une anecdote, seulement, en passant.

Un modèle italien, fort beau, posait lorsqu'il avait treize ans, chez une jeune artiste très riche, très belle et entièrement libre de ses mouvements.

Or, elle lui témoignait une très grande sympathie, lui donnait mille bibelots, le payait fort

cher, le caressait, et, souvent, l'emmenait dans sa chambre pour lui offrir des friandises.

Elle l'embrassait, s'intéressait à lui de très près l'appelait — Mon enfant ! Mon chéri !

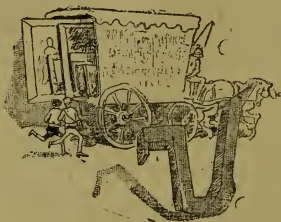
L'autre répondait à ces avances en balbutiant, ne savait que dire, et finissait par pleurer.

Finalemeut, elle le congédia.

Le modèle dont il s'agit, ajoute après avoir raconté cette anecdote :

— Ah ! je ne serais plus si bête, maintenant !... Mais ça ne m'est plus jamais arrivé.

★
★ ★



n moment gai pour les rapins et pour les modèles c'est l'approche du Salon, la remise des œuvres, et, plus particulièrement, le dernier jour de la réception

tion des tableaux.

Ce jour-là, les élèves de tous les ateliers vont faire là haie aux abords de la porte d'entrée ; les modèles les accompagnent et ils accueillent les toiles retardataires par des huées ou des acclamations.

A cette date, les Champs-Élysées, si calmes d'habitude, deviennent bruyants comme les rues de Montmartre.

On y rencontre un déploiement inusité de sergents de ville. Et les malheureux sont les têtes de Turc sur lesquelles s'exerce naturellement l'esprit des rapins et des modèles.

On les raille, on les hue s'ils se fâchent, on fait les cent coups pour leur être désagréable.

L'an dernier, avisant un modèle, Louise B. une grande fille dégingandée et joyeuse, toute la bande se mit à l'acclamer aux cris de :

— Vive Louise Michel.

On ajouta :

— Portons la en triomphe.

Et Louise fût hissée sur des épaules vigoureuses.

Les sergents de ville voyant une femme émerger de la foule, crurent qu'effectivement la vieille anarchiste essayait de fomenter des troubles, et chargèrent.

On les accueillit à coups d'œufs à la coque.

Mais, enfin, quoique couverts d'albumine, ils triomphèrent,

Ils parvinrent aux soutiens de Louise, l'empoignèrent, la conduisirent au poste, et la pauvre fille y eût passé la nuit, si quelques rapins

dévoués n'étaient venus démontrer au brigadier que ce n'était pas Louise Michel.



Cette année, même petite fête, compliquée de la présence de Sarah Brown.

Celle-ci, on ne sait pourquoi, a la police en haine ; elle ne peut voir un sergent de ville sans désirer le « faire enrager » et, dans les groupes, elle excitait tous ses camarades à faire du bruit, à refuser de circuler.



Comme les gardiens de la paix persistaient à vouloir faire « circuler » on jeta Sarah dans un fiacre, deux élèves conduisirent le cheval par la bride, comme un char triomphateur et, à la suite, les autres se formèrent en monôme, en hurlant :

— Vive Sarah !

On descendit les Champs-Élysées, au pas, au grand ébahissement des promeneurs.

Or, les élèves de l'atelier Julian se trouvaient en majorité. Ils se mirent à crier malicieusement :

— Vive Boulanger !

Avec cette restriction mentale qu'il s'agissait de leur professeur Gustave et non du général Ernest.

Cette fois, les agents se fâchèrent. Il y eût poursuite. On put voir un fiacre courant autour de la place de la Concorde, suivi de trois cents rapins, que suivaient trente sergents de ville.

Ceux-ci furent enfin vainqueurs, comme toujours.



Ils saisirent la voiture et... arrêterent le cocher : Sarah et ses amis avaient enjambé la capote.

Ce fut sur l'instigation du modèle qu'on alla réclamer au poste le pauvre automédon, bien innocent.

Le lendemain, les ateliers envoyèrent aux journaux une protestation pour apprendre à la France qu'ils avaient voulu acclamer non le soldat mais l'artiste.

*
* *

Au vernissage, les peintres non mariés enmènent souvent le modèle qui leur a posé leur « Salon ».

Elles aiment à se contempler au mur, sont heureuses de se voir à la cimaise, écoutent avec délices les critiques et les éloges qu'on fait de « leur » tableau.

Ce jour-là, seulement, elles sont vaniteuses, orgueilleuses, affectées.

Et on le leur permet.

Mais, en toute autre circonstance, la modestie et le bon garçonisme leur sont recommandés par les rapins et leurs collègues.

Je me rappellerai toujours, à ce propos, une répartition de cette Sarah Brown dont je parlais plus haut.

Devant elle, une petite femme maigre qui pose les bras et la main, se vantait d'avoir les plus jolies mains de Paris, disant que tous les peintres

la recherchaient, qu'on avait fait de sa main plus de dix moulages :

— Oh ! là, là ! fit Sarah. Voilà bien de quoi faire ta Sophie. Ne dirait-on pas que t'as posé pour les bras de la Vénus de Milo !



CHAPITRE V

LA VERTU DES MODÈLES

Qu'est-ce que la vertu ? — Quelques définitions aussi exactes que variées. — Vertu forcée. — Vertu voulue. — Les conseils d'une logeuse. — On ne se vend pas, on se donne ! — Essai de classification. — Ce que Julie pense de Lisette. — Ce que Lisette pense de Julie. — Histoire d'un pari. — Le modèle « modèle ». — Pour sa famille. — Les ambitions d'un ébéniste. — Les tribulations d'un louis d'or. — L'enlèvement des Sabines. — Mlle Messaline. — Mlles Coupeau. — De Cythère à Lesbos. — Glissons, mortels... — Pourquoi Mme X... fait de la sculpture. — Diane chez Mlle Z. — Oh ! innocence !



V

C'est une question qu'on se pose avec anxiété :

— Les modèles sont-ils vertueux ?

Les sceptiques n'attendent pas la fin de la phrase pour hausser les épaules, et s'écrier :

— Comment peut-on parler de vertu à propos de gens qui passent leur vie à montrer leurs... jambes ? Pourtant...

Et tout d'abord, qu'est-ce que la vertu ?

— C'est l'art de remporter le prix Montyon, a dit un chroniqueur.

— C'est de faire son devoir, et de veiller au pot au feu, ajoute un bourgeois.

— C'est l'exactitude et l'immobilité, affirme un peintre à propos de ses modèles.

Et une petite dame caquette sur le tout :

— La vertu c'est des histoires. Une manière de faire pis que les autres, et de n'avoir l'air de rien; de prier le bon Dieu pour soi, et de laisser adorer ses seins par tout le monde.

Entre ces diverses définitions, il faut évidemment choisir; et afin de formuler une règle en réunir les éléments.

Certes, M. Camille Doucet, le sympathique secrétaire perpétuel de l'Académie française, n'a, dans ses archives, nulle pièce qui puisse établir que le prix Montyon fût une seule fois décerné à un modèle.



On n'en a jamais vu revendiquer la couronne et la dot de la rosière.

De là à nier qu'il n'y ait pas un modèle qui en soit digne, il y a aussi loin que de Paris à l'Odéon.

D'abord, une observation.

La profession de modèle n'est souvent qu'un pis aller.

Les belles filles qui posent l'ensemble et qui sembleraient devoir être les plus dépravées, gâtent souvent la beauté de leur corps par une déplorable laideur de leur tête. Elles ne sont guère tentantes, malgré la pureté de leurs lignes. Et il y en a dont le tempérament les eut portées au vice, et qui surnagent malgré elles, comme des épaves dont la prostitution ne veut pas.

Celles-là sont, sinon pures, du moins peu débauchées, par grâce d'état.

C'est parmi elles surtout qu'on rencontre les modèles amoureux de leur métier. Elles sont toujours prêtes à se déshabiller, comme si, connaissant le peu d'attraits de leur figure, elles voulaient le faire oublier en faisant parade de leur nudité.

Elles ont de triomphants sourires quand un peintre qui avait fait la grimace en les voyant entrer dans son atelier, les contemple avec étonnement, une fois dévêtues.

C'est leur revanche, à elles.

*
* *

Mais, il en est d'autres qui, volontairement, ne



Mlle Dh.,
(de l'Eldorado et des Menus-Plaisirs)
*pose la tête pour les types arabes ou orientaux ;
a posé chez Guibert, G. Cain. Sainpierre, etc.*

« font pas la vie » malgré les occasions qui s'offrent souvent.

Et il faut bien avouer qu'il y a plus de mérite, pour les modèles que pour toutes autres femmes, à résister aux tentations.

La vie de l'atelier, les propos des peintres et des rapins, plutôt libres, ne sont pas pour donner à leur esprit une tournure virginale.

Et les jours de chômage sont si longs !

Un modèle — un de ceux dont tout le monde dit : c'est une bonne fille ! — me faisait un jour ses confidences.

— Mon ambition, me disait-elle, serait d'avoir une fois d'un coup quelques centaines de francs à moi. Au moins je pourrais me mettre dans « mes bois ».

— Mais il faudrait faire votre ménage, vous occuper de tout...

— C'est vrai, mais j'aimerais encore mieux ça que vivre comme je vis.

Et, comme je la regardais, étonné, elle m'expliqua :

— Oui, en hiver, ça va bien. J'ai des séances toutes les semaines, et je puis payer mon loyer régulièrement. Mais, dam ! il n'y a guère moyen de faire des économies. Alors, quand arrive l'été, les peintres sont partis, je ne gagne plus assez,

quelquefois rien du tout. Je ne paie pas ma propriétaire. Et comme c'est une vieille gueuse, elle profite de ça pour me donner de mauvais con-



seils. « Fais comme les autres, me dit-elle. Tu es assez jolie pour ne pas revenir seule quand tu sors le soir. » Et je ne puis pas même amener coucher un vieux camarade, sans qu'elle vienne le lendemain, dès qu'il est parti, savoir s'il n'a rien laissé. Une fois même, elle m'a dit : « C'est bien, ma fille, puisque c'est pour ton

plaisir, je ne te laisserai pas rentrer à deux, avant que tu m'aies payée. »

Et la pauvre enfant ajouta, des larmes plein les yeux :

— Moi, vous savez, ce pain là me dégoûte. Je ne peux pas.., je ne crois pas que je pourrais jamais.

*
* *

C'est là le sentiment de beaucoup.

S'amuser, elles le veulent bien ; se vendre, elles n'aiment pas ça.

D'ailleurs, celles qui ont du goût pour l'amour qu'on paie, ne tardent pas à lâcher le métier. les amants « sérieux » n'aiment guère une femme qui est obligée de se lever vers sept heures du matin pour courir à sa séance; et puis, la noce fatigue, gâte rapidement les formes; et telle qui allume encore un viveur ne dit plus rien du tout à un artiste.

Cela amène une sorte de sélection continuelle en deux sections distinctes :

— Les modèles qui ont cessé ou cesseront bientôt de l'être.

— Les modèles qui le resteront.

Chacune de ces deux catégories regarde l'autre avec étonnement.

Un jour, Julie P... — un ancien modèle de Chaplin qui fait maintenant les beaux jours du quartier Bréda et d'un ex-éditeur de musique — aperçut à l'Elysée-Montmartre un de ses amis très attaché aux pas d'une sorte de petite ouvrière, simplement vêtue, et qui venait de se livrer à un quadrille effréné.

— Qu'est-ce que c'est que cette gosse-là, demanda-t-elle, je ne te la connaissais pas.

— C'est Lisette, un modèle.

— En activité ?

— Certes.

— Et elle s'amuse de cette façon!... Il faut tout de

même qu'elle ait un fichu courage pour aller se coller sur la table de pose pendant des heures entières



après avoir chahuté comme ça toute la soirée... Oh mes jambes!...

Cela se passait un soir de bal masqué ; Julie, à qui la poudre va à ravir, portait triomphalement une robe XVIII^e siècle à ramages et à paniers.

Et, des yeux, de l'éventail, de la démarche, elle s'efforçait d'attirer l'attention des promeneurs. On voyait bien qu'elle n'était pas venue là pour s'amuser !

Son camarade l'ayant quittée, revînt auprès de Lisette ; celle-ci qui s'était senti dévisager, avait, elle-même, examiné Julie.

— Quelle est cette femme-là ? demanda-t-elle à son ami.

— Une collègue à toi, un modèle !

— Ça, un modèle ! fit Lisette avec une moue de dédain ; puis, d'un ton convaincu :

— Si c'était un modèle sérieux, elle ne ferait pas la noce comme ça !

*
* *

Ce sont là deux réponses qui peuvent paraître typiques. Mais il n'en faudrait pas trop incriminer Julie, ou admirer Lisette.

C'est si dur, les jours sans pain, et il est tant de femmes pour qui le charbon ou la Seine n'ont nul attrait.

Et combien qui sont honnêtes ayant toujours vécu dans l'aisance, pourraient affirmer que, pauvres, elle n'aurait pas préféré à une existence de labeurs et de privations, une vie joyeuse, coupée seulement, par fois, de moments d'un ennui que d aucuns nomment plaisir.

D'ailleurs, un « Monsieur sérieux » ça n'empêche pas les sentiments pour les camarades. Au contraire !

Un jour, Adèle, une belle fille qui posait l'en-semble et les bras, arriva tout essouffée à l'atelier du jeune peintre B.

Elle se jeta, rieuse et hoquetante, sur un divan.

— Ah, ça, qu'est-ce qui te prend ? demanda l'artiste.

— Il me prend que c'est bien amusant.

— Mais, quoi ?

— Imagine-toi, mon cher, qu'un jeune gommeux passe sa vie à me suivre depuis trois ans. Oui, depuis trois ans ! Il est très riche, paraît-il, car il m'a souvent proposé des promenades dans son coupé. Moi, je me moque de lui, parce qu'il a l'air trop amoureux. Aujourd'hui, je l'ai encore rencontré : il m'a déclaré qu'il tenait à ma disposition un appartement rue Fromentin, avec une voiture au mois, et tout ce qu'il faut pour s'en servir. Je lui ai ri au nez. Et je ris encore de me rappeler la figure qu'il a faite en me voyant éclater !

— Et que vas tu faire ?

— Refuser parbleu !

— Refuser !!...

— Tu voudrais peut-être que j'accepte ?

Dam !

— J'aime trop ma liberté pour ça. Et puis, il me déplaît, lui.



— Mais réfléchis un peu ma fille, c'est une position, ça ! Et tu sais, on s'use vite à la vie que tu mènes : poser tout le jour et t'amuser — de bon cœur — toute la nuit. Que feras-tu quand tu ne trouveras plus de séances?... Je n'ai pas de conseils à te donner, mais à ta place, j'accepterais.

— Ça, jamais.

— Comme tu voudras. Travaillons !

Elle prit la pose, puis, au bout d'un instant :

— Enfin, toi-même, accepterais-tu de te « coller » ?

— C'est autre chose.

— Eh bien ! je parie que tu te mettras la chaîne au pied avant moi !

Le peintre sourit sceptiquement et poursuivit son travail.

Il ne revit pas le modèle pendant plusieurs mois.

Comme il préparait son Salon de 1888, il eût besoin d'un bras très élégant, mais il ne le trouvait pas.

— Ah ! si j'avais Adèle ! se disait-il avec regret en songeant au modèle, qui avait disparu depuis quelque temps.

Un matin, il entendit une voiture s'arrêter à sa porte. Et tout à coup, une femme en costume très élégant, rieuse, avec des bijoux en vrai or, se jeta à son cou.

— C'est moi, cria-t-elle, je viens te poser ton bras. J'ai appris ton ennui et me voilà.

Il la regarda du haut en bas, puis :

— Fichtre ! te voilà joliment requinquée. Quelles frusques, ma princesse ! s'écria-t-il.

Adèle, éclata de rire.

— J'ai perdu mon pari, répondit-elle. J'ai suivi tes conseils, et écouté mon amoureux. Nous som-

mes ensemble rue Fromentin. Il est jaloux comme un tigre, et j'ai du lui tirer une carotte pour venir te sortir d'embarras. Il m'adore. Il veut m'épouser.

— Et toi ?

— Moi... tu vas bien rire... j'en suis folle !

Il y aura prochainement une mésalliance dans la bourgeoisie bien rentée.



Il y a des degrés dans le vice des modèles.

Il y a même dans leur monde des vertus parfaites, dignes de l'antique.

Le *Tout Paris* connaît un modèle féminin, qui est véritablement le modèle « modèle ».

J'entends que le tout Paris connaît Marie Re-

nard de vue, pour l'avoir admirée au salon dernier.

Devinez un peu en quelle toile ?

Tout simplement dans la *Femme au masque* de M. Gervex, cette femme sans visage qui fit tant jaser et dont on attribua les jambes élancées, les seins hardis, les hanches harmonieuses à des femmes du monde, à des actrices, à des petites bourgeoises, voire à une princesse !

C'est tout bonnement le portrait en peau de Marie Renard, le phénix des modèles :

Elle vit avec une vieille mère, d'une vie toute d'intérieur, dans un petit appartement que décorent des études, dons des peintres pour qui elle pose.

Elle a un maintien des plus réservés, parle fort peu, n'a pas une aventure à conter.

On la croirait de quelque bonne famille de bourgeoisie.

Et les peintres l'adorent à cause de son exactitude, de l'intelligence de ses poses, et de la certitude où ils peuvent être qu'aucune fugue du modèle ne viendra interrompre un tableau commencé.

Tous essaient de l'enlever à Mme Madeleine Le-maire, qui l'accapare.

C'est Marie en effet qui pose la plupart des figures de cette charmante artiste. On la voit au

premier ou au second plan de presque toutes ses compositions, en parisienne élégante et coquette. On la retrouve dans la plupart des aquarelles peintes par Mme Lemaire pour *l'Abbé Constantin*, des éditeurs Boussod et Valadon.

C'est là la récompense de sa vertu ; les peintres la définissent : une jolie femme qui pose les fleurs de Madeleine Lemaire.



D'autres, moins connues, sont d'un exemple aussi édifiant.



Une qui habite les environs du faubourg St-Martin subvient, par son seul travail, aux besoins d'un père infirme et de toute une ribambelle de marmots gourmands et piaillards.

Dès huit heures elle est à l'atelier ; elle fait séance du matin et séance de l'après-midi, chaque fois qu'elle le peut.

Et le soir, elle figure à la Gaîté, sous la lumière crue du gaz, dans les courants d'air de la scène.

Elle n'a guère envie d'écouter les propos des suiveurs d'actrices, quand elle rentre chez elle : elle est bien trop fatiguée!...

Cette autre est mariée à un ouvrier ébéniste. Très belle, très-intelligente, exacte, elle a tout de suite été distinguée par les maîtres. M. Jules Lefèvre l'a longtemps employée.

Elle vivait simplement avec son mari, tous deux s'efforçant d'économiser le plus d'argent possible pour que l'homme puisse s'établir.

Enfin, ils réunirent quelques milliers de francs et partirent pour Nice, monter un atelier d'ébénisterie.

M. Lefèvre avait commencé d'après elle plusieurs études qu'il dût interrompre.

— Bah ! dit-il, elle me reviendra un jour ou l'autre, s'ils font de mauvaises affaires !

*
* *

J'ai dit plus haut qu'à côté du modèle entière-

ment pur, il y a le modèle qui s'amuse sans que du moins, on lui puisse reprocher la vénalité.

Une aventure, à ce propos, arrivée à la jeune Lisette, dont il a déjà été question.

Lisette a la réputation d'une passionnée, ce qu'on nomme, dans l'argot spécial, « une femme à béguins ». Quand un homme lui plaît, elle ne prend guère de détours pour le lui faire comprendre.

Un soir, elle rencontre dans une brasserie du quartier Latin, un potache tout jeune, dix-huit ans à peine, mais, suivant son expression :

— Un blond gentil à croquer.

Elle lui lance des œillades, elle cherche sont pied sous la table. Et comme l'autre, timide, n'ose répondre à ces avances, elle s'approche de lui et demande :

— Voulez-vous m'offrir un bock, monsieur ?

— Avec plaisir.

Cinq minutes après elle le tutoyait. Une heure après, elle l'emmena. Et, à peine dans la rue l'embrassa...

Le lendemain matin, dès sept heures, tandis que Lisette dormait encore, le potache s'éveilla; obligé d'aller au bahut, il se leva en baillant, s'habilla sans bruit et, au moment de partir, n'osant pas croire sans doute qu'il existât au Quartier des femmes susceptibles de l'aimer pour lui-

même, il déposa discrètement un louis sur la cheminée.

Lisette dormait encore ; elle aperçut la pièce d'or en s'éveillant. Elle entra dans une fureur noire.

— Goujat ! faisait-elle, goujat ! et pis encore.

Et elle raconta à tous ses amis et amies ce qu'elle appelait « son affront ».



Le soir, elle chercha son potache dans toutes les brasseries, et, lorsqu'elle l'eût découvert, elle l'accabla d'injures dont la plus polie était : sale mufle.

Puis tout à coup, elle sortit la main de sa poche et lui jeta son louis à la figure.

Le potache ne savait où se cacher.

Lisette le raillait maintenant amèrement :

— Imbécile, va, qui crois qu'on a des femmes comme moi en les payant ! On voit bien que tu n'as jamais connu que des traînées dignes de toi.

Et elle sortit en répétant le mot : — Imbécile.



Notez que depuis trois jours, elle n'avait pas trouvé de séance de pose !

*
* *

Ce qui n'est guère fait pour pousser les modèles à la vertu, c'est l'obligation où ils se trouvent parfois de poser en groupe. Hommes et femmes entremêlent leurs nudités en des enlacements qui pour être commandés, n'en ont pas moins parfois un certain charme.

Quand, dans les ateliers d'élèves, on organise ainsi des groupements, les rapins s'amuse avec une joie malicieuse à observer, à commenter, les sensations des figurants.

Un matin, à l'atelier C. une fort jolie fille vint demander de l'ouvrage. Il y avait déjà sur la table de pose un modèle homme, un Italien, un superbe mâle aux cheveux noirs, aux grands yeux brillants, aux muscles saillants et durs.

Comme celle qui arrivait paraissait fort bien faite on la fit déshabiller pour en mieux juger.

Les apparences n'étaient pas trompeuses, elle avait un corps très bien bâti, avec une peau fine, blanche, où les veines peignaient en raies bleues la vibrante jeunesse.

On l'admira.

L'Italien faisait comme les rapins et, comme beaucoup d'entre eux, il ne pût rester insensible aux charmes très piquants de la nouvelle venue.

On voulut lui faire une bonne farce; et, pour essayer, on déclara à la jeune femme qu'elle allait poser un groupe, et figurer avec l'Italien un enlèvement des Sabines.

L'Italien devait la prendre dans ses bras et, d'une main la serrant contre sa poitrine, brandir son épée de l'autre main.

Ce fut fait.

Plus de cinq minutes on laissa les deux modèles groupés, les rapins riant comme des fous à contempler l'Italien suant à grosses gouttes, frissonnant de tous ses membres au contact de cette superbe fille.



PAULINE SAUCEY,

*modèle d'ensemble — spécialité pour le torse
a posé chez MM. Bouret, Bayard, etc.*

On en eût enfin pitié, et il put se reposer. Il avait la face toute congestionnée.

Mais il rit d'un gros rire et regardant la fille :

— Nous recommencerons quand tu voudras, lui dit-il.

Elle, délurée, répondit :

— Repasse quand tu sentiras un peu moins l'ail, mon petit !

Et les élèves d'éclater !...



Des modèles-femmes poussent à l'extrême la passion du plaisir pour le plaisir.

On cite dans toutes les académies l'exemple de Louise B., une bonne fille, pas très belle, pas très intelligente, mais si vaillante à la fête.

Une ou deux fois par semaine, elle apparaît dans les ateliers, y ramasse une bande de cinq ou six des plus beaux gars, et les enmène.

On fait des provisions et l'on se rend chez elle.

Là, l'orgie commence. La charcuterie, la volaille et les viandes froides encombrent la table, pêle mêle avec les litres à seize, et, quelquefois, quand on est riche, la bouteille de champagne à 3 fr. 50.

On mange, on boit, on se gave, on se grise avec des rires fous et une liberté de proposet degestes dont Pontoise ne se fait nulle idée.

Comme la chambre est petite, il fait très chaud ; pour se rafraîchir, au lieu d'ouvrir la fenêtre, on se met à son aise.

Et...

... Le lit est à côté de la table.

Louise et ses hôtes ne quittent la chambre que le lendemain vers midi.

Tous les rapins y passent ainsi, par fournées successives, pourvu qu'ils ne soient ni trop laids ni trop malingres.

Et les héros de ces agapes messaliniennes en ont pour des semaines à se raconter leurs effrayantes prouesses.

*
* *

D'autres modèles ont un goût prononcé pour les liqueurs fortes.

Elles sont de toutes les petites fêtes que s'offrent les rapins, à une occasion quelconque, une bienvenue, le succès d'un camarade, etc.

Et, une fois en train, il n'y a plus à les pousser.

Elles acceptent un verre après l'autre, et lèvent le coude jusqu'à épuisement ou jusqu'à ce qu'elles roulent au bas de la table de pose.

C'est alors au « massier » de l'atelier que revient le périlleux honneur de les reconduire à leur famille ou à leurs amants.



ADRIENNE
modèle de tête,
a posé chez MM. Roll, Boulanger, Gérôme.

Autre vice, très répandu dans le monde où l'on pose. Et à un degré souvent dangereux pour la santé et les formes des modèles.

Perversion raffinée, toute féminine, qui semble en ces derniers temps s'être étendue considérablement.

D'où vient cette dépravation?

De bien des choses : de l'influence du milieu, des invitations des petites camarades, de la laideur du visage qui rend souvent toute autre satisfaction impossible, d'un trouble de l'imagination.

Ou bien, des habitudes de jeunesse, développées par la promiscuité où croupissent les familles des modèles.

Ou encore, il faut bien le dire, des mauvais conseils de ceux qui les emploient.

Nous n'étonnerons personne en affirmant qu'il y a, dans le monde des arts comme dans tous les mondes, des débauchés que le spectacle du vice affriole.

De là à pousser les modèles aux tendresses anormales il n'y a pas loin ; et les occasions sont trop nombreuses pour qu'on n'y arrive pas.

Mais, glissons... On devine les détails qu'on pourrait ajouter sur ce sujet.

Disons seulement que l'augmentation du nombre des femmes artistes a également contribué à

développer chez les modèles les goûts ou, du moins, les habitudes chères à Sapho.

Un exemple :

Non loin du parc Monceau, dans un hôtel des plus luxueux, habite une fort jolie femme très légitimement mariée à Monsieur X.

Cette femme s'est mise à faire de la sculpture depuis plusieurs années.

Elle a loué un atelier aux boulevards extérieurs, et ses envois au Salon, signés d'un nom de guerre, n'ont pas passé inaperçus.

Ses statues représentent toujours des femmes ; nul homme n'est admis en son atelier ; et les initiés commencent à chuchoter.

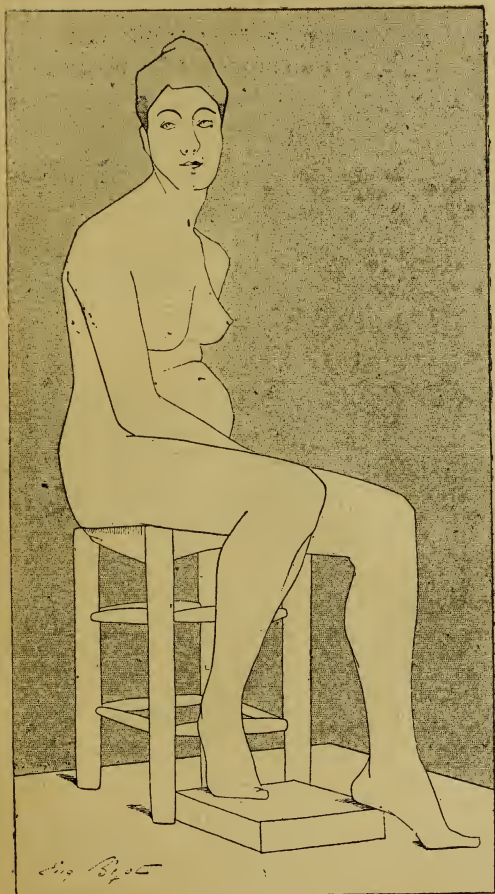
On parle de merveilles entassées dans cet atelier : divans profonds comme des tombeaux, tapis où le pied enfonce jusqu'à la cheville, coussins dignes du Shah de Perse ; et d'orgies sans nom en cette petite maison.

Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ?

Un modèle dont on trouvera le portrait en ce livre a posé chez madame X.

Dès les premiers jours elle fut étonnée de la bienveillance de l'artiste ; c'étaient, chaque fois, des invitations à déjeuner, des séances payées double et suivies de promenades dans la voiture du sculpteur.

Bientôt, elle sut à quoi s'en tenir.



Mme X., louait avec des détails pleins de sous entendus, ses formes affinées, sa face un peu bes-

tiale, aux lèvres longues, aux mâchoires fortes, aux narines larges.

Elle eut d'abord un moment de dégoût, de résistance. Elle cessa brusquement d'aller à ses séances.

Mme X. la rechercha, lui fit des offres très généreuses ; elle résista encore.

Alors la sculpteur lui proposa de n'être rien de plus pour elle qu'une amie, mais une amie de tous les jours, de tous les instants.

Elle accepta :

Les deux intimes ne se quittaient plus.

Puis, le modèle eût des chagrins, un amant qui l'abandonna, une fureur, une colère rageuse ; Mme X. se fit consolatrice, confesseuse ; et... un beau jour, triompha au milieu d'une crise de larmes.

Il y eut pour les deux femmes, un moment de passion immodérée. Le modèle se livrait toute, sa colère contre les hommes se trouvant fortifiée par les voluptés nouvelles qu'elle découvrait. Elle s'était fait couper les cheveux et les portait courts avec une raie sur le front.

Mais cela ne pouvait durer. La pauvre fille en tomba malade, demi épuisée, demi-folle, crachant le sang.

Mme X. voulait la soigner comme une mère.

Les parents prévenus intervinrent : le modèle

les avait quittés un an auparavant pour suivre un amant. Ils profitèrent de sa fièvre pour la faire rentrer au bercail...

Elle a guéri physiquement et moralement ; et l'on affirme qu'elle va se décider à épouser un jeune employé qui l'aimait avant sa fugue et qui malgré tout, vient, une seconde fois, de demander sa main.

Tout est bien qui finit bien.



Empressons nous d'ajouter pour clore cette courte mais indispensable digression que certains modèles résistent vaillamment aux tentations de cette nature, et montrent pour elles, la plus profonde aversion.

C'est le cas d'une Diane que Falguière a bien souvent employée pour sa robustesse gracieuse.

Dans le monde des arts, on fait mille cancans sur une femme-peintre bien connue que nous ne voulons pas nommer ici : ses amitiés féminines, son célibat prolongé malgré son talent et sa réputation, ses costumes ont donné lieu à mille commentaires plus malveillants que véridiques.

A tort ou à raison, Diane crût aux racontars.

Des modèles disaient qu'une femme ne pouvait poser chez Mlle Z., sans...

Curieuse comme une fille d'Eve, et d'ailleurs sûre d'elle, Diane voulut braver le monstre dans son antre.

Elle obtint d'être engagée par l'artiste. Puis, après une séance de pose où ne se passa rien d'anormal, elle lui dit :

— Je n'étais venue poser chez vous que pour savoir si vous étiez une femme ou un homme. Je suis fixée. Je ne reviendrai plus.

On affirme que Mlle Z... a beaucoup ri de Mlle St-Thomas.

*
* *

Pour clore ce chapitre qui pourrait, à tort, faire croire à une dépravation exclusive, ajoutons que, à côté du vice éhonté, de la frénésie du plaisir, ou de la vertu par force majeure, se trouve aussi chez les modèles, l'innocence la plus candide.

Voici un mot qui le prouvera. On avait dit à la petite Juliette que le sculpteur D... avait besoin d'un modèle pour poser une vierge toute jeune.

Juliette courut chez D... et se déshabilla.

Elle était de formes menues et bien dessinées, les jambes fines, les extrémités délicates, la gorge à peine naissante, mais d'un si joli contour ! Et bien qu'elle ait dix-sept ans sonnés on lui en eût à peine donné quatorze si... malheureusement...

Le sculpteur la fit hancher, lever le bras, tourner, virer, la regarda sur toutes les faces, admira ses lignes harmoniques et conclut :

— C'est très-bien, ma petite, et je te prendrais volontiers. Seulement, il faudrait faire couper tout cela.

Et il désignait les mèches folles qui ombrageaient un peu trop... le front de la jeune fille.

— Je veux bien, répondit Juliette, mais il faudra que je demande à ma mère !



CHAPITRE VI

LA FIN DES MODÈLES

Un roman de Jules Janin. — Dernière incarnation de la « Renommée. » — L'ankylose et les courants d'air. — Les antécédents d'un coiffeur. — Le soleil de l'Art. — Charité artistique. — Les modèles qui s'enrichissent. — Coniungo. — De la rue Mouffetard au quartier de l'Europe. — Mme de la Tétonnière se régénère. — Le père de Clélie. — Une cliente de la Régie. — Suicide manqué. — Le drame de la rue Geoffroy-Marie. — Une future étoile. — Des inconvénients de l'embonpoint.

VI



ules Janin a raconté l'histoire d'un modèle qui, demeuré toujours chaste et pur, fut rencontré et aimé par un gentilhomme qui l'épousa et en fit une grande dame, situation dont elle était digne.

Mais Jules Janin, en même temps que fin critique, était romancier d'imagination, et c'est un roman qu'il a conté là.

A la vérité, on affirme qu'il y a au fond d'un antique château de Bavière, une très vieille duchesse douairière dont le nom figure avec éclat sur l'*Almanach de Gotha*, et qui, dans sa jeunesse, aurait vécu de la pose : on conte même

que, danseuse bien connue à l'*Astic*, elle aurait posé la *Renommée* de Paul Delaroche (*voir plus haut*).

Mais la Bavière est si loin...

La vérité est que les modèles finissent en général d'une façon infiniment plus prosaïque.

Quelques-uns, des hommes surtout, exercent la profession jusqu'à un âge très avancé.

Mais le métier a ses dangers et ses inconvénients.



L'immobilité prolongée amasse le sang aux jointures; la circulation devient vicieuse, les muscles perdent de leur tonicité; il se produit des ankyloses, des engorgements; et les modèles se voient en proie à des douleurs qui leur rendent la pose impossible.

Puis, les courants d'air, les brusques et fréquents changements de température, altèrent la santé.

Alors, les uns abandonnent complètement la partie et, désolés de ne pouvoir plus exercer un

métier qui leur valut des triomphes plastiques, ne veulent plus avoir rien de commun avec l'art et cherchent ailleurs leur gagne-pain.

Ce fut jadis le cas du polonais Brzozomwski lequel eût une grande réputation dans les ateliers.



Fatigué, incapable de poser, sentant ses muscles s'en aller, ses lignes si correctes s'épaissir, il se fit coiffeur, mais mourut avec le mépris non corrigé de son second métier.

D'autres, au contraire, ne peuvent se détacher de la vie des ateliers, et, repoussés de la table de pose, se font marchands de crayons, de pinceaux, de brosses, afin d'avoir encore des relations avec les peintres.

Certains, ayant la bosse de l'industrie, écono-

misent quelques sous et tentent la chance dans une profession attenante à leur métier primitif.

Tel, jadis, le père Suisse qui fonda un atelier resté célèbre et par lequel passèrent beaucoup de peintres aujourd'hui connus et estimés.

Le père Suisse avait été modèle lui même et il donnait à ceux qui posaient chez lui de brusques mais excellents conseils.

Tel, aujourd'hui, Colarossi qui dirige sur la rive gauche une académie très-fréquentée.

Tel encore, D. Socci, le fondateur de l'agence dont j'ai parlé plus haut.

Socci, il est vrai, n'a pas totalement abandonné le métier et l'exerce encore dans les jours difficiles de sa nouvelle industrie. Lorsqu'on demande à l'agence un modèle classique, il va lui-même s'offrir tout d'abord à l'artiste.

D'autres, vivent de la pose jusqu'à épuisement.

Quand ils l'abandonnent, ils sont incapables de tout métier et ne peuvent plus vivre que de la charité publique.

Le vicieux Lambert faillit, ainsi, tomber à la mendicité.

Mais il avait su se faire apprécier de la plupart des artistes, pour son intelligence et son dévouement. Et plusieurs des plus estimés, parmi lesquels Bonnat, Gérôme, organisèrent à son profit une

vente de dessins et de toiles dont le produit a servi à lui constituer une petite pension.

Il en est qui se sentent pris d'un beau feu artistique et se mettent eux-mêmes à la peinture. Ils travaillent avec une conscience admirable, la plupart du temps sans grand résultat. Mais leur propre estime leur suffit. Et ils se consolent aisément de ne faire aucun progrès et de n'arriver jamais à la célébrité.

Chose plus extraordinaire : certains trouvent moyen de s'enrichir, on se demande par quel prodige d'économie.

Un modèle nommé Dubas a laissé en mourant une somme de 20,000 francs à l'école des Beaux-Arts pour augmenter la pension des prix de Rome.

Un autre, trépassé l'année dernière, lui a légué plus de cent mille francs destinés à fonder un prix annuel de paysage.

Et il en est plus d'un dont les héritiers ont l'heureuse surprise -- classique -- de la paillasse rembourrée de louis d'or.

*
* *

Les modèles femmes n'exercent pas la profession si longtemps.

Les unes finissent par se marier : il est dans Paris plus d'une loge de concierge abritant une ancienne Vénus.



Ce sont en général, celles dont le corps seul a des charmes.

J'ai longtemps vu venir dans la cour de la maison où j'habitais, un très vieil aveugle conduit par une petite femme ronde comme une boule. L'aveugle jouait de l'accordéon ; la femme chantait la complainte du petit nègre :

Rendez-moi ma Guadeloupe
Et ma Savane.

qu'elle prononçait consciencieusement « savate »

Cette femme avait posé jadis et en était arrivé à

ce métier de chien d'aveugle par suite de l'arrondissement exagéré de ses formes.



Le plus grand nombre des modèles femmes qui sont jolies tournent à la galanterie.

On l'a vu dans le chapitre consacré à leur vertu, elles éprouvent mille tentations.

Les mauvais conseils et la paresse sont à mettre en première ligne.

Le jour où elles commencent à compter sur la bienveillance d'un **amant** pour leur subsistance, au lieu de ne lui demander que les plaisirs de l'amour en gagnant elles-mêmes le pain quotidien, elles sont prises dans l'engrenage.

Elles commencent par perdre l'habitude de se lever matin.

Elles se fanent à faire la noce.

Elles se fatiguent au point d'être incapables de garder la pose pendant les quarante minutes réglementaires et comme il faut bien manger, elles remplacent le premier amant qui les aidait à joindre les deux bouts, par un second qui subvient seul à leur entretien.

Après un deuxième ou un troisième abandon, elles arrivent rapidement à l'amant d'une nuit.

Alors, si la chance les favorise, elles abandonnent Montmartre ou Montparnasse pour le quartier de l'Europe; on les rencontre dans les restaurants de nuit, soupant en joyeuse compagnie, ou attendant compagnie pour souper.



Si elles ont la guigne, elles restent parquées dans les basses sphères de la prostitution de quartier, les brasseries de femmes du boulevard Saint-

Michel, ou les brasseries à femmes du quartier Pigalle.

On les retrouve finalement sur le trottoir ou dans les Mazas de l'amour, ayant perdu toute trace de ce qui fit naguère leur gagne pain : la beauté plastique.

Quelques-unes pourtant persistent à vivre sur la branche tantôt de pose, tantôt d'amour.

Entre deux bordées de fête, elles accordent quelques séances à un peintre quelconque, qui aurait d'ailleurs bien tort de commencer d'après elles une étude sérieuse : il serait sans doute forcé de l'interrompre au beau milieu pour cause de « lâchage ».

Mme de la Tétonnière, qui a encore par moment des intermittences de travail, les explique ainsi :

— Je pose, parce que je ne sais plus coudre, et que, de temps en temps, j'ai besoin de me retremper dans le travail.

La question est de savoir s'il s'agit là d'un retrempage physique ou d'un retrempage moral.

Des femmes, même en vieillissant, ne peuvent se résigner à abandonner la table de pose : elles ne se voient pas vieillir.

Il y avait une fois un modèle qui posait pour la

main et pour le pied, et, à cause de cette raison, s'était fait faire des cartes de visite ainsi libellées :

M^{me} BRÉZÉ

Beaux pieds, Beaux mains.

Sur le tard, ses doigts se déformant, elle s'avisa qu'elle pourrait poser l'ensemble ; — elle avait alors plus de 45 ans ; — elle s'en fut dans une académie, et se déshabilla. Les rapins, la voyant à demi-folle, lui « montèrent un bateau » ! Ils s'extasièrent sur sa croupe opulente, et l'envoyèrent à Bayard qui, dirent-ils, cherchait précisément des femmes, posant le dos et les reins.

Quand elle se présenta, il y avait plusieurs personnes dans l'atelier.

— Monsieur Bayard ? demanda-t-elle.

— C'est moi ! fit le peintre.

Alors, sans mot dire, elle lui tourna... le dos, puis soulevant ses jupes et sa chemise — elle n'avait pas de pantalon — elle cambra la croupe, et, triomphante, s'écria :

— Comment trouvez-vous le bouillon ?

Inutile d'ajouter que le peintre la pria d'aller exhiber ses chairs ailleurs.

*
* *

En dehors du mariage, brillant ou conforme à leur position, il n'y a guère pour les modèles que

deux façons de sortir de leur condition : la maladie ou la mort.

La maladie qui les déforme, les maigrit, les défigure.

Elle les mène à l'hôpital.



Si elles n'en sortent pas les pieds en avant, elles sont contraintes de reprendre leur ancien métier, la couture ou les modes.

Clélie, une jolie fille à l'énigmatique sourire, si naïvement vaniteuse, qu'elle vous disait avec un sérieux à faire éclater :

— Mon père était médecin ; mais c'est un métier qui n'est pas drôle, aussi je fais croire qu'il était maçon ! s'était sentie atteinte d'un mal inguérissable, triste souvenir à elle laissé par un fort beau gars qu'elle avait follement aimé.

Elle dépérissait à vue d'œil, sa peau se terrait,

ses yeux se creusaient, elle s'en fut se refaire à la campagne. Elle y est restée à faire de la couture n'osant pas rentrer à Paris tant la maladie et surtout le remède l'avait enlaidie.

L'amour féminin, autre maladie fréquente en enlève plusieurs à la pose, on l'a vu au courant de ce volume.

*
* *

La mort naturelle est chose fort commune dans le monde des modèles.

Très-peu même meurent ailleurs que dans leur lit ou dans un lit d'hôpital.

Pourtant, on en cite qui se suicidèrent.

Chose curieuse, elles recourent alors le plus souvent à des moyens affreux et d'une efficacité douteuse.



La belle Laure qui a posé la *Chloé* de M. Jules Lefèvre, était douée d'un père ivrogne, d'un frère souteneur et d'un amant qui ne lui donnait que de médiocres satisfactions.

Lasse de la vie, elle fit un jour bouillir deux paquets d'allumettes dans une casserolée d'eau et avala le tout.

Elle mit huit jours à mourir dans des souffrances horribles : la pauvre fille

n'avait pas le vice bien portant ! comme dit Zola.

Coïncidence curieuse : peu après, son amant, puis le commis de son amant se suicidèrent à leur tour.



L'intusion d'allumettes de la régie a été employée par plusieurs modèles avec succès.

Quant aux tentatives de suicides avortées, on ne les compte plus dans le monde où l'on pose.

La plupart des modèles sont nerveuses, fantasques ; les habitudes de l'atelier dérèglent encore leur imagination ; quelques-uns lisent et, naturellement, des romans-feuilletons ; il n'en faut pas davantage pour qu'à la première contrariété un peu vive, elles tentent de « se périr ».

On verra plus loin les multiples suicides de Sarah Brown.

Je pourrais citer encore un modèle qui vint un

jour se donner un coup de couteau dans l'atelier de Robert Fleury. Coup fort léger qui amena le peintre à lui glisser un secours sonnante, ce qui lui rendit immédiatement l'amour de l'existence.

Suzanne, se trouvant un jour fort triste, dans une longue après-midi d'hiver, sans raison bien nette, ferma sa porte, boucha la cheminée et alluma un réchaud de charbon.



Puis, elle s'étendit sur son lit, et, pour être plus sûre de ne pas se manquer, avala quelques gouttes

de laudanum qu'elle avait au fond d'un flacon ; enfin avec une vieille paire de ciseaux ébréchés, elle s'ouvrit les veines du poignet.

Mais son lit étant trop élevé, l'oxyde de carbone ne pouvait agir rapidement, et, suffoquée seulement à demi, elle se tordait en essayant en vain d'étouffer ses cris de douleur.

Une amie qui habitait la chambre voisine entendit ses gémissements à travers la mince cloison, vint frapper à sa porte, la trouva fermée et courut prévenir le logeur qui l'enfonça.

Tout finit par une paternelle semonce du commissaire de police.



On se souvient de ce que les journaux appelèrent le drame de la rue Geoffroy-Marie.

Celle qui en fut l'héroïne, était un modèle nommée Paola qui a posé, notamment, chez Cabanel.

Elle avait fait la rencontre d'un jeune Russe qui l'adorait.

Pendant huit jours, sans sortir, ils filèrent le parfait amour dans un hôtel meublé de la rue Geoffroy-Marie.

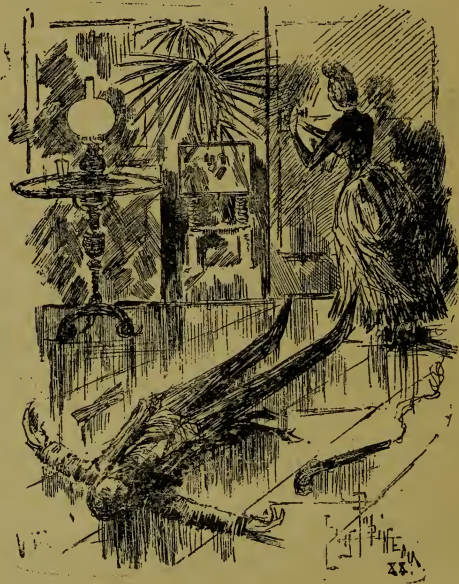
Puis, un matin, l'amoureux offrit à Paola de l'épouser et de l'enmener en Russie.

Elle ne voulait pas quitter Paris, elle refusa.

Le Russe réitéra trois fois sa demande.

Elle répondit : non, chaque fois.

Alors, il tira un revolver de sa poche et ent
dechargea deux coups sur elle à bout portant,
puis s'envoya un troisième coup dans la cervelle,
et tomba raide mort.



Paola n'avait été atteinte que par une des balles
qui lui avait brisé trois dents; elle eut encore la
force d'aller ouvrir la porte que le Russe avait
prudemment fermée à l'intérieur, puis, ayan
appelé au secours, tomba évanouïe.

On la soigna, et elle guérit.

Elle a définitivement abandonné la pose, et fait maintenant les délices des cabarets de Montmartre, malgré trois ou quatre superbes fausses dents qu'elle s'est fait planter.



Le théâtre enlève aussi quelques belles filles à la pose.

Habituées à se montrer toutes nues, elles considèrent généralement le maillot des figurantes de féerie comme une régénération.

Les impresarii les embauchent volontiers, pour leur plastique affriolante et qui remplit bien le costume.



M. Brasseur, l'an dernier, demanda à Socci de lui fournir six très belles filles pour figurer dans je ne sais plus quelle pièce des *Nouveautés*.

Mais elles s'élèvent rarement au dessus des rôles muets.

Une pauvre fille qui se fait appeler Marie de N.

et tient à sa particule, s'était faite modèle pour ne pas demander subsistance à la galanterie.

Elle posa plusieurs fois chez une femme peintre bien connue, qui s'intéressa à elle à cause des courageux efforts qu'elle faisait pour sortir honorablement de la misère.

Un jour, Marie arrive, surexcitée, à l'atelier.

Elle saute presque au cou de l'artiste, en lui disant :

— Je suis sauvée, je lâche la pose, j'entre au théâtre. On vient de me confier un rôle dans une pièce qui obtiendra sûrement un grand succès et me mettra tout de suite en lumière. Je joue pour rien d'abord, mais si je réussis j'aurai aussitôt un engagement conséquent. Malheureusement...

— Quoi donc ?

— Mon rôle demande un costume superbe. Celui que me donne le théâtre est affreux. Et je n'ai pas d'argent pour en louer ou en acheter un autre ; alors... j'ai pensé que vous... vous êtes si bonne... vous consentiriez peut-être à me prêter un de ceux que vous avez dans l'atelier. Oh ! je vous en serais si reconnaissante.

L'artiste consentit, et Marie sautant de joie, s'écria :

— Avec cela, je suis sûre de percer. Mais je



MARIE LOUISE

*Modèle d'ensemble,
a posé chez Gérôme, Benjamin, Constant, etc.*

n'oublierai jamais que c'est à vous que je le dois.

— Et quel rôle jouez-vous donc ?



— Le rôle de l'esclave, voyez, mademoiselle !
Et elle tira son rôle qu'elle avait tout copié dans sa poche. Il y avait cette seule réplique :
— Voici la princesse.

*
* *

Ninie S. est désolée ; elle va être obligée d'abandonner la pose, elle qui aime tant son métier.

Ninie est une brunette très-gentiment bâtie avec

des seins rebondis, et une jolie taille, bien en chair.

Elle est même grassouillette.

— C'est affreux ! disait-elle l'autre jour, je vais être obligée de me remettre aux chapeaux. Je ne pourrai bientôt plus poser : je deviens trop grasse !!!

Tristes résultats d'une vie trop rangée et trop régulière.

Une camarade judicieuse, mais dénuée de sens moral, lui a répondu :

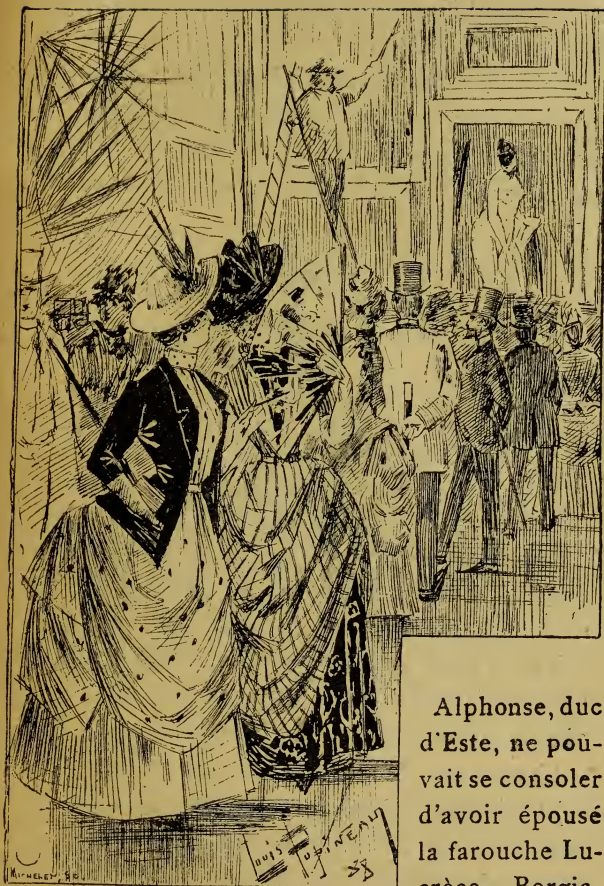
— *Fais la noce !*



CHAPITRE VII

LES CONCURRENTS

Le Titien et la duchesse d'Este. — Problème d'érudition. — Souvenirs du grand siècle. — Couronné par l'Académie française. — Pourquoi on épouse sa maîtresse. — Du danger de modeler une Diane d'après une Vénus. — Les lunettes de M. Jules Lemaitre. — Péchés mondains. — M. Sargent et la fête de tous les seins. — Pour joindre les deux bouts. — Un journaliste chez M. Gervex. — La jeunesse de M. Bouguereau. — Origines de la réputation de Victor Hugo.



Alphonse, duc
d'Este, ne pou-
vait se consoler
d'avoir épousé
la farouche Lu-
crèce Borgia.

Car, outre qu'il n'était pas sûr absolument de sa

fidélité, il n'osait trop directement essayer de protéger son front, de crainte que Lucrece, le trouvant gênant, lui appliquât les procédés en usage dans sa famille.

Il cherchait donc, au dehors de son ménage, des satisfactions et des douceurs qui lui fissent oublier les rigueurs et les cascades de sa femme légitime.



C'est dans cette course à la recherche du bonheur qu'il découvrit Laura de Dianti, qui devint sa maîtresse.

Laura était si parfaitement belle qu'il n'était pas possible de trouver sa pareille, tant pour le visage que pour le reste du corps.

Si bien que le duc désira que ses traits fussent à jamais transmis à la postérité et, pour ainsi dire, immortalisés comme ils méritaient de l'être, par le plus grand peintre qui fût alors à Florence, Le Titien.

L'artiste peignit la figure de Laura de Dianti dans plusieurs de ses toiles.

Mais ce n'était pas suffisant.

Le corps aussi de la duchesse de la main gauche était unique au monde — et périssable.

Et le duc voulut que, sans crainte de l'offenser, Le Titien vit Laura dans son éblouissante nudité, et en fit le modèle d'après lequel il peindrait des déesses.



L'artiste exécuta alors d'après la maîtresse du prince, la *Flore* qui est au musée de Florence, toile où l'on voit Laura de Dianti simplement vêtue d'une touffe de fleurs qu'elle tient à la main.

Ce modèle lui parut si parfait qu'il le remit avec l'agrément du duc dans toutes les toiles qu'il peignit ensuite.

Et c'est encore Laura que l'on voit dans le

Laura de Dianti a-t-elle été oui ou non la maîtresse du Titien, comme on l'a cru longtemps en la retrouvant en presque toutes ses toiles dans le plus simple des appareils ?

Ou bien, a-t-elle seulement fait en sa faveur quelques rares infidélités à son amant princier ?

Ou bien encore, faut-il voir surtout dans ce fait la preuve de la sincère conviction artistique du duc, lequel, professant une large admiration, d'une part pour la beauté de sa maîtresse, d'autre part pour le talent de son peintre, n'a pas pensé qu'il serait déshonoré en faisant peindre l'une par l'autre, mais a été convaincu, au contraire, que cette indicible condescendance ne pouvait qu'ajouter à l'éclat de sa gloire.

Ce sont là trois solutions entre lesquelles nous nous garderons bien de choisir.

Il y a beau temps que les vers n'ont rien laissé de la beauté de Laura, ni de la main du Titien, ni du cerveau d'Alphonse.

Ce que nous voulons retenir seulement de ce fait historique, c'est que, dès l'époque du Titien, les peintres n'étaient pas toujours obligés d'avoir recours à de pauvres filles pour peindre la nature, et, qu'alors déjà, des grandes dames prêtèrent à l'art le concours de leur beauté.

Peut être même cette condescendance fut-elle en ce temps là plus fréquente que de nos jours.

Et cela s'explique aisément.



Quel que fut le talent des artistes, princes et princesses qui les admiraient n'oubliaient jamais que, par le sang, ils différaient d'eux, marqués du sceau divin, pour posséder et régner, tandis que les peintres appartenaient pour la plupart aux classes asservies.

Jusqu'au XVIII^e siècle, une dame n'a pas regardé ses domestiques et ses fournisseurs comme des hommes. Et les petits mémoires nous montrent bien souvent la marquise entrant au bain sous l'œil indifférent de son valet de chambre.

Or, Molière occupa ce poste auprès de Louis XIV.

Des artistes furent attachés au même titre à la personne de Mécènes au petit pied.

De là, sans doute, grâce à l'esprit de caste et à l'orgueil de la naissance, assez d'indifférence chez les dames nobles pour livrer à l'œil de leur peintre

ordinaire toutes leurs beautés, lorsqu'elles les croyaient suffisamment parfaites pour mériter les honneurs de la toile et rendre jalouses leurs amies.

Qu'on ajoute à ce sentiment, chez quelqu'un et quelques-unes un réel culte du beau, une véritable foi artistique.

Et l'on comprendra que souvent d'autres peintres durent retrouver la bonne fortune du Titien

*
* *

Aujourd'hui, encore qu'on ne le sache pas, plus d'un peintre n'a pas recours aux modèles professionnels.

M. Charles Diguët a écrit, et l'Académie française a couronné, un roman très familial, intitulé *Karita*. On y voit une femme du meilleur monde, belle, vertueuse, et fidèle à son mari, arriver, par une série de tentations (conscience de sa beauté, curiosité, sollicitations de l'artiste, exemples puisés dans l'histoire) à une abnegation telle qu'elle n'hésite plus à rejeter devant le sculpteur son dernier vêtement et à lui prêter sa nudité pour faire un chef d'œuvre.

On dira : c'est un roman, une fiction ou tout au moins une exception.

Certes. Ce n'est pas de la concurrence des gran

des dames que les modèles professionnels ont surtout à souffrir.

Mais, pour venir de moins haut, en général, cette concurrence n'en est pas moins assez dangereuse; exercée qu'elle est par des gens qui présentent sur les modèles professionnels divers avantages, notamment une distinction plus affirmée, une intelligence qui rachète amplement le manque d'expérience, une bonne volonté remplaçant avec succès l'indifférence des autres, enfin — qualité appréciée par les débutants — la gratuité.

Nous allons citer quelques exemples de modèles amateurs.



L'artiste, souvent, fait poser sa maîtresse.

Elle y consent par dévouement ou vanité.

Quant à lui, l'une ou l'autre des raisons que nous avons exposées plus haut lui font la préférer à tout autre.

Cette situation a souvent des conséquences amusantes

Le peintre s'attache à son modèle, le connaît davantage, sait enfin tout le parti qu'il en peut tirer. Peu à peu, il lui devient indispensable, et

qui durait depuis des années au grand dam des conteurs de cancons et chercheurs d'aventures.

On se dit avec étonnement :

— X... vient d'épouser sa maîtresse.

L'expression n'est pas exacte :

X... a épousé son modèle.

Ne pas croire pourtant que l'aventure se termine toujours ainsi. Des artistes ont quelquefois à se repentir d'avoir demandé à leur maîtresse assez de dévouement pour leur poser un tableau.

Qu'une brouille, en effet, survienne, la femme quitte l'artiste, et le voilà du même coup privé de son modèle.

Si l'œuvre est avancée déjà, il faut l'interrompre, à moins qu'un hasard providentiel ne fasse découvrir une autre femme susceptible de reprendre les poses de la première.

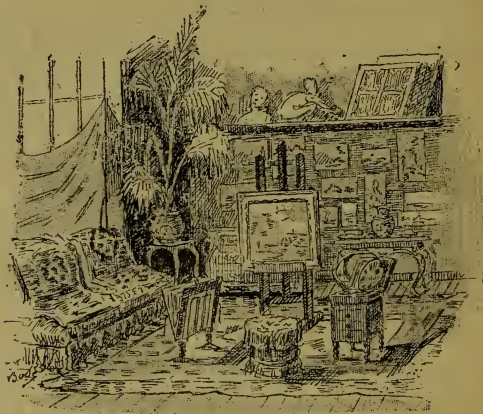
J'ai vu une histoire de cette nature se terminer d'une façon assez tragique.

Une jeune fille d'excellente famille, fantasque, malade, d'imagination déréglée, n'avait pas attendu l'âge de seize ans pour commettre sa première faute. Et elle trouvait moyen, grâce à une éducation à l'anglaise, d'esquiver la surveillance de ses parents, et de courir chez ses amants.

Hasard ou préférence, ceux-ci étaient toujours des artistes.

Leur affectation d'indépendance, leurs mœurs anti-bourgeoises lui plaisaient.

Elle passait des jours entiers dans leurs ateliers.



Se trouvant un jour chez un sculpteur — un camarade — qui commençait une Diane, elle voulût qu'il élevât un monument à sa beauté et n'eût de cesse qu'elle n'eût obtenu de poser pour la déesse.

— Ne me croirais-tu pas assez belle, par hasard ? demandait-elle à l'artiste.

— Je ne te dis pas ça, mais...

— Eh bien, alors !

Au fond, l'autre, honnête garçon, était choqué de ce libertinage chez une fille de bonne famille.

et il lui répugnait de se prêter à une impudeur de plus.

Mais, la sachant volontaire et intraitable, il s'inclina.

Elle prit la pose.

Elle était très-belle, en effet, et l'artiste, tout heureux d'avoir trouvé cette perfection, s'emballait, oubliait la bizarrerie de cette séance, se laissait aller à une frénésie de travail.

Tout à coup, une douchetomba sur son enthousiasme. Elle ne restait pas immobile une seconde, variait la pose, se trémoussait.

— Repose toi, lui dit-il.

— Non, je veux que tu continues.

Il reprit son travail, elle, son manège. Enfin, il n'y tint plus.

— C'est énervant, à la fin, s'écria-t-il. Pose si tu veux, ou ne pose pas, si ça t'ennuie. Mais ne te trémousses pas comme une petite grue.

Ce mot la fit bondir.

— Grue! il m'a appelé grue!... il m'a injuriée!... je me vengerai.

Et, tout en lui lançant un flot d'injures, ordurières à la croire née dans le ruisseau, elle se rhabilla et s'enfuit.

Or, le sculpteur était pauvre. Il travaillait pour vivre, chez un Maître, qui venait précisément de

l'embaucher pour l'aider à l'exécution d'une grande commande.

Il avait plusieurs mille francs à recevoir, et l'artiste comptait sur cette somme pour payer ses dettes, vivre quelque temps, et travailler à sa propre réputation.

Elle le savait. En outre, par sa famille, elle avait des relations intimes avec le Maître. Elle alla le trouver et lui dit :

— B. que vous employez est une canaille. Je l'ai rencontré en soirée. Il m'a manqué de respect d'une façon ignoble. Si vous m'en croyez, vous chercherez un protégé plus présentable.

Le lendemain, B. fut congédié avec une indemnité ridicule. Et il eut à lutter pendant des mois contre une misère noire, et contre une calomnie qui le suivait partout.



Certains artistes n'hésitent pas à recourir à leurs femmes légitimes.

Le bourgeois ne voit là rien de choquant lorsqu'il s'agit de figures habillées, mais quand il s'agit de nu !

On ne peut pourtant reprocher à un homme de considérer sa moitié comme un idéal plastique, ni à cette moitié de se dévouer à la gloire de son époux.

Mme S., la femme d'un illustrateur très fin et très délicat, mort il y a quelques années, posait toujours pour son mari. — Il ne s'agissait, il est vrai que de la tête, de la main, ou tout au plus des épaules.

D'autres vont plus loin.

M. Jules Lemaître a raconté, naguère, l'histoire d'un peintre d'allégories, dans les toiles duquel on trouvait toujours la même femme, de beauté inégale, le haut du corps très bien proportionné, les extrémités inférieures d'une sveltesse exagérée. C'était là une énigme insondable. On en eût enfin l'explication. La femme du peintre mourut, et tout à coup, il changea de manière : toutes ses nudités eurent des croupes et des cuisses exagérées, et des poitrines à peine perceptibles.

On comprit : Mme X. pour s'assurer de la fidélité de son mari, lui interdisait tout autre modèle qu'elle même ; or, elle avait la gorge abondante et les jambes maigres.

Quand elle mourut, X., rassasié de cette plastique, se rattrapa par des exagérations contraires.

On voulut voir dans ce conte, une personnalité. Et on n'eut peut-être pas tort.



Les mondaines, arrivent quelquefois aussi à servir de modèle à un artiste.

Les motifs qui les poussent sont complexes : la curiosité, un besoin de fruit défendu, et surtout la vanité.

Quelle joie, pour elles, au vernissage, quand elles voient la foule arrêtée devant la toile où



elles figurent, de penser que c'est leur beauté qui est ainsi admirée.

Elles ne songent pas à leur pudeur ; elles ne se froissent pas des regards fouilleurs ; ni des ré-

flexions souvent très libres, que peuvent inspirer leurs attitudes. Elles rougissent parfois, mais c'est de plaisir.

Et il ne leur déplait pas que, d'une façon indirecte, leurs bonnes amies apprennent la vérité.

C'est si bon d'être enviée !

On en a vu, l'an dernier, un exemple frappant avec la *femme au masque* de Gervex. Le public attribua cette triomphante nudité à des mondaines connues, chuchotta des noms, raconta des anecdotes.

Tout cela était faux, comme on l'a lu plus haut.

Mais les diverses femmes qui furent nommées, se gardèrent bien de démentir les bruits courant sur leur compte.

Ah ! si les maris savaient la vérité.

Heureusement, ils sont aveugles ou complaisants

Ou bien ils partagent la vanité de leurs femmes.

C'est sans doute l'orgueil de se dire :

Cette gorge que vous admirez, cette nuque que vous contemplez, ces beautés que vous devinez et que la toilette ne cache pas, tout cela est à moi, m'appartient. Et si je vous permets de le regarder, j'ai seul le droit d'y toucher.

C'est sans doute la joie de se faire ces réflexions satisfaisantes qui a amené M. G. à autoriser sa femme à se faire portraicturer par M. Sargent,

épaules et bras nus, torse moulé par un corsage papillon, un sein à l'air, et l'autre à peine caché, souligné plutôt par le corsage.

D'autres auraient gardé cette toile pour eux.

M. G. a autorisé M. Sargent à l'exposer. C'est d'une belle crânerie, et bien Régence.



Autre genre de modèles amateurs :

Les bougeoises coquettes dont les revenus sont insuffisants pour subvenir à leurs frivolités.

De celles-ci, il y en a beaucoup qui suppléent aux gains du mari par une galanterie intéressée. Ce sont les meilleures clientes de la rue Duphot.

D'autres, vertueuses, gagnent avec leurs dix doigts, à des ouvrages de dames à peine rétribués, de quoi acheter la robe qu'elles souhaitent.

Il est quelques exemples de saintes sacrifiant leur coquetterie sur l'autel de la famille.

Un certain nombre enfin, trop froides ou trop craintives pour faire à leurs maris des infidélités rétribuées, trop peu actives ou trop maladroitement pour les ouvrages de mains, posent en cachette chez les peintres.

Elles débutent par l'habillé. Elles arrivent facilement à l'ensemble.

M. Lefebvre a eu pendant plusieurs années un

modèle très docile, assez beau et fort intelligent. Elle était mariée à un journaliste.

Celui-ci la croyait institutrice dans une famille bourgeoise.

Elle exerçait son métier très régulièrement, et, même toute nue, conservait une pudeur réelle. Elle était sûrement fidèle à son mari.

Celui-ci a, depuis, obtenu une rédaction en chef en province et elle a dû quitter Paris avec lui.

Une baronne authentique s'est présentée un jour chez un peintre de mes amis pour lui demander des séances.

Son mari, viveur, l'avait ruinée. Il fallait pourtant continuer un certain train de maison. Elle voulait, en dehors de lui, gagner quelques petites sommes qu'il ignorerait et à l'aide desquelles elle satisferait aux besoins les plus pressants.

*
* *

Du côté des hommes, ce sont des amis des peintres qui, parfois, leur servent de modèle.

On affirme que c'est un journaliste, un échetier très connu qui posa l'homme dans le fameux tableau de Gervex : *Rolla*.

Il y a dix autres exemples d'un fait analogue, surtout chez les jeunes peintres.

Un jour de Noël, Bouguereau, débutant alors, avait fait réveillon avec ses amis, très joyeuse-

ment. Il les quitta à l'aube, tandis qu'ils continuaient la fête.

— Où vas-tu ? lui dit-on.

— Travailler.



On sourit, on crut à une amourette, et on résolut de l'aller surprendre.

On ne trouva chez lui nulle trace de femme.

Mais seulement, Bouguereau installé à son chevalet et très attentif à sa besogne.

Et comme on s'exclamait, il prit un de ceux qui riaient le plus fort, et l'obligea à lui poser une main.

— C'est pour te punir de ne m'avoir pas cru sur parole ! lui dit-il pour le consoler.



Pour terminer ce chapitre sur les concurrents des modèles, forcément très incomplet, car les peintres qui ont la bonne fortune de posséder des modèles mondains affectent une énorme discrétion, disons quelques mots d'un amateur spécialiste fort connu jadis, et qui n'exerce plus son métier aujourd'hui, pour cause.

C'est le modèle qui posa pour tous les portraits de Victor Hugo qui étaient et sont encore dans le commerce.

Marchand de crayons, au quartier latin, il avait le front infini, les cheveux ébouriffés, la barbe broussailleuse du poète.

La ressemblance était frappante.

Et l'homme augmentait considérablement ses revenus à poser pour les photographies à bon marché, les illustrations, les petits panneaux à 20 francs la douzaine.

Il tirait encore d'autres bénéfices de cette ressemblance.

Souvent, un bourgeois disait fièrement à sa femme, en entrant après avoir fait une course :

— Je viens de faire route avec Victor Hugo !

— ???

— Oui, je l'ai rencontré par hasard, sur l'impériale de l'omnibus ! Il m'a serré la main.

C'était le marchand de crayons.

C'est lui qui a beaucoup contribué à accréditer la légende de Victor Hugo, voyageant en char public à 0 fr. 15, même par les plus grands froids, et laissant à l'occasion payer sa place par un admirateur.

Le soir, il fréquentait les cafés du Quartier Latin.

Là, il acceptait des demi-tasses offertes par des gens crédules qui, le lendemain, se vantaient auprès de leurs amis « d'avoir payé à boire au père Hugo ! »

D'autres, pour excuser auprès de leurs femmes leurs rentrées tardives, leur disaient :

— Que veux-tu, j'étais au café. Victor Hugo est venu. Je lui ai offert un bock. On a causé littérature. Et tu comprends qu'avec un homme comme lui, ce n'était pas à moi de donner le signal du départ.

La femme ne se fâchait pas pour cette fois, mais elle bougonnait :

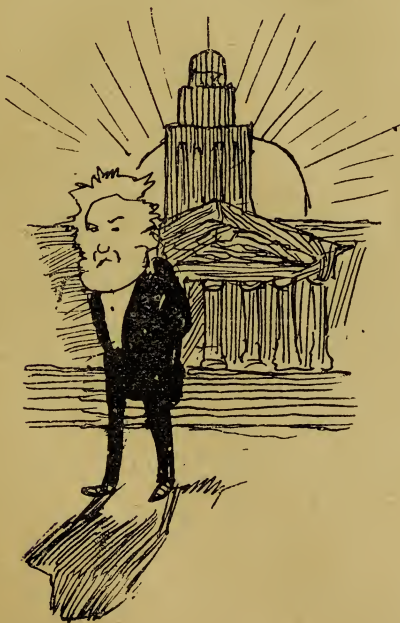
— Oh ! ces écrivains, tous des bonèmes !

Ainsi, le marchand de crayons satisfaisait à bon compte son penchant à l'ivrognerie.

Hélas!

Victor Hugo mourut. La supercherie ne pouvait être poussée plus loin.

Le vieux fumiste, ne récoltant plus de coups de chapeaux, obligé de payer ses omnibus, et de boire à ses frais, en fut si marri qu'il trépassa à son tour!



CHAPITRE VII

UN MODÈLE ENTRE CENT

SARAH BROWN.

Souvenir à Clémence Isaure. — Bohémienne et Bohême.

— Toutes les langues! — Brétée S. G. D. G. —

Une amazone. — A l'Hippodrome. — Où mènent les tramways de l'Alma. — Amour et laudanum. — Ce

qu'on rencontre à l'hôpital. — Vive Murger! —

L'expulsion des Princes. — Une révolution au Quartier Latin. — Théroigne légitimiste. — Les honneurs

du « Figaro. » — « Sarah Luxembourg » grand

journal du soir. — Tout passe, tout casse. — Un

stylet de Tolède. — Passage des ponts. — Il n'est

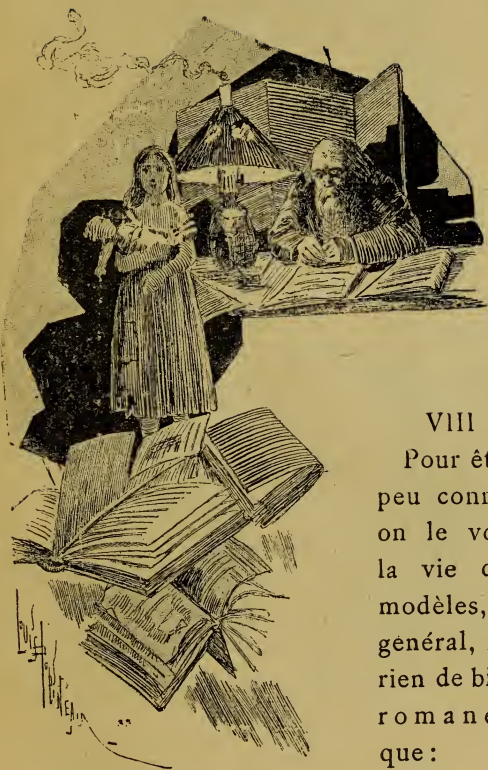
pas de roses sans épines. — A coups de pinceau. —

Une Sabine. — M. Jules Lefebvre et l'hospitalité

écossaise. — Triomphes plastiques. — Un remède

contre l'hystérie. — Le musée des poisons. — Le

mot de la fin.



VIII

Pour être
peu connu,
on le voit,
la vie des
modèles, en
général, n'a
rien de bien
romanes-
que :

Unhasard
les conduit sur la table de pose, avant
ou après la chute ; les unes y font lon-
gue station, d'autres n'y passent que juste

le temps de rouler du dévergondage par plaisir au vice intéressé ; et, en somme, leur existence, coupée seulement de quelques rapides amours, émaillée de jours de noces et de semaines de fringale, ne rappelle en rien celle des héroïnes qu'elles sont parfois appelées à figurer.

Pourtant, il en est quelques-unes qui surnagent dans la masse terne, et dont la vie est digne d'une étude plus approfondie.

Ce sont de rares exceptions, mais encore en trouve-t-on parfois.

Une, entre autres, mérite notre attention.

On a remarqué, il y a peu d'années, à l'exposition du Cercle Volney, une *Clémence Isaure* de M. Jules Lefebvre. C'était une virginale figure aux cheveux d'un blond ardent, coiffée de lauriers. Vêtue d'un corsage de velours qui laissait voir la ligne harmonieuse et chaste du cou, elle avait le bras gauche replié, la main aux doigts longs, effilés, tenant une branche de lauriers, et un rouleau de parchemin ; la main droite, pudiquement, cachait la naissance des seins.

De cette tête à la carnation très blanche, d'un galbe très pur, aux lèvres expressives, aux grands yeux pensifs, couronnée d'une chevelure tombante, se dégageait une impression vive de vertu, de charme pudique et de poésie.



SARAH BROWN

Dessin de M. Jules Lefebvre, d'après sa
Clémence Isaure.

Devant la toile, on se demandait quel modèle avait pu poser cette figure exquise.

Le peintre n'avait-il eu qu'à copier la nature, ou bien, selon sa coutume, avait-il idéalisé, et donné aux traits quelconques ce je ne sais quoi qui en faisait le charme?

On va le voir.

Le modèle qui avait posé devant M. Jules Lefebvre pour sa Clémence Isaure s'appelle Sarah Brown. La figure est son portrait frappant.

Quant à elle, c'est un des types les plus bizarres et les plus intéressants qu'on puisse rencontrer dans le monde où l'on pose.

Et tous les rapins et tous les peintres, de Montmartre au Luxembourg, en passant par le Quartier Latin et l'avenue de Villiers, la connaissent au moins de réputation.

On l'appelle plus généralement Sarah la Rousse.

Et quand on en parle, c'est avec des mots pleins de sous-entendus qui donnent à comprendre que c'est là une fille bizarre, avec des mystères plein sa vie, et du charme plein sa personne.

— La jolie fille ! disent ceux qui la voient pour la première fois.

— Quelle drôle de femme ! ajoutent ceux qui la connaissent.

Les deux épithètes sont vraies.

Sarah Brown, ou Sarah la Rousse, comme on voudra l'appeler, est une des plus jolies filles qui se puissent rencontrer.

Elle est bien prise, elle a des traits de vierge du moyen-âge, des cheveux couleur de feu et elle est bâtie en statue.

Pieds et mains aristocratiques.

Manières, tantôt de reine, tantôt d'amazone folle de son corps.

Et une vie accidentée comme celle d'une héroïne de roman.

Quelques-uns se navrent de la voir rouler dans toutes les aventures de la bohême.

Mais c'est là son sang. Et elle mentirait à son origine si elle se rangeait un jour ou l'autre.



Il y a une vingtaine d'années arriva à Paris un juif d'origine bohémienne qui gagnait sa vie comme traducteur de langues étrangères.

Il amenait avec lui une petite fille, la petite Sarah.

Quant à sa mère, on n'en parlait pas.

Et, d'ailleurs, nul ne s'en préoccupait. Les étran-

gers à Paris ont, plus que partout ailleurs, la faculté de passer inaperçus.

Sarah commença de s'élever, on ne sait trop comme, entre des journaux aux caractères incompréhensibles pour elles et des bouquins plus mystérieux encore.

Puis, son père mourut, comme elle n'avait que quatre ans.

Des gens se chargèrent d'elle.

Qui?

Comment lui étaient-ils attachés?

Elle n'en sait trop rien. Ce sont « ses parents nourriciers », c'est tout ce qu'elle en dit.

Ils l'emmenèrent à la campagne



Où? Même incognito.

Il y avait des champs, des bois, de l'herbe, des

routes poudreuses, et puis de l'air, des plaines où Sarah courait en liberté.

Elle apprit à monter à cheval, et c'était sa passion, dès six ans, de se laisser emporter au trot furieux de quelque solide percheron, accrochée à la crinière, et tout heureuse de se sentir cahotée sur la large croupe au milieu des nuages de poussière soulevés par les sabots.

Ses parents nourriciers s'occupaient fort peu d'elle. Elle pouvait, tout à l'aise, s'ébattre et se faire un tempérament robuste à ces jeux de garçons.

Pourtant, elle alla à l'école, assez longtemps même, dit-on, pour y remporter le brevet élémentaire.

C'est un parchemin précieux qu'elle conserve dans ses archives, et qu'elle montre seulement à quelques initiés. Je ne l'ai point vu.

Mais elle s'adonna surtout à la gymnastique, et devint même d'une jolie force. Le trapèze n'avait pour elle aucun mystère. Elle grimpait comme un chat. Elle jouait aux barres parallèles, comme d'autres jouent au ballon ; et elle eût mérité de s'appeler Mlle Léotard à la barre fixe.

C'est au milieu de ces occupations multiples qu'elle atteignit l'âge de quatorze ans.

Mais elle a des souvenirs peu précis sur cette

première époque et on n'en peut noter que peu de choses.

Vers quinze ans, elle vint à Paris, peu timide, pas provinciale, et sentant déjà dans ses veines des bouillonnements de sang présageant les aventures.

Ses parents lui avaient organisé une existence normale d'apprentissage et de bourgeoisie.

Des causes diverses, peut être des souvenirs de lectures romanesques, l'amour du clinquant, le besoin de mouvement, sa vieille passion pour l'équitation et le gymnase, la conduisirent à l'Hippodrome où elle réussit, grâce à sa crânerie, à sa beauté déjà très appétissante, à se faire engager en qualité d'écuyère.

Tout de suite, les loges et le promenoir la remarquèrent et la lorgnèrent.

On la suivait anxieusement quand elle lançait follement son cheval pour sauter les obstacles de carton et de fausse verdure dont est émaillée la piste.

Elle enlevait sa bête d'un : — Hop ! triomphant et sonore ; elle s'enivrait de vitesse et exubérait de joie quand c'était son tour, dans ces luttes équestres réglées d'avance, d'être vainqueur, de recevoir un bouquet entouré de dentelles au son de la cloche, et de parcourir ensuite seule l'arène, faisant faire de gracieuses



courbet-
tes à son che-
val, saluant
elle - même
de tout son
sourire aux
dents de per-
le, tan dis
que l'or-

chestre jouait l'iné-
vitable marche triom-
phale et que Monsieur
Auguste se livrait à ses
clowneries habituel-
les.

Le nombre de bou-
quets, de déclarations,
et de propositions..
honnêtes qu'elle reçut

alors est assurément incalculable.

Sa jeunesse sans fard, son type étranger, sa beauté séduisaient les vieux et les jeunes messieurs, habitués des vendredis et des mardis.

Et, bien qu'elle n'eût jamais décroché la timbale de la haute école en amazone noire, il y avait chaque soir, pour attendre sa sortie, une cour nombreuse qui ne répugnait pas à l'odeur du cheval, et parlait facilement de souper fin et d'entre-sol gentiment meublé.



Barthélemy.

Tout porte à penser que Sarah n'écoula guère les propositions vénales. Elle était toute jeune; elle était toute seule, sans nulle vieille parente qui songeât à faire trafic de son corps.

Pourquoi n'eût-elle pas écouté plutôt son cœur que sa... raison.

Rien ne dit qu'elle n'écouta pas trop son cœur.

La route de l'Hippodrome est bien dangereuse le soir. Il y a toute une troupe de jeunes employés, de bellâtres habitués à auner le calicot et à débiter les gants ou la parfumerie, qui fréquentent assidûment les lignes de tramways menant au Pont de l'Alma.

C'est par là que les écuyères se rendent à la représentation, simplement vêtues, le maintien décent comme de petites pensionnaires.

Le soir, elles s'en retournent moins seules, et quelquefois en fiacre.

Mais les jeunes gens dont il s'agit affirment que, rencontrées en tramway vers les huit heures, elles ne sont pas insensibles aux charmes d'une conversation sentimentale et animée; qu'on peut leur parler tendresse sans qu'elles vous ripostent argent; et que, souvent, elles répondent avec douceur à l'amour qu'elles ont inspiré. (Je n'en puis rien dire, n'ayant jamais cherché à y goûter; je sais seulement qu'un homme de lettres — inédit — m'a juré « sur l'honneur » qu'une de ces amazones à trente francs par mois, l'avait aimé pendant quarante-huit heures, moyennant... un autographe sur son album!!!)

C'est sans doute parmi ces conquérants spécialis-

tes, susceptibles d'offrir le carosse à trente centimes par tête, quinze centimes, l'été à l'impériale, que Sarah rencontra sa première passion.

Quel qu'en fut l'objet, elle aima de tout son cœur, de toute son âme, avec la fougue de ses seize ans, et de son tempérament de juive et de bohémienne.



Un beau — ou plutôt un vilain jour — celui qu'elle aimait l'abandonna pour courir à d'autres amours. Ces tramways sont si dangereux ! surtout quand ils mènent au Pont de l'Alma.

Fureur de Sarah. Grande scène de reproches. Le monsieur n'y répondit que par l'indifférence.

Et certes, Sarah avait le droit de se fâcher, car elle avait sûrement été « lâchée » pour moins belle qu'elle.

Après des cris, des pleurs, des grincements de dents, tout une crise pendant laquelle elle faillit arracher quelques-uns de ses superbes cheveux, elle devint calme tout à coup.

— Alors, c'est bien fini, monsieur, vous m'abandonnez ?

— Mon Dieu, ma petite...

— C'est entendu, monsieur, mais je prouverai que je ne suis pas de celles qu'on « lâche » deux fois. Vous entendrez parler de moi !

Le monsieur se moquait de cela. Mais Sarah tenait à faire la preuve promise. Et pour éviter d'être abandonnée une seconde fois... elle se procura, avec l'habileté de l'idée fixe, soixante grammes de laudanum. Puis elle avala le tout.

Une parenthèse en passant.

A-t-on remarqué comme le monde est peuplé d'empêcheurs de se suicider en rond ?

Très-peu de gens arrêtent les chevaux emportés qui écrasent plusieurs passants, très-amis de la vie, ou se précipitent dans le feu pour sauver les incendiés, qui aimeraient mieux un peu plus de fraîcheur.

Mais lorsqu'un malheureux a résolu de se

donner la mort, qu'il s'est suffisamment abimé pour ne pouvoir résister, mais pas assez pour mourir immédiatement, il se trouve une foule d'hommes et de femmes de bonne volonté pour le défendre contre la mort qu'il avait volontairement cherchée et lui rendre une vie qui lui était devenue insupportable.

C'est ce qui arriva à Sarah la Rousse.

On la chargea sur un brancard et on la porta à l'hôpital Tenon.

Là, les soins des médecins et la vigueur de son tempérament la ramenèrent promptement à la vie.

On lui donna de très-sages conseils; on lui affirma qu'il est triste de mourir si jeune, et on la mit dehors.

Dégoutée de la vie par son amour perdu et de la mort par son suicide manqué, déjà lasse de Paris qui l'écœurait, elle retourna chez ses parents nourriciers, décidée à se purifier au contact sain de la nature.

Belle résolution !.... qui eût le sort de toutes les résolutions. Sarah n'eût pas plus tôt respiré l'air pur des champs que Paris lui manqua avec son atmosphère parfumée par le gaz, ses mille lumières, son bruit, ses applaudissements, et ses ivresses dont elle avait relativement peu goûté et qu'elle se figurait sans nombre.

Elle revint.

Mais elle ne réalisa pas tout de suite ses rêves.

Se voir si belle, et ne pas rencontrer un amour fidèle, ou une position sérieuse! C'était bête à en pleurer ou à en mourir. Sarah en pleura un peu. Puis se décida à en mourir.

Trahie par le laudanum, elle chercha autre chose, et se décida, cette fois, pour le perchlorure de fer.

C'était horrible à prendre. Elle fit des grimaces atroces. Elle se tordit dans des souffrances sans nom, puis, s'endormit d'un sommeil qu'elle crût le dernier.

— Où suis-je ? dit-elle en s'éveillant. Est-ce donc ainsi qu'est fait le ciel ?

Et elle regardait autour d'elle des blancheurs qui étaient des rideaux, et de grandes surfaces jaunes qui étaient des murailles.

Puis, peu à peu, elle ressaisit ses esprits et reconnût cette salle : elle était revenue à l'hôpital.

— Allons, bon ! de nouveau, *ratée* ! s'écria-t-elle. C'est donc plus difficile encore de mourir que de vivre ?

— Mourir ? fit une voix près d'elle. Mourir ? Mais vous vivrez, mademoiselle, vous vivrez parce qu'il est bon de vivre... quand on est deux, quand on aime...

Et une face barbue et gourmande se pencha vers Sarah, dans la petite cage de calicot blanc qui entourait son lit.



C'était l'interne de la salle.

Dam ! tant va la belle fille à l'hôpital qu'à la fin on l'y adore.

Et Sarah était suffisamment belle pour qu'on ne mit pas longtemps, sinon à l'adorer, du moins à désirer avoir avec elle des relations plus intimes que celles de docteur à malade.

Dès sa première visite à l'hôpital elle avait été remarquée.

Il fut beaucoup parlé d'elle à la salle de garde.

Les étudiants convièrent même leurs amis à la venir admirer. Ce fut une question un moment de mise parmi ceux qui faisaient leur médecine :

— As tu été voir la belle rousse qui est à Tenon?

— Non !

— Eh bien ! vas-y, tu ne regretteras pas la course.

— Et... peut-on toucher.

— Essaye, tu verras bien.

Mais, la première fois, Sarah sortit de l'hôpital comme elle y était entrée.

Sa beauté et la fascination qu'elle exerçait sur MM. les aspirants au titre de docteur, n'eut d'autre résultat que de lui faire obtenir des soins sensiblement plus raffinés et plus familiaux que ceux donnés aux malades.

Elle eut toujours du bouillon le plus frais. On changea son linge plus souvent. On sucra un peu davantage ses médicaments désagréables. On vint faire la causette avec elle. On lui prêta des livres.

Mais ce fut tout.

Elle resta insensible aux tendres propos qu'on essaya de lui glisser.

La seconde fois, ce fut autre chose.

L'un des étudiants qui fréquentaient l'hôpital réussit à toucher son cœur. Et, quand elle sortit, elle devint sa maîtresse.

Cette fois, elle crut bien qu'elle avait trouvé le bonheur, et ne songea plus qu'à jouir de la vie le plus gaîment possible.

Elle s'en fut habiter le quartier Latin, et se livra à tous les plaisirs qui constituent la vie de l'étudiante.



Elle grilla des cigarettes, étendue sur les divans des brasseries, tandis que les piles de soucoupes s'accumulaient devant elle; elle dansa à Bullier où tout le monde briguaît l'honneur de la faire valser ou d'être son cavalier dans un quadrille; elle tutoya des vieilles et des jeunes servantes de brasserie, aux tabliers blancs et à la sacoche élégante; elle fit du bruit, passé minuit, par les rues.

Ce fut la vraie grande vie avec les longues flâneries de la journée dans le lit; et les interminables « vadrouilles », la nuit, dans les cafés, les caboulots et les « tartines ».

Sarah était heureuse.

Elle se sentait née pour cette vie là, et s'y complaisait, se livrant à toute l'exubérance de ses fantaisies, chahutant comme pas une, infatigable à toutes les fêtes, et présente à toutes les bagarres; on n'entendait plus parler dans tout le quartier que de la belle Sarah; elle avait une cour d'adorateurs, d'admirateurs, de gens heureux de lui offrir des bocks en attendant qu'un caprice du sort ou de la belle leur fit obtenir davantage.

O Murger! si tu étais revenu sur cette terre, tu aurais pu croire un instant que ta Mimi Pinson re-fleurissait.

S'amuser tout son soûl et ne pas songer au lendemain, Sarah ne désirait pas autre chose, et son amant ne songeait pas à lui inculquer d'autres principes.

Il était si fier d'être l'heureux et seul possesseur de tant de charmes, et si convoités!

*
**

On n'en finira donc jamais.

Avec tous ces n... de D... de princes!

Le desiratum si plaisamment versifié par Mac

Nab venait d'être réalisé. La Chambre des députés, répondant à la quasi manifestation faite au mariage du duc de Bragance avec la fille de Philippe d'Orléans, et trouvant que, décidément, « il y avait trop d'princes à c'te noce-là », venait de prendre et d'exécuter les arrêtés d'expulsion.

Les étudiants, républicains sous Louis-Philippe, avides de liberté sous Napoléon III, mais surtout et toujours amateurs de bruit, frondeurs de l'ordre, et anti-bourgeois en attendant que leur brevet de docteur, de pharmacien, ou d'avocat en fassent des bourgeois très-bourgeoisants, les étudiants s'émeurent.

Il y eut du bruit dans le Landerneau studieux.

On trouva de bon ton, portant des épingles de cravate en forme de fleur de lys, de crier à la tyrannie.

Et des groupes gesticulant, pérorant, s'invectivant, se formèrent au Luxembourg, comme au beau temps où l'on jetait les chevaliers de la casquette dans le bassin.

Cela amena une recrudescence considérable de sergents de ville.

Or, un soir, vers six heures, à l'heure où MM. les étudiants mènent leurs maîtresses au Jardin du Luxembourg, afin d'attirer par leurs propos plus que libres, l'attention des jeunes filles qui sont venues en famille écouter la musique, au mo-

ment où les conversations très animées, très politiques, étaient dans toutes leur force et produi-



saient un véritable bourdonnement, on vit tout à coup surgir sur l'un des bancs du jardin, une figure bien connue.

Sa rouge chevelure au vent, les yeux animés, la bouche rageuse, les bras ouverts en de grands gestes, Sarah apparaissait en poussant des cris de ralliement.

— Etudiants, c'est infect ! commença-t-elle.

Ces mots appelèrent tout à coup l'attention. Il y eût un moment de silence étonné et intéressé.

— Etudiants, reprit-elle, il n'y a donc plus de jeunesse en France. Il n'y a donc plus de sang dans nos veines, plus de vie dans...

On applaudit bruyamment.

— Bravo Sarah ! cria-t-on, bravo, bravissimo !

— Vive Sarah ! continuèrent les plus enthousiastes, et si fort que la pauvre fille ne pouvait plus placer un mot.

— Un peu de silence, messieurs ! fit un des plus raisonnables. Laissez parler l'orateur... vas-y, Sarah, continue.

Elle reprit :

— Est-ce que ce n'est pas honteux. dégoûtant, écœurant, de songer que des tas d'épiciers, de politicailleurs, de blousards, qui sont là à brailler pour gagner 25 francs par jour, aient osé expulser l'élite de la France, les descendants de nos rois, les fils de ceux qui nous ont faits grands et qui auraient su — eux — maintenir l'intégrité de notre pays, si on ne les avait pas honteusement chassés du trône.

— Etudiants, faut-il donc que ce soit une femme

qui veille pendant que vous dormez et ripaillez, et qui vous rappelle aux traditions de fidélité et d'honneur des gentilshommes français, nos ancêtres!...

Elle continuait, secouant ses cheveux ensoleillés comme une auréole, au milieu d'un brouhaha indescriptible, cris d'animaux, applaudissements, rires, chants. On ne l'écoutait plus, on ne l'entendait plus. Mais on trouva cela excessivement amusant. Quelques-uns, la voyant sérieuse, pensaient même qu'elle avait peut-être raison.

— En triomphe! cria une voix tout à coup. Il faut la porter en triomphe!

Ce fut de l'enthousiasme. On se précipita, on se bouscula, chacun aspirant à l'honneur d'aider l'héroïne à monter sur le pavois. Le jardin était comme en révolution.

Les mères affolées se sauvaient, entraînant leurs filles et se demandant anxieusement « si ça allait revenir comme pendant la Commune! » — Les étudiants restaient maîtres de la place.

Sarah apparut un instant soulevée sur des épaules robustes, les jambes un peu plus hautes que la tête, les cheveux épars, les jupes au vent.

— Vive Sarah! répétait on.

Puis, tout à coup, la foule s'écarta. Il y eut un silence et... les sergents de ville apparurent. On voulut les repousser, parlementer. Ce fut inutile.

Il y avait eu désordre, trouble, rassemblement bruyant. Les fauteurs devaient être emmenée au poste. Il n'y avait qu'à obtempérer.

Sarah fut empoignée.

Elle tendit héroïquement ses frêles poignets à d'imaginaires menottes, puis elle suivit ses persécuteurs en criant à ses auditeurs abasourdis :

— Étudiants, souvenez-vous et vengez-moi !



Le soir, tout le Quartier-Latin fut en rumeur. On parlait de délivrer la prisonnière par la force,

de l'aller chercher au poste, d'enfoncer les portes et, au besoin, de passer sur le ventre des gardiens.

Mais, comme les étudiants de 1880 sont, en somme, des hommes très positifs, sachant compter et escompter l'avenir, on se calma petit à petit.

Ce fut l'amant de Sarah qui fit, très poliment, une démarche auprès du commissaire de police, lui avoua que Sarah était d'une nature très nerveuse, très surexcitable, qu'elle n'était peut-être pas dans son état normal ce jour-là ; il obtint qu'on la relaxât sous promesse qu'elle ne recommencerait pas.

La tragédie finissait en vaudeville assez plat...

Mais, le lendemain, ce fut bien une autre affaire : Le *Figaro* avait parlé !

Un intelligent reporter avait appris l'affaire, la racontait tout au long, en présentait l'héroïne à ses lecteurs, la romanciait même un peu, et dythirambait sur sa beauté, sa crânerie, son touchant attachement aux princes, et sa rougeoyante chevelure, éclatant contraste avec ses convictions liliales.

Sarah a conservé plusieurs exemplaires du numéro où on la donnait presque pour une nouvelle Jeanne d'Arc, ou tout au moins pour une Théroigne de Méricourt légitimiste.

Cette fois, le mouvement recommença.

On possédait une femme dont il était parlé dans les journaux.

Quel honneur !

Un commencement de croisade fut décidé. Un plan de campagne arrêté. Et une ovation faite à Sarah, sous les fenêtres de la chambre où elle se reposait des fatigues et des émotions de la veille.

On lui apporta un numéro du *Figaro* sur un plateau d'argent emprunté au café voisin !

Le soir, nouvelle affaire.

Des crieurs apparurent sur le Boul' Mich' avec des placards humides sur les bras, hurlant à tue-tête :

— Demandez *Sarah-Luxembourg*, grand journal du soir ! Son premier et curieux numéro rédigé par les étudiants ! La manifestation du Luxembourg avec la biographie de l'héroïne.

Mille exemplaires furent enlevés en quelques instants.

Et l'enthousiasme continuait.

On parlait de traverser les ponts et d'aller en corps, Sarah en tête, épater le boulevard des Italiens. — Il y eut alors quelques soirées de folles orgies et de discussions tonitruantes dans les cafés et les brasseries du quartier.

Sarah était l'objet de toutes les conversations. Chacun se vantait de l'avoir entendue, on retai-

sait son discours, on commentait ses actes. Et on réussissait presque à se prendre au sérieux.



Puis, sous prétexte que tout ce mouvement et tout ce bruit avaient ému la police, et qu'on était peut être bien filé, on abandonna les cafés, et l'on se réunit mystérieusement, chaque soir, chez Sarah, rue des Fossés-Saint-Bernard.

On arrivait à pas comptés, avec des allures de conspirateurs; on ne franchissait la porte qu'après s'être trois fois retourné pour s'assurer qu'on n'était pas suivi; on frappait à l'huis d'une façon spéciale; on causait bas; on s'en allait un par un.

Et l'on n'était pas loin d'adopter la perruque blonde et le collet noir.

C'était charmant!

Sarah-Luxembourg paraissait régulièrement, plein d'articles fulminants, dûs à des plumes jusqu'alors inédites. Les rédacteurs tapaient ferme sur tout le monde, espérant bien pécher un peu de notoriété dans ces amusements de jeunes fous, et tout étonnés que la presse politique et « vendue » ne leur fit pas l'honneur d'une réponse, et que les princes expulsés ne leur eussent pas encore offert une subvention.

La subvention ne vint pas.

Les numéros, toujours pareils, cessèrent d'être achetés.

L'imprimeur voulut être payé.

Les brasseries refusèrent de se faire faire « une réclame monstre ».

Sarah n'avait pas le sou pour soutenir son organe.

Et, un soir, le numéro ne parut pas.

Sarah-Luxembourg, grand journal du soir, était mort de sa belle mort.

Le directeur et le rédacteur en chef vinrent annoncer la nouvelle à Sarah Brown.

Elle leur tendit tristement la main.

— C'est fini, mes amis, leur dit-elle, fini !

— Hélas ! répondirent-ils.

Il y eut un silence.

Puis ils reprirent :

— Ah ! si nous avions été soutenus ! Si nous avions seulement pu faire un peu de réclame, lancer quelques prospectus, coller quelques affiches ! Quel succès, hein, si nous avions été tous les trois, faire sandwich sur le boulevard !



Tout passe, tout lasse, tout casse... les feuilles publiques et les amours légères.

L'amant de Sarah avait, dans quelque coin, un vieux père, avoué ou notaire, qui, tandis que monsieur son fils la menait joyeuse à Paris, s'occupait de lui trouver une position, un établissement.

Un jour, l'heureux jeune homme apprit à sa belle qu'il allait quitter Paris. Et, comme il présageait une scène de larmes, il alla brutalement au fait et ajouta que c'était pour se marier avec plusieurs centaines de mille francs de dot.

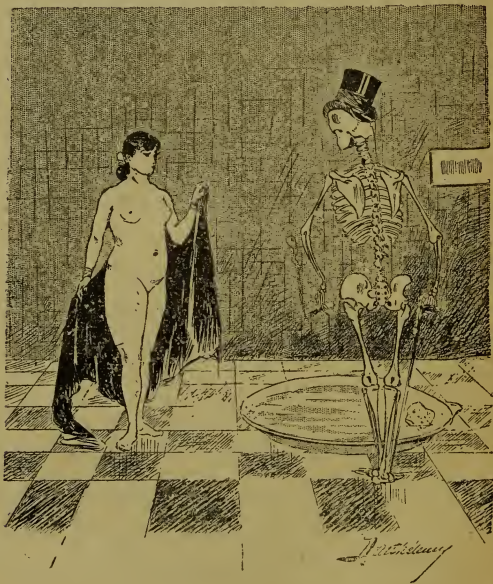
Il laissait d'ailleurs à Sarah son mobilier et une somme suffisante pour attendre tranquillement

une nouvelle passion. Et il la quitta toute en pleurs.

Une fois de plus elle se désespéra, elle eut assez de la vie.

Elle prit un poignard Renaissance qui servait de coupe papier, et s'en porta un furieux coup au flanc.

Cette fois encore, la mort ne voulut pas d'elle



Elle s'en fut une troisième fois à l'hôpital.
Mais elle avait assez des internes, des étudiants,

du quartier Latin, de ce coin où, après avoir été libres comme l'air, les jeunes gens se sont vêtus de morgue et cuirassés de pose. Et, à sa sortie, elle passa les ponts et vint à Montmartre.

C'est alors qu'elle débuta dans le monde des modèles.

*
* *

L'histoire de ce début est, elle aussi, marquée de la caractéristique même de Sarah : le bruit et le mouvement.

Un lundi matin, à l'heure où on fait choix des modèles, elle vint se présenter à l'académie Julian (section des élèves de M. Jules Lefebvre).

Elle plut tout de suite aux rapins.

Et comme, cette semaine-là, on préparait un concours d'académie, on l'engagea pour plusieurs jours.

La voici debout sur la table à modèle, s'ingéniant à prendre la pose indiquée, se fatiguant vite de son immobilité, mais, avec une volonté de fer, résistant à l'endolorissement et se refusant à demander grâce avant que se fussent écoulées entièrement les quarante premières minutes.

Le repos venu, les élèves se remirent à la regarder.

Ils restaient en admiration devant ses formes

parfaites, sa chair toute blanche, ses cheveux d'or, ses yeux superbes.

Ils commencèrent à lui adresser la parole, les-uns amicalement : avait-elle déjà posé ? pourquoi s'était-elle décidée à adopter ce métier ? s'il lui plaisait ? d'autres, plus librement, emballés un peu par ses charmes de belle fille.

Elle répondait en souriant, avec nonchalance.

Et, comme en somme elle avait l'air fort peu niais, et que son vêtement n'annonçait guère une Jenny l'ouvrière, un rapin plus entreprenant ou plus pressé, s'approcha d'elle et, toute nue, la saisit par la taille, et avança ses lèvres pour lui dérober un baiser.

Elle se dégagea d'un brusque mouvement, sauta de la table, et, saisissant le premier objet qui se trouva sous sa main — une boîte de couleurs — la jeta à la tête de l'audacieux.

Il y eut une minute de stupeur parmi les rapins.

— Qu'est-ce que c'était que cette farouche ?

Puis, comme elle restait là, les poings serrés, les cheveux au vent, dans une attitude de défi, les exclamations commencèrent :

— Va donc, eh ! sainte nitouche !

— Mijaurée !

— Bégueule.

Et pis encore.

Elle sourit :

— Vous savez, moi, dit-elle, on ne me touche que quand ça me plaît. C'est à prendre ou à laisser.

Mais l'agresseur avait été atteint par le projectile. Il voulut se venger, se sentant ridicule. Et, s'approchant de Sarah, suivi de ses amis, il s'apprêtait à lui faire subir quelque correction de rapin, un peinturlurage à même la peau, ou toute autre spirituelle farce analogue.

Mais aussitôt Sarah trouva des défenseurs.

Des élèves au cœur plus chevaleresque ne voulurent pas voir frapper une femme, même à coup de pinceau. Ils se jetèrent entre le modèle et ses adversaires.

Comme des héros d'Homère, les deux camps échangèrent d'abord des invectives et des injures, Puis, ils s'apprêtèrent à se précipiter l'un sur l'autre, en un combat où les brosses huileuses eussent été des armes fort dangereuses... pour les vêtements.

Mais soudain, Sarah, toujours aussi peu vêtue, se précipita entre les combattants, les bras étendus.

— Arrêtez, cria-t-elle, je lui pardonne !

Et elle tendit la main à son agresseur.

Cette main était si fine, attachée à un bras si rond, lequel lui-même faisait suite à une si jolie

poitrine, que l'autre ne pût refuser de la prendre et y déposa galamment un baiser.

— La paix est faite, reprit Saran, déposez vos armes.

Et elle ajouta :

— Vous savez, je suis une bonne camarade. Avec moi, on peut s'amuser comme avec un garçon. Mais il ne faut pas chercher à prendre ce que je ne veux pas donner. Vous venez de voir que je sais me défendre. Si vous voulez me considérer comme un bon compagon et rien de plus, je serai toujours votre amie à tous.

Ce marché fut conclu, avec, il est vrai, quelques regrets du côté masculin.

Mais on espérait une revanche.

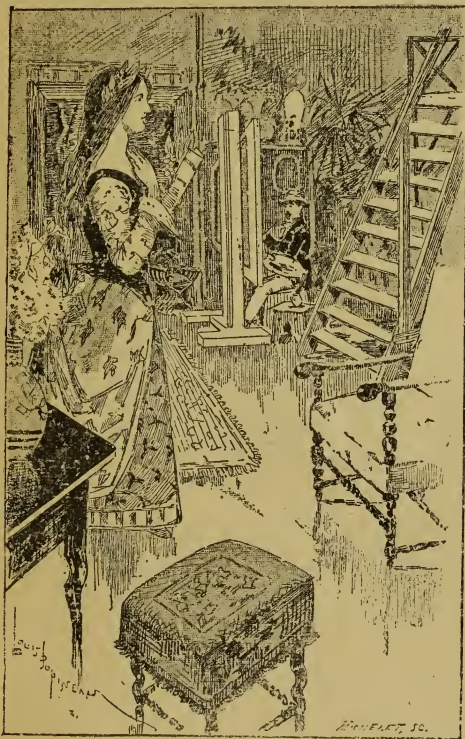
Peu de temps après arriva Jules Lefébre pour donner des corrections à ses élèves.

Tout de suite, la beauté de Sarah le frappa. Il l'enveloppa d'un regard connaisseur, lui causa avec ce tact qu'il garde même avec les plus délu-rées des modèles, et la retint pour poser à son propre atelier dès qu'elle serait libre de tout engagement.

Il avait dès lors songé au merveilleux parti qu'il pourrait tirer de cette remarquable figure.

Et, quand, peu de jours après, elle vint se présen-

ter chez lui, il commença d'après elle la *Clémence Isaure* dont j'ai parlé plus haut.



Il eut à peine besoin d'idéaliser son modèle. Sarah sait, quand elle veut, donner à toute sa physionomie, une pureté virginale

Poser chez Lefebvre est un lancement pour un

modèle, comme, pour une comédienne, débiter à la Comédie Française.

Sarah n'eut plus besoin dès lors de chercher des clients. Ils vinrent tout seuls. Elle eut des séances plus qu'elle n'en pouvait faire.

Elle posa l'ensemble ou la tête pour plusieurs tableaux et, notamment, l'an dernier pour une *Ariane abandonnée* de M. A. Laurens, et pour la *Sauvageonne*, inspirée à M. Hodebert par le roman de Theuriet.



Sarah, maintenant, est très attachée au métier de modèle. Elle y obtient des succès plastiques qui chatouillent agréablement sa vanité. Ses cheveux d'or sont pour elle comme une couronne.

Les artistes la recherchent, non pour son exactitude qui n'est pas des plus rigoureuses, mais pour l'intelligence de sa pose et la beauté de ses lignes.

C'est un modèle qui comprend, et il y en a si peu qu'on lui pardonnerait bien des choses.

D'ailleurs, si elle n'est pas devenue un ange, elle n'est plus bruyante que par accès.

Toujours gaie, enjouée, et spirituelle à l'occasion, elle rompt la monotonie des longues heures de travail.

— Ce n'est pas une souche, disent les artistes qui l'emploient, on peut causer avec elle.

Et, parfois encore, elle a besoin de se livrer à toute l'exubérance de son caractère.

Ce sont alors des folies et des fêtes où reparaît l'ancienne étudiante, infatigable au plaisir.

Mais, toujours, elle surprend ses compagnons par son étrangeté, ses bizarreries.

Au dernier bal de l'atelier Julian, elle arriva juste au moment où l'une de ses camarades troublait toute la fête en se roulant par terre, en proie à une crise nerveuse.

— C'est de l'hystérie! s'écria Sarah en l'apercevant, ça me connaît, laissez moi faire!

Et elle se précipita sur la prétendue hystérique, s'agenouilla près d'elle et se mit à lui appliquer un remède qu'elle prétendait infailible: de toutes ses forces elle lui donnait des tapes sur la figure, sur les mains, sur la poitrine, la tournant et la retournant comme un morceau de bois.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que la malade finit par se calmer.

Sarah eut, d'ailleurs, le triomphe modeste.

Elle se contenta de dire à la convalescente :

— Ma chère amie. pour faire ces choses là, on ne vient pas au bal !

Autres bizarreries •

Sarah affecte de parler argot, mais un argot absolument bigorne. C'est, prétend-on, de l'atavisme, un souvenir de la profession de son père.

Elle conserve avec le plus grand soin le poignard qui l'aida à se manquer lorsqu'elle pleurait son étudiant en médecine ; et un autre couteau, de cuisine, celui-là, dont elle se frappa au mollet dans une crise nerveuse.

Elle aime à montrer ces deux cicatrices avec assez de complaisance.

Elle a de plus une petite armoire toute garnie de minuscules flacons bouchés hermétiquement.

— Touchez pas, s'écrie-t-elle, quand on en approche. Ce sont des poisons terribles, infaillibles. Ils viennent droit des Indes. Une goutte tuerait

Ses amis lui répondent parfois :

— C'est heureux alors que tu n'aies pas possédé ces drogues, lorsque tu as essayé de te pé-rir !

Elle sourit malicieusement.



Et c'est ainsi que s'écoule régulièrement sa vie.

Et elle continuera sans doute de poser jusqu'à un nouvel accès de désespoir.

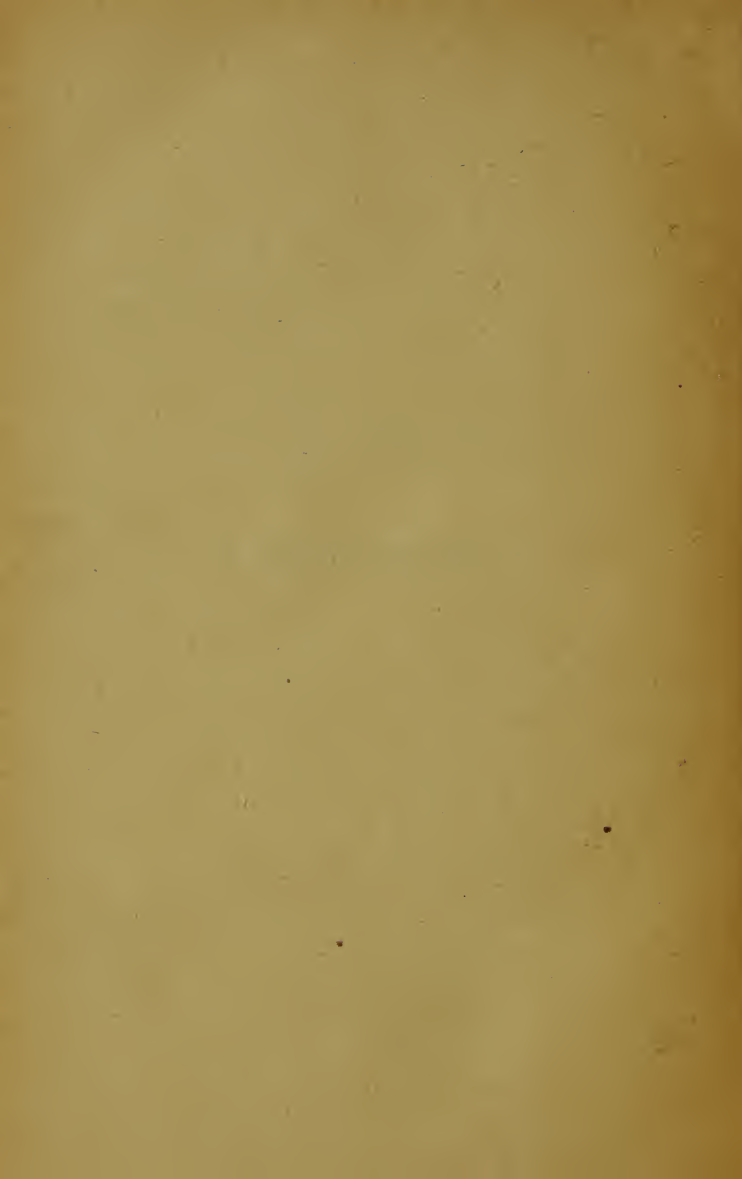
Ou jusqu'au jour où quelque gentilhomme, séduit par sa beauté étrange, lui offrira son cœur et

sa main, et lui fera abandonner le petit monde,
où l'on pose pour vivre, pour le grand monde,
où l'on vit pour poser.



CHAPITRE IX

CONCLUSION



IX



A prospérité des modèles parait être arrivée aujourd'hui à son apogée.

Jamais, en effet, on n'a vu pareil nombre de peintres et de sculpteurs : les administrations publiques et les particuliers ne possèdent plus d'espaces assez vastes pour accumuler, entasser, conserver les kilomètres de toiles peintes et les mètres cubes de marbre taillé, de plâtre moulé, de bronze ciselé, que, chaque année, les artistes mettent au jour.

Il y a aujourd'hui des « boîtes à Salon » comme il y a des boîtes à bachot : des espèces d'usines où des professeurs patentés, grâce à un peu d'en-

seignement et à beaucoup de recommandations, assurent à leurs élèves la réception à l'Exposition officielle au bout d'un nombre d'années arrêté à l'avance.

Quel est le père de famille, qui, le jour où son fils ou bien sa fille a atteint sa seizième année n'a pas reçu une circulaire lui offrant, pour son rejeton, la gloire artistique à prix fixe ?

C'est un peu la revanche de 1830, des époques où les artistes étaient des êtres d'exception, vivant dans un monde idéal, auréolés dès leur vivant d'une auréole pileuse, et traitant d'épicier tout ce qui ne tenait pas un pinceau, un ébauchoir ou une plume.

Aujourd'hui, les épiciers sont entrés dans le mouvement : ils aiment mieux que leurs fils soient aux Beaux-Arts qu'au Bon-Marché ; ils préfèrent voir leur filles fabriquer des croûtes que vendre des petits fours.

Qui est-ce qui en profite ?

Ce n'est certes pas le public, qui a bien plus de peine, au milieu de ce débordement de grands hommes, à distinguer les vrais.

Ce ne sont pas les artistes, qui entendent traiter leurs œuvres de « produits » tout comme la cassonnade ou l'eau de Cologne, et qui sont obligés de remplacer le talent par la réclame et le travail par les soirées mondaines.

Ce sont les modèles ou plutôt les femmes et les jeunes filles susceptibles de le devenir.

A elles, tout le bénéfice de cette augmentation de la demande.

On les paie bien, on les traite bien, et, pour peu qu'elles aient une particularité légèrement remarquable, on leur bâtit une réputation.

Le jour n'est pas loin, peut-être, où on leur fera des ponts d'or, ni plus ni moins qu'à des ténors ou à des divas d'opérette.



Psychologiquement, le modèle ne se distingue guère de la femme en général.

Un peu de vanité, beaucoup de besoin, c'est là ce qui les amène toutes sur la table de pose; leur impudeur n'est pas du vice, c'est un oubli de certaines conventions.

Il n'en est pas une sur dix qui, née dans un milieu aisé, élevée dans une atmosphère vertueuse ou, mieux, guindée, ne fût devenue une honnête mère de famille, recommandant à sa fille de baisser les yeux devant le monde, ou une vieille célibataire grincheuse et se consolant d'avoir coiffé Sainte Catherine, en cancanant tout le jour.



Quant à leurs mœurs extérieures, si elles sont plus originales, plus curieuses que celles de la plupart des femmes, cela tient uniquement à leur métier, au monde qu'elles fréquentent, aux conversations auxquelles elles assistent. Elles mêmes n'y sont pour rien : peu intellectuelles, en général, très malléables, et, comme toutes les femmes, possédant au plus haut point la faculté d'assimilation, elles ont acquis des apparences

dont il ne faudrait pas conclure à une particulière originalité d'esprit.

*
* *

Ce livre semble avoir été écrit tout à la gloire des modèles non Italiens au détriment des modèles Italiens

C'est un résultat des tendances artistiques d'aujourd'hui autant que de la sympathie que peuvent inspirer les uns ou les autres.

Tous les journaux ont conté cette anecdote récente :

Des modèles Italiens qui avaient assisté à l'enterrement du peintre Gustave Boulanger, se réunirent à la sortie du cimetière dans un restaurant, pour y savourer en paix le pain et le fromage classiques.

Des conversations s'élevèrent. Les têtes s'échauffèrent. Et, le vin aidant, les discussions tournèrent en querelle, puis en rixe. Enfin, l'un des assistants ne trouva rien de mieux, pour faire prévaloir son esthétique, que de plonger un couteau dans la poitrine d'un de ses interlocuteurs.

Une telle brutalité de mœurs n'est certes pas faite pour inspirer la sympathie envers les modèles aux costumes bariolés, au langage incompréhensible, aux superbes cheveux... peuplés.

Les nouvelles théories artistiques ont également pour résultat de faire rechercher surtout les modèles d'origine française.

L'abandon de l'art classique, de la peinture d'histoire, de la peinture religieuse, de l'allégorie, rendent inutilisables les charmes marmoréens des Italiennes.



Les formes plus mièvres, plus modernes, des Parisiennes conviennent bien davantage aux artistes d'aujourd'hui; et cet état de choses produit chaque jour des vides dans les rangs des modistes, des couturières et des demoiselles de magasin de la capitale.

Mais les tendances de la jeune école vers un art tout fait de quintessence, d'impression suggestive, amènent à leur tour une sélection dans les modèles modernes. Aujourd'hui, le succès

est pour les figures bizarres, sphyngiennes, malades, névrosées.

C'est de là, sans doute, que viendra la décadence prochaine, au profit de quelques heureuses, douées par la nature ou par l'atavisme de traits anémiés et mystérieux.

Et, si l'école artistique qui, dans les lettres, s'intitule « symboliste » ou « décadente » a des représentants dans la peinture ou la sculpture, peut-être bien qu'un jour les modèles ne seront plus choisis que parmi les pensionnaires de la Salpêtrière.

Ce jour-là, ce n'est plus moi qui pourrais écrire une étude sur les « Modèles d'Artistes » : je devrais passer la plume à un élève de M. Charcot.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

LETTRE D'UN MODÈLE

CHAPITRE PREMIER

UN PEU DE TECHNIQUE

Ce qu'un vain peuple pense. — Le document humain. L'ensemble et le détail. — Spécialité de spécialités. — A « l'Académie ». — Choix du modèle. — Un troupeau de Saints-Thomas. — Quelques spirituelles plaisanteries. — Arrêt sans appel. — L'écueil de la vertu. — Ne bougeons plus ! — Tardive pudeur. — La pose. — Des emplois de l'hypnotisme, et de ses dangers. — La genèse d'une œuvre. — Course au modèle. — Montrez votre intelligence. — Le magasin des accessoires. — Les enfants, les cavaliers, les chevaux, les vaches. — M. Bouguereau, M. de Clermont-Gallerande, M. Meissonnier, M. de Vuillefroy. — Piquantes révélations sur l'art d'obtenir une ressemblance garantie. — On demande un sosie. — Soyons distingués ! — Déception cruelle. — L'étoile double. — Arlequine, déesse de la beauté I

CHAPITRE II

LES MODÈLES ITALIENS

La « piazza San-Victor ». — Arrivages de modèles. — Une famille qui remonte à Raphaël. — La Ville des Cent-Vierges. — Bohème, misère et compagnie. — Rue St-Médard, n°... — Un appartement pour douze. — Ameublement sommaire. — Quand on prend du macaroni... — Des causes du paupérisme, étude philosophique. — Les femmes, les hommes, les enfants, essais de plastique. — Race bovine et race ovine. — A toi, Armand Silvestre : Mesdemoiselles de Beaupétard. — A la recherche d'un modèle. — Déshabillage en famille. — Les charmes de Conjetta. — Le public n'entre pas ici. — Course au travail. — De Belleville au Luxembourg. — Tous modèles, dans cette famille-là ! — Décadence de la royauté. — Les mésaventures de M. Roll. — Mœurs maritimes. — Les Italiens des Batignolles . . 43

CHAPITRE III

LE MODÈLE MODERNE

Regrets à l'école de David. — L'arme à gauche. — A force de forger... — Les singularités de MM. Renouf, Béraud, Roll, Lhermitte, etc. — Distinction entre le moderne et le classique. — Aventure commune à plusieurs trottings. — Le cabaretier charitable. — La diplomatie de M. Cormon. — L'« Orpheline » d'Henner. — Mme de la Tétonnière. — « Où la pudeur va-t-elle se nicher ? — Dans les bas. » — Ce qu'on rencontre sur le Pont-Neuf. — Les souliers de Gabrielle. — Une noce comme on en voit peu. — Le Pardon de Floërmel. — Tristes effets de l'amitié féminine. — Une aventure en chemin de fer. — Révélations sur l'orientalisme. — Envoi de

Valachie. — Histoire d'une négresse. — L'agence des modèles. — Vive le bain ! — Un singulier atelier. — Ce que rapporte une bosse. -- La Liberté sous les verrous. 91

CHAPITRE IV

LA VIE DES MODÈLES

Nouvelle intrusion du sémitisme. — Le bal de « l'As-tic ». — Le tarif. — Les agréments de la pendaison. — Grandeur et décadence de l'art d'enfiler des perles. — Mesdames les exploiteuses. — Les réparties d'Eva. — L'été, mauvaise saison. — Les comptes fantastiques de Marguerite. — Quelques détails de toilette. — La chambre de Jenny l'ouvrière. — Emma, favorite de la Fortune. — A l'Académie. — Les « tuyaux » de ces dames. — Notes biographiques pour servir à l'histoire des peintre modernes : MM. Jules Lefebvre, Boulanger, Jean Béraud, Gervex, Bouguereau, Trouillebert, Faléro. — Un professeur d'anatomie. — A l'atelier. — Le latin de M. de la Bédollière. — Une négresse verte. — L'ogre Royer. — Spécialité de draperies. — Un prince noir. — Amours innocentes. — Le Salon. — Démêlés politiques. — Le triomphe de Louise Michel. — Les rapins boulangistes. — Pauvre automédon. — Les bras de la Vénus de Milo 133

CHAPITRE V

LA VERTU DES MODÈLES

Qu'est-ce que la vertu ? — Quelques définitions aussi exactes que variées. — Vertu forcée. — Vertu voulue. — Les conseils d'une logeuse. — On ne se vend pas, on se donne ! — Essai de classification. — Ce

que Julie pense de Lisette. — Ce que Lisette pense de Julie. — Histoire d'un pari. — Le modèle « modèle ». — Pour sa famille. — Les ambitions d'un ébéniste. — Les tribulations d'un louis d'or. — L'enlèvement des Sabines. — Mlle Messaline. — Mlles Coupeau. — De Cythère à Lesbos. — Glissons, mortels... — Pourquoi Mme X... fait de la sculpture. — Diane chez Mlle Z. — Oh ! innocence ! 169

CHAPITRE VI

LA FIN DES MODÈLES

Un roman de Jules Janin. — Dernière incarnation de la « Renommée. » — L'ankylose et les courants d'air. — Les antécédents d'un coiffeur. — Le soleil de l'Art. — Charité artistique. — Les modèles qui s'enrichissent. — Conjungo. — De la rue Mouffetard au quartier de l'Europe. — Mme de la Tétonnière se régénère. — Le père de Clélie. — Une cliente de la Régie. — Suicide manqué. — Le drame de la rue Geoffroy-Marie. — Une future étoile. — Des inconvénients de l'embonpoint. 203

CHAPITRE VII

LES CONCURRENTS

Le Titien et la duchesse d'Este. — Problème d'érudition. — Souvenirs du grand siècle. — Couronné par l'Académie française. — Pourquoi on épouse sa maîtresse. — Du danger de modeler une Diane d'après une Vénus. — Les lunettes de M. Jules Lemaître. — Péchés mondains. — M. Sargent et la fête de tous les seins. — Pour joindre les deux bouts. — Un journa-

liste chez M. Gervex. — La jeunesse de M. Bouguereau. — Origines de la réputation de Victor Hugo.	227
---	-----

CHAPITRE VIII

UN MODÈLE ENTRE CENT

SARAH BROWN

Souvenir à Clémence Isaure. — Bohémienne et Bohême. — Toutes les langues! — Brévetée S. G. D. G. — Une amazone. — A l'Hippodrome. — Où mènent les tramways de l'Alma. — Amour et laudanum. — Ce qu'on rencontre à l'hôpital. — Vive Murger! — L'expulsion des Princes. — Une révolution au Quartier Latin. — Théroigne légitimiste. — Les honneurs du « Figaro. » — « Sarah Luxembourg » grand journal du soir. — Tout passe, tout casse. — Un stylet de Tolède. — Passage des ponts. — Il n'est pas de roses sans épines. — A coups de pinceau. — Une Sabine. — M. Jules Lefebvre et l'hospitalité écossaise. — Triomphes plastiques. — Un remède contre l'hystérie. — Le musée des poisons. — Le mot de la fin.	251
---	-----

CHAPITRE IX

CONCLUSION. ,	293
-----------------------	-----



85-B19887



AVIS DE L'ÉDITEUR

Le but de la collection des *Auteurs célèbres*, à **60 centimes** le volume, est de mettre entre toutes les mains de bonnes éditions des meilleurs écrivains modernes et contemporains.

Sous un format commode et pouvant en même temps tenir une belle place dans toute bibliothèque, il paraît chaque quinzaine un volume.

CHAQUE OUVRAGE EST COMPLET EN UN VOLUME

Pour les nos 1 à 203, DEMANDER LE CATALOGUE SPÉCIAL

- 296. EUSEBIO BLASCO, *Une Femme compromise.*
- 297. GROS (JULES), *Les Derniers Peaux-Rouges.*
- 298. D'ARCIS (CH.), *La Justice de Paix amusante.*
- 299. TOLSTOÏ (LÉON), *Premiers Souvenirs, Maître et Serviteur.*
- 300. TONY RÉVILLON, *Les Dames de Neufve-Eglise.*
- 301. CAMILLE FLAMMARION, *Qu'est-ce que le Ciel?*
- 302. UZANNE (OCTAVE), *La Bohème du Cœur.*
- 303. COTTIN (M^{me}), *Elisabeth.*
- 304. MOREAU-VAUTHIER (CH.), *Les Rapins.*
- 305. CANIVET (CH.), *Enfant de la Mer (couronné).*
- 306. SILVESTRE (AMAND), *Les Veillées galantes.*
- 307. GUICHES (GUSTAVE), *L'Imprévu.*
- 308. GROS (JULES), *Aventures de nos Explorateurs à travers le Monde.*
- 309. BARRAL (GEORGES), *Napoléon I^{er}. Messages et Discours politiques.*
- 310. NACLA (V^{lesse}), *Par le Cœur.*
- 311. BONHOMME (PAUL), *Prisme d'Amour.*
- 312. NOËL (ÉDOUARD), *L'Amoureux de la Morte.*
- 313. FRAGEROLLE (G.) et P. COSSERET, *Bohème bourgeoise.*
- 314. DOLLFUS (PAUL), *Modèles d'Artistes. Illustré.*
- 315. LA FONTAINE, *Contes.*
- 316. RATTAZZI (M^{me} URBAIN), *La Grand'Mère.*
- 317. BARBIER (ÉMILE), *Cythère en Amérique. Illustré.*
- 318. TONY RÉVILLON, *Aventure de Guerre.*
- 319. RAIMES (GASTON DE), *L'Epave.*
- 320. BALLIEU (JACQUES), *Les Amours fatales. Saïda.*

En jolie reliure spéciale à la collection, 1 fr. le volume.

(ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU TIMBRES-POSTE)

PARIS. — IMPRIMERIE E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.